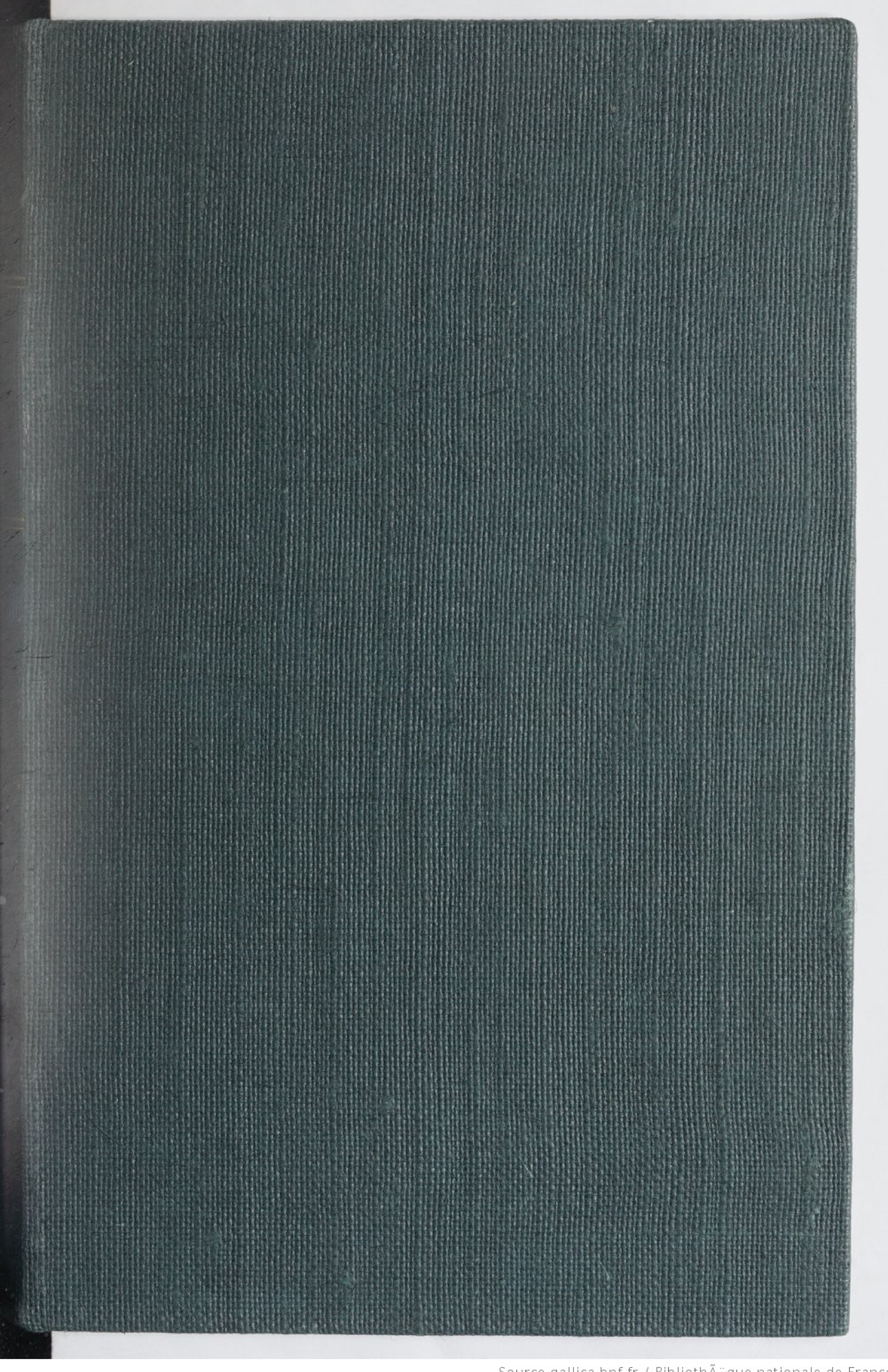
Les Jeunes filles de Quinnebasset, par J. Lermont, d'après S. May...



LES

JEUNES FILLES

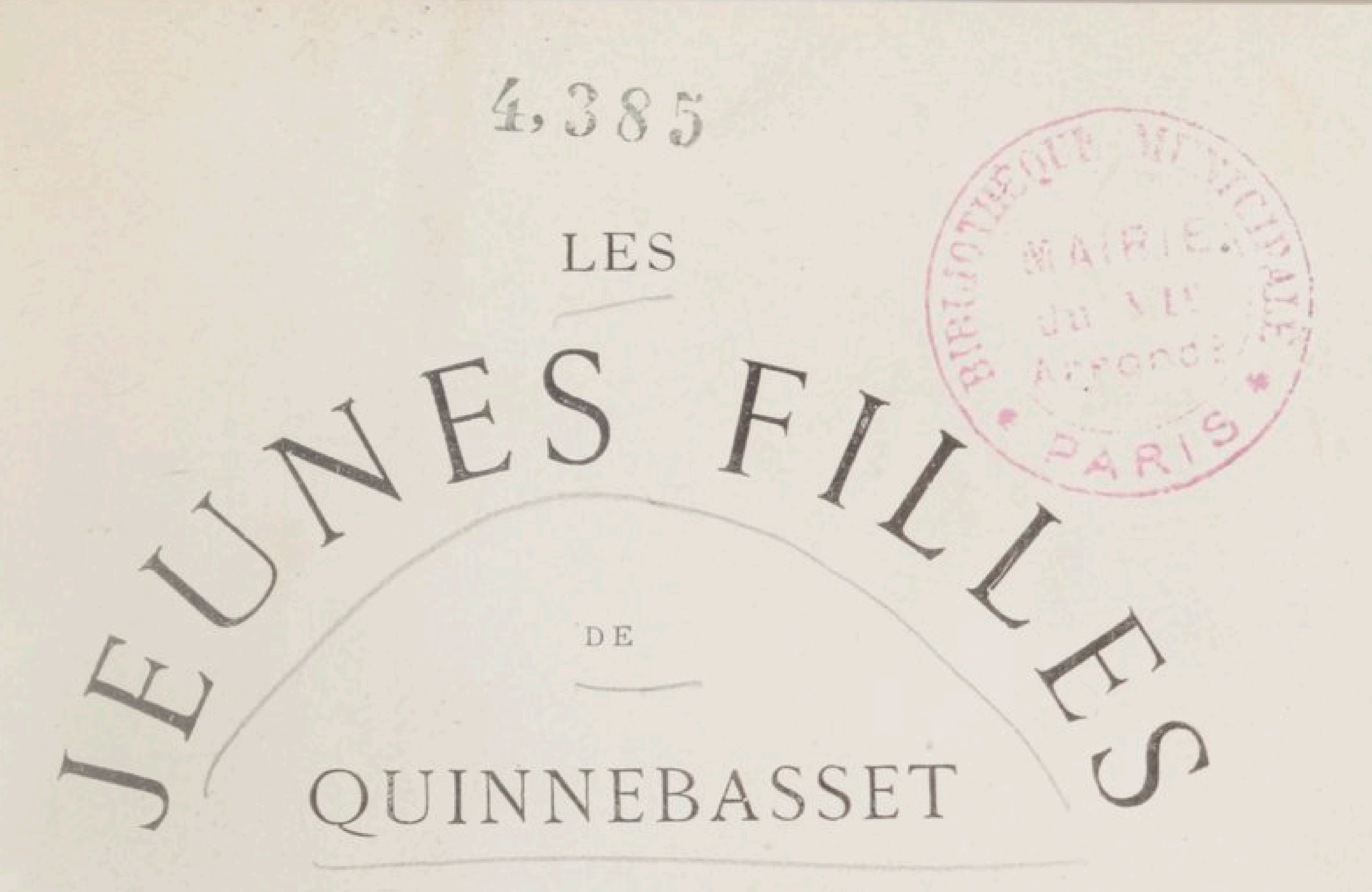
DE QUINNEBASSET

publié en 1887

PAR J. HETZEL ET Cie



COLLECTION HETZEL



LES JEUNES FILLES DE QUINNEBASSET

PAR

J. LERMONT, D'APRÈS S. MAY

DESSINS DE PAUL DESTEZ



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

LES JEUNES FILLES

DE QUINNEBASSET



CHAPITRE PREMIER

LA PETITE-FILLE DU CAPITAINE HOWE

La nuit s'annonçait aussi orageuse que les précédentes. Pas une étoile au ciel couvert de nuages menaçants; le vent hurlait et grondait au loin, et de larges gouttes de pluie commençaient déjà à tomber. Tous les volets de la maison du capitaine Howe se mirent à battre, comme poussés par une main invisible, et le maître du logis quitta son grand fauteuil au coin du feu pour aller les assujettir solidement.

« Voilà encore une tempête qui se prépare, dit-il à sa femme lorsqu'il revint à sa place. Si cela continue, nous

aurons pour sûr une inondation; il y a des années que je n'ai vu un hiver aussi pluvieux! »

Mme Howe fronça le sourcil. Elle avait annoncé, tout l'été, un hiver sec et rigoureux, et, comme elle avait la prétention d'être infaillible, il lui déplaisait d'avouer qu'elle avait pu se tromper, même pour une chose aussi insignifiante.

« Quel affreux temps pour les voyageurs! ajouta le capitaine en bourrant sa pipe; heureusement nous n'attendons personne ce soir.

— Qui voudriez-vous donc attendre? demanda sa femme d'un ton aigre-doux qui lui était habituel; personne que je sache ne nous a annoncé sa visite. »

Ce fut au tour du capitaine à garder le silence; il tirait régulièrement de grandes bouffées de tabac de sa pipe et tenait ses yeux fixés sur la flamme qui dansait capricieusement dans le foyer. Ses pensées étaient ailleurs. Il cherchait un biais pour les communiquer à sa femme; mais, jusque-là, ses ouvertures n'avaient pas eu un grand succès. Ce n'était pas un diplomate que le capitaine Howe, et sa femme, toute petite et menue qu'elle était, lui inspirait une certaine frayeur.

Le habitants du village de Quinnebasset n'avaient jamais compris pourquoi il s'était remarié. Sa seconde femme ressemblait si peu à la première; mais ils avaient été amis d'enfance, et le brave homme la voyait toujours avec ses yeux d'autrefois. Il se laissait un peu mener par le bout du nez, comme disaient ses vieux amis, et il croyait de bonne foi qu'elle lui était bien supérieure en tout et pour tout.

Il n'y avait pas de lumière dans la chambre qu'occu-

paient les deux vieillards. Mme Howe, qui était plus qu'économe, estimant que, pour tricoter et fumer, il était inutile de brûler de l'huile; mais, à la lueur vacillante du feu de bois, on distinguait parfaitement le vieux couple assis de chaque côté de la cheminée. Mme Howe, qui avait été d'une beauté remarquable dans sa jeunesse, était encore jolie avec ses traits fins et réguliers, et ses joues roses, sous ses cheveux blancs coiffés d'un grand bonnet de dentelle. Auprès d'elle le capitaine semblait un colosse; c'était un homme aux formes athlétiques, gros à proportion depuis qu'il avait pris de l'âge. Il n'avait jamais été beau, et sa robe de chambre à grands ramages, sa tête chauve, ne l'embellissaient pas, non plus que son teint bronzé par son ancien métier de marin; mais il y avait tant de bonté dans ses yeux bleus et dans son sourire, que sa laideur était plus sympathique que la beauté de sa femme.

Huit heures sonnèrent à la grande horloge qui avait vu se succéder tant de générations dans la vieille maison.

« Déjà huit heures, reprit le capitaine; je ne comprends pas que Charles ne soit pas encore revenu.

— Où l'avez-vous donc envoyé? demanda Mme Howe.

— Chercher les lettres.

— La diligence n'est pas encore passée.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. C'est le mauvais temps qui l'aura retardée, écoutez cette bourrasque; mais de qui attendez-vous donc des nouvelles?

— De Frédéric. »

Frédéric était le plus jeune des cinq fils du capitaine. Mme Howe, seconde du nom, n'avait point d'enfants et ne professait pas pour ses beaux-fils une bien tendre affection.

« Il y a à peine huit jours que vous avez reçu une lettre de lui, » dit-elle froidement.

A cette époque, et à la campagne surtout, on ne s'écrivait pas aussi souvent que de nos jours.

« Vous devez bien penser que, dans les circonstances pénibles où se trouve Frédéric, il me tarde de savoir quelle résolution il a prise, dit le capitaine avec une nuance de reproche dans la voix.

— De quelles circonstances pénibles voulez-vous parler? lui demanda sa femme en comptant les mailles de son tricot avec autant de calme que s'il se fût agi d'un étranger. J'ai lu sa lettre; mais il écrit toujours si *illigiblement* que je n'y ai rien compris.

— On dit illisiblement, » murmura le capitaine aussi doucement qu'il put pour ne pas la froisser. Les fautes de langage de Mme Howe étaient proverbiales dans Quinnebasset, son éducation première ayant été fort négligée, et son mari croyait de son devoir de l'en reprendre de temps à autre.

— Illisiblement, si vous le voulez, dit-elle en levant les épaules; ce qu'il y a de certain, c'est que ses lettres sont toujours impossibles à lire. Eh bien, qu'est-ce qu'il disait?

— Qu'il a eu des revers de fortune, et qu'il pensait à quitter Boston.

— Comment encore! mais c'est une véritable pierre qui roule que ce garçon-là; cela ne m'étonne pas qu'il soit toujours si nécessiteux! »

M. Howe tisonna le feu avec impatience. Il lui arrivait assez fréquemment d'appeler son fils « pierre qui roule »; mais, dans la bouche de sa femme, cette expression prenait une tout autre signification.

« Combien a-t-il d'enfants? demanda Mme Howe, je ne m'en souviens jamais.

— Il en a quatre, deux garçons et deux filles.

— C'est une lourde charge avec une femme empêtrée comme est la sienne.

— Je vous assure, ma chère amie, que cette pauvre Caroline ne manque pas de courage; mais elle a une santé si délicate...

— Oui, je les connais, ces santés délicates, interrompit Mme Howe d'un ton de souverain mépris. Caroline est tout bonnement une malade *imaginative;* avec une femme énergique à ses côtés, un homme peut se tirer d'affaire dans les circonstances les plus difficiles.

— Pauvre Frédéric! (et le capitaine poussa un gros soupir), le voilà obligé de recommencer sa carrière.

— Il doit y être habitué depuis le temps que cela lui arrive, dit Mme Howe sans l'ombre de commisération pour le benjamin de son mari. S'il va chercher fortune dans le Far-West, comme c'est plus que probable, puisque c'est la grande ressource des gens qui ne réussissent nulle part, que deviendront sa femme et ses enfants? Ils iront sans doute vivre chez les parents de sa femme?

— Vous savez que Caroline a perdu son père et sa mère; il ne lui reste que des frères qui ne se soucieront peut-être pas d'en prendre la charge. Vous souvenez-vous qu'il a été question, l'an passé, de nous confier l'aînée des filles?

— Pas le moins du monde; vous ne m'aviez pas fait l'honneur de me consulter à ce sujet, car je n'oublie rien de ce qui m'a été dit.

— Aïe! pensa le capitaine, j'ai fait fausse route.

— Quel âge a-t-elle, cette petite? lui demanda sa femme.

— Émilie? elle doit avoir quelque chose comme quatorze ans; il est temps de s'occuper sérieusement de son éducation. Quand elle était ici avec ses parents, il y a une dizaine d'années, un peu avant notre mariage, c'était une drôle de petite créature, vive comme la poudre, et qui vous avait des réparties très fines; jolie en outre, ce qui n'est pas étonnant. Elle était bien amusante, et je suis sûr que vous l'auriez aimée tout de suite si vous l'aviez vue. »

Ce n'était pas probable, Mme Howe enveloppant dans une même antipathie les enfants et les animaux.

« Je ne l'ai pas revue depuis, continuait le capitaine; je serais curieux de savoir ce qu'elle est devenue. Somme toute, il n'y aurait rien d'impossible à ce que Frédéric nous l'envoyât; ma foi, je n'en serais pas fâché; sa présence nous égayerait, n'est-ce pas, Eunice? »

Pas d'autre réponse que le cliquetis des aiguilles à tricoter de Mme Howe, dont le bruit se succédait aussi régulier que le tic-tac de la vieille horloge; mais, si le capitaine avait levé les yeux sur sa femme, il aurait vu des lèvres serrées qui ne présageaient rien de bon.

« Notre maison est un peu vide, dit-il, et nous pourrions, sans nous gêner, abriter toute la famille de mon fils; mais je ne vous en demande pas tant; une petite place pour Émilie, et je serai content. »

Clic-clac, clic-clac, faisaient les aiguilles en se heurtant; tic-tac, tic-tac, disait le balancier de l'horloge; hou, hou, hou!... répondait le vent au dehors... Quant à espérer recevoir de Mme Howe un seul mot, c'était autre chose. Non pas qu'elle fût sourde; mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, dit le proverbe, et, chaque fois que quelque chose lui déplaisait, elle gardait un

silence obstiné pour bien marquer son mécontentement.

« A l'âge d'Émilie, ajouta encore son mari pour l'amadouer, une fillette n'est pas gênante; elle peut rendre une foule de petits services, coudre, s'occuper du ménage, faire des commissions, etc. Si mon fils se décidait à nous l'envoyer, vous seriez la première à vous en féliciter, j'en suis sûr. »

Peine perdue, Mme Howe restait muette. De guerre lasse, le capitaine prit les pincettes et se mit à arranger ou plutôt à défaire le feu. C'était une manie chez lui; régulièrement, tous les soirs, à huit heures sonnantes, il l'éteignait presque complètement, afin, disait-il, d'avoir de la braise pour le lendemain matin et d'économiser du temps et de la peine; puis, sur les ruines de ce premier feu, il remettait du menu bois et des bûches nouvelles qui duraient tout le reste de la soirée. Il était si préoccupé ce soir-là qu'il le laissa s'éteindre, et la chambre se trouva tout d'un coup dans l'obscurité la plus complète.

« Nous allons être obligés d'allumer la lampe maintenant, » grommela Mme Howe en cherchant une allumette à tâtons. Mais, avant qu'elle l'eût trouvée, on entendit un bruit de roues et de grands claquements de fouet; c'était la diligence qui arrivait.

Au lieu de continuer sa route comme à l'ordinaire, la lourde voiture s'arrêta devant la maison du capitaine Howe, et le conducteur cria d'une voix de stentor :

« Holà! hé! capitaine, il n'y a donc personne chez vous?

— On y va, on y va, » répondit Mme Howe, achevant d'allumer sa lampe, tandis que son mari se levait précipitamment.

Il savait bien ce que signifiait cet arrêt; il ne le savait

même que trop, car il n'était pas sans inquiétude sur la manière dont sa femme prendrait la chose. N'avait-il pas répondu à la dernière lettre de son fils : « N'oubliez pas que je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous venir en aide. » Evidemment, ce n'était pas lui dire en toutes lettres : « Envoyez-moi Émilie si cela vous convient; » mais le bon vieux monsieur était sûr, au fond du cœur, que son fils le comprendrait à demi-mot, et que l'arrivée de l'enfant suivrait de près la réception de sa lettre. Le courage lui avait manqué pour avertir sa femme de ce qu'il avait fait. Peut-être aussi attendait-il la réponse de son fils pour lui en parler; mais, cette réponse n'arrivant pas, il avait jugé bon de « préparer les voies ». De là cette conversation qu'il venait d'avoir avec Mme Howe, laquelle, il faut l'avouer, était déjà loin de l'esprit de cette dernière. Elle était à cent lieues de supposer que cette petite-fille qu'elle ne connaissait pas pouvait lui arriver ainsi sans avertissement préalable, et, quand elle vit sur le seuil de la porte une fillette si mince et si mignonne qu'on lui eût donné dix ans au plus, quoiqu'elle en eût bien près de quatorze, elle crut à une erreur de la part du conducteur.

« Vous vous trompez, mon enfant, lui dit-elle en faisant un mouvement en arrière; c'est ici la maison du capitaine Howe. Qui cherchez-vous dans le village?

— Je suis Émilie Howe, répondit une petite voix toute tremblante d'émotion. Papa m'avait dit qu'il avait écrit à grand-père et que vous m'attendiez...

— Ah! » fit Mme Howe, et ce fut tout. Pas un mot de bienvenue, pas un baiser pour la petite-fille de son mari, qui restait interdite et frissonnante sous cet accueil inhos-

I

« PAPA M'AVAIT DIT QUE VOUS M'ATTENDIEZ. »

pitalier comme sous une douche d'eau glacée. Toute l'attention de la vieille dame semblait s'être concentrée sur la grosse malle que le conducteur s'apprêtait à déposer au milieu du corridor.

« Pas là! pas là! s'écria-t-elle; mettez cela dans un coin, que nous n'en soyons pas embarrassés. »

Le capitaine arriva enfin clopin-clopant; ses rhumatismes le rendaient boiteux, et il ne pouvait marcher sans sa béquille qu'il avait eu grand'peine à retrouver dans l'obscurité.

« Où est ma petite Émilie? » disait-il en lui tendant les bras; et il l'embrassa si tendrement que celle-ci, qui n'avait gardé qu'un très vague souvenir de lui, et qui, depuis quelques minutes, envisageait avec terreur la perspective d'un second accueil semblable au premier, se sentit aussitôt rassurée.

« Venez vite vous chauffer, ma chérie; vous devez être à moitié gelée après ce long voyage par un si vilain temps. Entrez. Mais nous n'avons pas de chance. Justement, le feu est éteint. Aussi, c'est votre faute, Charles, mon garçon; vous ne m'aviez pas laissé assez de petit bois. Enfin, puisque vous voilà de retour, ce n'est que demi-mal. Dépêchez-vous de nous faire une flambée pour réchauffer notre petite voyageuse... » (Ceci s'adressait à un jeune garçon qui venait de rentrer.) Puis, se retournant vers Émilie :

« Votre papa a donc quitté définitivement Boston? » lui demanda-t-il; et sans attendre sa réponse : « Il a très bien fait de vous envoyer ici, et nous sommes très contents de vous posséder, n'est-ce pas, Madame Howe? Très contents, vraiment, très contents!... »

Oh! non, Mme Howe n'avait pas l'air content, mais, dans son trouble, son mari ne savait plus trop ce qu'il disait.

« Regardez bien cette belle dame, dit-il à sa petite-fille ; c'est votre grand'mère que vous ne connaissez pas encore. Elle est aussi bonne que belle, et je suis sûr qu'elle va vous faire préparer de suite un petit souper, car vous devez mourir de faim. »

Sur cette insinuation de son mari, Mme Howe, majestueuse autant que le lui permettait sa petite taille, traversa la chambre et disparut dans la direction de la cuisine. La porte n'était pas plutôt refermée sur elle qu'Émilie se jeta au cou de son grand'père, en disant entre deux sanglots :

« Papa ne vous a pas écrit ! Vous ne m'attendiez pas, et vous n'aviez pas envie de moi ! Pourquoi suis-je venue ? Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi suis-je venue ? »

CHAPITRE II

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Les cinq garçons du capitaine Howe ne l'avaient point habitué à des scènes de larmes; aussi se trouvait-il fort embarrassé devant le désespoir de sa petite-fille. Comment faire pour la consoler?

« Chut! chut! ma mignonne, calmez-vous, lui disait-il en lui donnant de petites tapes amicales sur le dos, comme si elle eût été un petit chat. Frédéric a oublié de nous prévenir, c'est vrai, mais qu'importe! Il n'y a pas de quoi verser une seule larme, et, quand vous aurez fait plus ample connaissance avec nous, vous verrez que nous ne sommes pas si terribles que nous en avons l'air. Je sais bien que ce n'est pas gai d'arriver à l'improviste dans une maison inconnue et de n'y trouver ni feu ni lumière; c'est une mauvaise chance, car il y a peut-être six mois que pareille chose n'a eu lieu... Et quelle pluie! Un vrai déluge; cela ne m'étonne pas que vous soyez toute désorientée, on le serait à moins. »

L'on entendait dans la pièce voisine un bruit de pas qui se rapprochaient. Mme Howe allait revenir; Émilie s'arracha précipitamment des mains de son grand-père.

« C'est fini, s'écria-t-elle, en rejetant en arrière une forêt de cheveux noirs bouclés; soyez tranquille, grand-père, je ne recommencerai pas.

— A la bonne heure! dit celui-ci, enchanté de voir la tournure que prenaient les choses. Débarrassez-vous vite de votre chapeau et de votre manteau; vous êtes toute mouillée, ma pauvre petite... Bien!... A présent, laissez-moi vous regarder à mon aise, que je voie à qui vous ressemblez... Tous les Howe sont blonds; donc vous tenez du côté de votre mère... pas si jolie qu'elle, par exemple! Vous êtes brune comme une petite bohémienne. Levez un peu les yeux, n'ayez pas peur. Je lis sur votre figure que vous êtes une bonne petite fille, et, jolie ou non, vous me plaisez. Donnez-moi encore un baiser, et après ce sera le tour de votre grand'mère, ajouta-t-il en la poussant vers Mme Howe, qui se tenait droite et raide au milieu de la chambre et n'embrassa l'enfant que du bout des lèvres.

« Je suis bien fâchée de vous déranger, balbutia Émilie.

— Vous ne nous causez aucun dérangement, répondit son grand-père; venez vous sécher auprès du feu pendant que l'on prépare votre souper. »

Mais Mme Howe ne dit mot. Émilie, de plus en plus intimidée, alla s'asseoir sur l'extrême bord d'une chaise; ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle osa jeter les yeux autour d'elle.

A la lueur brillante du feu, tout avait pris un aspect joyeux dans cette chambre, si proprement tenue qu'on se serait cru subitement transporté en pleine Hollande. Mme Howe n'admettait pas chez elle le moindre grain de poussière; on se mirait dans les vieux meubles de chêne ciré, et les chenets, qui dataient d'au moins cent ans, semblaient être

en or, tant ils étaient soigneusement frottés et récurés chaque matin.

« C'est une jolie chambre, pensa Émilie. Il doit faire bon y habiter; je le dirais bien à grand-père, mais je n'ose pas. Je parle toujours trop, et souvent sans raison. Je vais tâcher de me tenir bien tranquille, et je n'ouvrirai la bouche que pour répondre si on m'interroge. »

Sage programme, mais rien moins que facile à exécuter avec une nature remuante comme la sienne.

« Tout le monde allait bien chez vous? lui demanda le capitaine.

— Oui, grand-père.

— Comment êtes-vous venue?

— Avec un ami de papa jusqu'à moitié chemin, et, le reste du temps, j'étais recommandée au conducteur du train.

— Vous n'avez pas eu peur?

— Oh! non, grand-père, je ne suis plus un petit enfant.

— Pas même quand vous étiez en diligence? Les chemins sont, sans doute, bien mauvais, et vous avez dû être joliment secouée?

— Oh! pour cela, oui, » dit-elle avec un franc éclat de rire qu'elle réprima presque aussitôt. Était-il seulement permis de rire dans cette maison?

« Y avait-il d'autres voyageurs dans la voiture? lui demanda encore son grand-père, qui ne savait que lui dire pour la mettre à son aise.

— Oh! s'écria Émilie, oubliant du coup toutes ses résolutions, il n'y avait personne autre qu'une jeune fille qui est si jolie et si gracieuse que nous avons été tout de suite amies. Elle s'appelle *Délice Sanborn*. C'est un nom

bizarre; mais il lui convient à merveille; car c'est un vrai délice que de la regarder.

— Que de choses vous avez découvertes pendant un voyage de deux heures, et dans l'obscurité, encore! dit le capitaine en souriant bénévolement.

— J'ai eu le temps de la voir à la gare, répondit la petite fille. Elle venait de faire des commissions à Poonoosac, et elle était déjà dans la voiture quand j'y suis montée. En m'entendant m'informer au conducteur de l'endroit où vous demeuriez, elle a deviné qui j'étais, et nous nous sommes mises à causer. C'est si drôle, grand-père, si vous saviez? elle se rappelle avoir joué avec moi quand nous étions ici il y a dix ans! Moi, je ne m'en souviens pas; mais c'est que j'ai deux ans de moins qu'elle. N'est-ce pas, grand-père, qu'elle est charmante? Et comme elle a l'air spirituel, comme elle est grande et bien faite, et quelle jolie toilette elle avait! Je suis sûre qu'il n'y a pas sa pareille dans tout le pays. »

M. Howe sourit de cet enthousiasme juvénile; mais sa femme s'écria d'un ton sarcastique :

« Quelle tête à l'évent que cette petite Délice! Est-ce assez fou de choisir un jour comme celui-ci pour s'en aller à Poonoosac! »

Comment! sa grand'mère était là! Ah! si Émilie l'avait su, elle se serait mordu la langue pour s'empêcher de parler; elle eût voulu rentrer à cent pieds sous terre. Le bon capitaine vint à son secours.

« Vous êtes bien sévère pour Délice Sanborn, dit-il à sa femme; qu'avez-vous donc contre elle?

— Elle a la réputation de mener toutes les jeunes filles de Quinnebasset, et ce n'est jamais une bonne réputation.

— Et pourquoi donc? demanda le capitaine, qui décidément prenait le parti de Délice. Si elle mène ses compagnes, comme vous dites, c'est parce qu'elle est la plus intelligente de toutes. Elle s'intéresse à tout, cette petite, même à la politique, car elle ne vient pas ici sans m'en demander des nouvelles. De quoi avez-vous causé avec elle, Émilie?

— De toutes sortes de choses, dit-elle évasivement.

— Mais encore?

— Des personnes que j'allais voir à Quinnebasset.

— De nous, par conséquent; eh bien, je serais curieux de savoir quels renseignements elle vous a donnés sur nous?

— Elle m'a dit que je ne rencontrerais pas souvent des gens aussi bavards que votre domestique Esther, » répondit-elle bien à contre-cœur.

Qu'y avait-il donc là de si plaisant pour que son grand-père partit d'un éclat de rire, et que sa grand'mère s'écriât :

« Quand je vous disais que cette Délice était folle!...

— Bah! dit le capitaine, c'est une plaisanterie bien inoffensive. Les jeunes filles aiment à rire; soyez juste, Eunice, vous ne vous en priviez pas non plus à son âge. Que vous a encore appris votre nouvelle amie, Émilie?

— Elle m'a dit que Charles, votre autre domestique, avait une histoire des plus romanesques, répondit la petite fille en pesant chacune de ses paroles.

— C'est vrai, dit le capitaine. Charles est un garçon de très bonne famille; il s'est trouvé, encore en bas âge, orphelin et sans fortune, et il gagne sa vie honnêtement en travaillant chez moi. Je ne le considère pas du tout

comme un domestique ordinaire. Ensuite, Émilie, comment Délice vous a-t-elle dépeint votre grand'mère et moi? »

Émilie s'agita nerveusement sur sa chaise; mais il n'y avait pas moyen d'esquiver une réponse.

« Elle a dit que vous étiez un républicain de la vieille roche, et que vous vous étiez épris de grand'maman en l'entendant parler des droits de la femme.

— Bravo! » fit le capitaine en se frottant les mains, tandis que Mme Howe rougissait légèrement, mais ne paraissait pas autrement mécontente.

« Pourvu qu'il ne me questionne pas davantage! se dit la pauvre Émilie. Qu'est-ce que je pourrais faire pour l'en empêcher?

« Grand-père, dit-elle tout haut, vous ne connaissez pas ma petite sœur Dunie? Voulez-vous que je vous montre sa photographie? »

Et, sans attendre la réponse, elle se leva d'un bond pour aller chercher son waterproof, dans la poche duquel se trouvait la susdite photographie. Dans sa précipitation, elle se jeta contre une personne qui sortait de la cuisine, portant sur un plateau le souper qu'on lui destinait.

« Oh! pardon, je ne vous voyais pas, » s'écria Émilie en ramassant une serviette tombée par terre. « Je vous donne bien de la peine, » ajouta-t-elle gentiment.

Malgré la réputation de bavardage que lui avait faite Délice Sanborn, Esther ne répondit pas seulement merci.

« Elle n'est guère polie, » pensa la petite fille, sans remarquer le sourire bienveillant avec lequel Esther l'examinait.

Les habitants de cette maison, dans laquelle elle était appelée à vivre, lui paraissaient de plus en plus bizarres.

Dans la cuisine, autre surprise. Charles, « ce jeune domestique au-dessus de sa position », qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à son arrivée, s'était débarrassé du tablier de cuir qu'il mettait pour fendre du bois, soigner le cheval du capitaine et faire tous les gros ouvrages de la maison. Assis sur un tabouret, près du grand fourneau de la cuisine, il lisait maintenant à la clarté douteuse d'une lampe fumeuse.

« C'est là qu'il travaille, le pauvre garçon, se dit Émilie; il est bien mal. »

Sur une planchette formant étagère, au-dessus de sa tête, il y avait une pile de cahiers, une plume, un encrier et une douzaine de livres, toute la bibliothèque de Charles, et en même temps tout son matériel d'écolier studieux.

Quelle opinion devait-on se faire de ce garçon, dont la vie était si romanesque et qui travaillait dans des circonstances si difficiles? Il faut avoir bien à cœur de s'instruire pour étudier tout seul, le soir, quand on est fatigué par une grande journée de travail? La curiosité d'Émilie était vivement excitée.

Tout en cherchant son carnet, elle lança un regard furtif sur son voisin. Eh bien, non, il n'avait pas du tout la mine d'un héros de roman. Qu'il était loin de ressembler au portrait qu'elle s'en était tracé d'après les récits de Délice! Ce n'était pas là cette physionomie sombre, tourmentée, désespérée, mélancolique ou dramatiquement résignée à son triste sort qu'Émilie, qui avait beaucoup d'imagination, lui avait prêtée tour à tour; aussi la petite fille fut-elle toute désappointée. La figure de Charles n'avait rien d'extraordinaire; il avait tout simplement l'air d'un bon garçon qui prend les choses très philosophiquement.

Émilie en arriva, au bout d'une minute d'examen, à cette conclusion tant soit peu hâtive que, quels qu'eussent été ses chagrins d'autrefois, il les avait bien oubliés, et qu'ainsi ce serait perdre son temps que de le plaindre. Après quoi elle retourna dans la salle à manger. Son couvert était mis au milieu de la grande table, et Esther versait du lait bouillant dans sa tasse.

« Oh! merci, s'écria-t-elle, vous m'en donnez trop.

— Esther ne vous entend pas, mon enfant, lui dit son grand-père: elle est sourde et muette. »

Elle poussa un petit cri de surprise. Sourde et muette, Esther! Oh! comme Délice s'était amusée à ses dépens! Mais elle lui revaudrait cela; elle était en fond pour lutter de taquineries avec elle!...

« Est-ce qu'Esther a toujours été ainsi? demanda-t-elle à son grand-père.

— Non, répondit celui-ci, c'est le résultat d'un accident.

— Comme cela doit être triste pour elle! s'écria Émilie. Alors, vous êtes obligés de lui parler par signes?

— Nous ne savons pas le langage des sourds-muets, dit le capitaine; mais, quand nous avons quelque chose à lui dire, nous l'écrivons sur son ardoise. »

Elle s'aperçut alors que l'infirme portait, suspendus à sa taille, une petite ardoise et un crayon, seul lien qui existât pour elle entre le monde qui l'entourait et celui de ses pensées.

« Que je serais malheureuse si je ne pouvais plus ni parler ni entendre ce qu'on dit autour de moi! » pensa la petite fille. Elle était si préoccupée de ce qu'elle venait d'apprendre, qu'elle en oubliait presque de manger, quoiqu'elle eût grand appétit, n'ayant rien pris en route que

II



ESTHER VERSAIT DU LAIT BOUILLANT DANS SA TASSE.

les quelques sandwichs dont sa mère l'avait munie au départ.

Elle s'arrêta de nouveau en voyant les yeux de Mme Howe se fixer sur son assiette avec une persistance qui aurait pu troubler une personne plus âgée qu'elle. On eût dit que la vieille dame comptait chaque bouchée qu'elle portait à ses lèvres. La pauvre petite sortit de table ayant encore faim.

« Je ne grandirai jamais si je ne mange pas plus que cela tous les jours, se dit-elle avec l'exagération naturelle à une enfant de son âge, et je voudrais tant grandir!... Oh! pourquoi suis-je venue, pourquoi maman ne m'a-t-elle pas gardée!... Je n'avais guère envie de venir avant, mais maintenant que je sais ce que c'est, c'est encore pis! Jamais, jamais je ne pourrai m'y habituer!... »

Son grand-père, absorbé dans son journal, semblait avoir oublié sa présence; sa grand'mère était occupée à donner quelques ordres pour le lendemain. Émilie resta donc livrée à ses réflexions, qui n'avaient rien de gai jusqu'au moment où on la conduisit dans la chambre où elle devait passer la nuit. Là, tout était encore plus triste, si c'était possible; la chambre, inhabitée depuis longtemps, était glaciale. Comme elle regardait, vers l'ouest, le côté d'où venait la tempête, la pluie et les rafales paraissaient avoir redoublé de violence, tandis que l'unique bougie qui éclairait cette vaste pièce y laissait des coins remplis d'une ombre menaçante, et que le grand lit à colonnes qui s'élevait au milieu, eût contenu facilement quatre fillettes de la taille d'Émilie. L'enfant s'y glissa en frissonnant. Elle était fatiguée, elle avait froid; il lui manquait le baiser du soir de sa maman, le lit de sa petite sœur à côté du

sien, et l'accueil qu'elle avait reçu n'était pas fait pour la consoler.

« Jamais je ne pourrai supporter cette vie-là, se dit-elle pour la dixième fois, j'en mourrai, c'est sûr!... Eh bien, tant mieux! Mais qu'est-ce que je dis là? C'est très mal de souhaiter la mort; il faut avoir plus de courage que cela! Je verrai demain Délice Sanborn, puisqu'elle m'a promis de venir, et je ne m'ennuierai plus. Comment pourrais-je être triste avec elle! J'ai dans l'idée que nous serons très bonnes amies. Moi, d'abord, je l'aime déjà de tout mon cœur; mais elle doit avoir autant d'amies que de connaissances; elle est si parfaite!... »

Cinq minutes plus tard, elle dormait d'un sommeil profond. Elle s'était pourtant déclaré à elle-même qu'elle ne fermerait pas l'œil de la nuit, d'autant plus qu'elle entendait certains bruits mystérieux dont elle ne parvenait pas à s'expliquer la cause et qui ne laissaient pas de l'inquiéter un peu, bien qu'elle ne fût ni poltronne, ni mijaurée.

CHAPITRE III

DEUX AMIS

La tempête grondait encore dans toute sa fureur quand Émilie s'éveilla le lendemain, ce qui n'empêcha pas la petite fille de courir aussitôt à la fenêtre pour voir « à quoi ressemblait le paysage ». Hélas ! il n'avait rien de séduisant. Des champs détrempés par la pluie s'étendaient à perte de vue, et c'est à peine si l'on distinguait dans le lointain ces montagnes dont le papa d'Émilie lui parlait toujours, et qu'elle s'était imaginées si belles. Elle eut un soupir de désappointement.

« Je m'attendais à mieux, dit-elle à demi-voix ; après tout, lorsque le jardin sera fleuri, peut-être la vue y gagnera-t-elle ; il y a là de grands arbres qui doivent former une belle allée de verdure. Ah mais ! voilà d'où venait le tapage de cette nuit : c'est de ce marronnier dont les grandes branches s'avancent tout près de ma fenêtre et, quand le vent les secoue, viennent heurter contre les vitres. Étais-je assez sotte de m'inquiéter pour si peu !... Ah ! si seulement petite mère et Dunie étaient avec moi, je ne me soucierais ni de l'hiver ni de l'été, et je serais heureuse dans n'importe quel pays. Allons, je ne vais pas recommencer à me

désespérer; du courage! habillons-nous vite! Je ne sais pas à quelle heure on a l'habitude de déjeuner ici; mais il ne faut pas que je sois en retard, pour le premier jour. »

Ce qui ne l'empêcha pas, en entrant dans la salle à manger, d'être accueillie ainsi par la grand'mère.

« A quelle heure vous levez-vous donc, Émilie? Nous avons fini de déjeuner depuis longtemps. »

C'était bien commencer la journée que de se faire gronder dès la première minute! Elle se promit d'être plus matinale à l'avenir; mais, pour le moment, il n'y avait rien à faire que de baisser la tête et d'expédier son repas en silence.

Elle parcourut ensuite la maison du haut en bas pour se rendre compte de ce local où elle allait demeurer. C'était un grand bâtiment à deux étages, qui s'élevait un peu en dehors du village de Quinnebasset, assez loin de toute habitation; mais Tom, le chien du capitaine, faisait bonne garde, et, d'ailleurs, à Quinnebasset, personne n'avait peur des voleurs. Du côté de la rue, on voyait une cour pavée; à droite, un champ de pommes de terre; à gauche, le jardin plein de fleurs rustiques, pivoines, asters, dahlias, etc., disparus avec les beaux jours. Quelques lauriers-thyms et quelques houx survivaient seuls; mais les autres arbustes ne demandaient qu'un peu de soleil pour se feuiller de nouveau. Par derrière s'étendait un désert de terres labourées, qui, l'été, se changerait en champs de blé et d'avoine. Près de la cuisine se trouvaient le potager, le verger, la grange, l'écurie et la basse-cour. Tout cela avait l'air d'exister depuis des siècles. Grand-papa Howe n'aimait pas les changements; ses biens restaient tels qu'ils les avait reçus des mains de son père, et il n'eut, pour rien au monde, voulu acheter des machines agricoles. Cela pas

plus qu'il n'eût consenti à changer sa vache rouge contre une petite vache bretonne ou ses poulets de race commune contre des poules huppées, comme le faisaient bon nombre de ses voisins, qui, eux, reconnaissaient volontiers que certaines choses d'aujourd'hui valent mieux que quelques-unes de celles d'autrefois.

Tel était donc le séjour où Émilie était appelée à vivre. Mais le poète n'a-t-il pas dit :

« Notre vie est telle que nous la faisons nous-même ; — nous voyons le monde selon la manière particulière dont nous le regardons. »

Tout dépendait donc d'Émilie elle-même et de ses propres dispositions.

La pluie ne discontinua pas de toute la journée. « Un temps à ne pas mettre un chien dehors, » disait le capitaine ; aussi Délice Sanborn ne vint-elle pas, malgré sa promesse. Émilie, abandonnée à elle-même, erra à travers la maison comme une âme en peine. Elle était si triste qu'elle eût volontiers pleuré sans sa volonté bien arrêtée d'être raisonnable.

Heureusement, il y avait pas mal de choses à admirer chez le capitaine Howe. Elle examina les uns après les autres tous les objets rangés dans les armoires vitrées de sa grand'mère : vieille argenterie, porcelaines antiques, souvenirs d'un autre temps ou curiosités rapportées par le capitaine des pays étrangers où il avait voyagé, magots de la Chine, bronzes indiens, amulettes, etc. Mais, où elle trouva le plus de distractions, ce fut au grenier, où les meubles cassés, les chaises boiteuses, les vieux bahuts sculptés, les rouets et les métiers à tisser, avec lesquels ses bisaïeules ou ses trisaïeules avaient confectionné tant

de belles pièces de toile, dormaient côte à côte depuis de longues années, sans que personne songeât à troubler leur sommeil.

Cette ressource épuisée, grand-papa, qui était bien disposé, raconta à sa petite-fille des histoires de son jeune temps; mais, le lendemain, il avait ses douleurs rhumatismales et ne se souciait plus de causer. La pluie tombait toujours sans arrêt, et Délice, comme la veille, n'apparaissait pas. Émilie crut que cette journée ne finirait jamais.

Le soir, tandis que grand-papa dormait sur son journal, et que grand'maman dormait, de son côté, sur son tricot, quoiqu'elle ne voulût pas convenir qu'elle eût jamais de pareilles faiblesses, la petite fille s'esquiva sans bruit jusqu'à la cuisine, où elle trouva Charles et Esther occupés l'un à lire, l'autre à faire de la dentelle au crochet. Tous deux l'accueillirent avec un sourire; évidemment, là, elle était la bienvenue.

« Si vous saviez comme je m'ennuie! s'écria-t-elle. Mais, Carl, continuez votre lecture; je vais causer un peu avec Esther pour me distraire.

— Pourquoi m'appelez-vous Carl? lui demanda le jeune garçon d'un air étonné.

— N'est-ce pas votre nom, puisque vous êtes Hollandais?

— Qui vous l'a dit?

— Délice Sanborn.

— Ah!... Si je viens de la Hollande, continua-t-il avec tristesse, je voudrais bien y retourner! Je m'y trouverais peut-être moins embarrassé qu'ici pour mes leçons. »

Et, d'un mouvement brusque, il ferma son livre.

« Vous avez donc un bien mauvais professeur qu'il ne sait pas vous les expliquer? reprit Émilie.

III

« POURQUOI M'APPELEZ-VOUS CARL? »

— Moi, un professeur! dit-il d'un ton amer, j'en ai eu un tout juste pendant trois mois de ma vie. N'est-ce pas désolant à mon âge?

— Quel âge avez-vous donc?

— Seize ans, et je n'en sais pas plus qu'un enfant de six ans. Ce n'est pas la peine d'essayer davantage. Je ne puis arriver à rien tout seul! C'est à s'arracher les cheveux!... »

Le pauvre garçon avait le cœur si gros que, malgré lui, il contait ses peines à la première personne qui lui avait parlé avec intérêt.

Tout aussitôt il regretta son élan d'expansion. A quoi avait-il pensé de se plaindre devant une jeune fille, lui qui n'avait jamais laissé seulement soupçonner combien il souffrait!

« A votre place, lui dit gentiment Émilie, je ne me découragerais pas; si vous êtes allé si peu de temps en classe, vous ne pouvez pas espérer être bien avancé.

— Je ne me décourage pas souvent, répondit-il; tôt ou tard, j'atteindrai mon but. »

Et il tâcha de prendre un air indifférent. Émilie eut assez de tact pour comprendre qu'il ne voulait pas de sa compassion. Elle se retourna vers Esther.

« Je me demande si celle-ci va bien vouloir me prêter ses oreilles, » se disait-elle en s'emparant de son crayon et de son ardoise. Moi aussi, je serai trop malheureuse si je ne trouve pas une âme avec qui échanger mes pensées. »

Puis elle écrivit sur l'ardoise d'Esther :

« Les petites filles sont bavardes, tout le monde sait cela. Est-ce que cela vous dérangera beaucoup si je cause un moment avec vous? Si vous aimez mieux continuer à

travailler, dites-le-moi, et je m'en irai. Laissez-moi seulement vous faire une seule question : Y a-t-il longtemps que vous êtes comme maintenant, et comment vous y prenez-vous pour être toujours bonne et patiente, ma pauvre chère Esther? A votre place, je serais désespérée!... »

Mme Fagg écrivit avec une rapidité merveilleuse :

« Je suis prête à causer avec vous autant que vous le voudrez, miss Émilie, et, puisque cela vous intéresse, je vais vous raconter mon histoire. J'ai fait, à l'âge de quatre ans, une chute qui m'a rendue sourde; j'étais encore si jeune que je ne tardai pas à oublier les quelques mots que je savais et à ne plus pouvoir parler. Je ne me rappelle pour ainsi dire pas le moment où j'étais comme tout le monde, et je souffre peut-être moins de mon malheur à cause de cela.

— Comment avez-vous appris à lire et à écrire? lui demanda Émilie.

— J'ai passé quelques années à Boston dans un asile de sourds-muets où le père de votre grand'mère, qui était un de mes cousins, eut la bonté de me faire entrer. J'étais orpheline et sans protection. S'il ne s'était pas occupé de moi, jamais je n'aurais pu être admise dans cet établissement, et le peu que je sais, je ne l'aurais pas appris. Aussi, je lui en suis bien reconnaissante. C'est encore à lui que je dois d'être ici. Je m'étais mariée, fort jeune moi-même, avec un professeur sourd-muet comme moi, et nous étions bien heureux. J'ai eu le malheur de perdre mon mari moins d'un an après notre mariage. Comme nous étions aussi pauvres l'un que l'autre, je ne sais ce que je serais devenue si votre grand'mère n'avait consenti à me prendre chez elle. »

Émilie bondit d'indignation.

« Vous êtes sa cousine, écrivit-elle de l'autre côté de l'ardoise, et elle fait de vous sa cuisinière! est-ce croyable?...

« — Chut, chut, miss Émilie! » répondit Mme Fagg désolée de voir le tour que prenait la conversation.

« — Elle n'est pas ma grand'mère, vous savez, écrivit alors la petite fille, elle n'est que la femme de mon grand-père.

« — Qu'importe! elle est âgée, et vous lui devez le respect.

« — Bon, je me tais, puisque vous l'exigez; mais il y a vraiment des choses qu'on a le droit de ne pas trouver justes. Être réduite à servir avec cette instruction et cette élévation de sentiments!

« — Ne me jugez pas si favorablement, miss Émilie; j'ai quitté l'asile beaucoup trop jeune, et ce que je sais est si peu de chose, que ma tâche ici est tout ce dont je suis capable; que gagnerais-je à la prendre en dégoût? Je *veux*, je dois être satisfaite de mon sort. »

La figure expressive de l'infirme indiquait un si grand fond de douce et ferme résignation, qu'Émilie en eut les larmes aux yeux.

« Je voudrais pouvoir vous dire quelque chose qui vous fît plaisir, qui vous aidât un peu, écrivit-elle.

« — Cher bon petit cœur, répondit Mme Fagg tout émue, merci! Si vous voulez me distraire, ne me parlez pas de moi; dites-moi plutôt comment vous trouvez Quinnebasset, et si vous pensez que vous vous y habituerez.

« — Il faudra bien que je m'y habitue, griffonna Émilie, puisque je suis forcée d'y vivre; mais, pour le moment, je vous assure que je m'y amuse médiocrement.

« — Vous regrettez votre maman, votre chez vous, c'est bien naturel

« — Oh! oui, je regrette maman, répondit Émilie; mais, quant à un *chez nous*, nous n'en avons plus, malheureusement! Papa est parti pour chercher fortune dans le Far-West; mes frères sont en pension; maman et Dunie, dans la famille de maman. Nous sommes tous dispersés aux quatre coins du monde; ce n'est pas gai, allez!...

« — Pauvre petite exilée! dit clairement le regard plein de compassion de Mme Fagg.

« — Dunie est ma petite sœur, reprit Émilie; je la regrette plus que tout, après maman, parce que je m'occupais d'elle toute la journée. Mes frères aussi me manquent; et mon piano, si vous saviez!... Mon pauvre piano, on a dû le vendre pour payer nos dettes, comme on a vendu tous nos meubles, et les chevaux et les voitures de papa, tout ce que nous avions, enfin! Si je pouvais faire de la musique, je ne m'ennuierais pas, et, si seulement grand'mère était autrement, je prendrais mon parti en brave. J'arrivais bien disposée à l'aimer de tout mon cœur et à lui être reconnaissante de m'avoir reçue chez elle, mais elle ne se soucie ni de moi, ni de ma reconnaissance. Ah! tout aurait mieux valu que de venir ici, où personne n'avait envie de me voir!

« — Qu'en savez-vous?

« — Croyez-vous donc que je sois aveugle? Le plus triste, c'est que, bon gré mal gré, il faut que j'y reste.

« — Si vous avez été appelée ici, Émilie, c'est que vous y avez une tâche à remplir.

« — Qui sait? ma mission est peut-être de vous tenir compagnie, écrivit Émilie après être restée songeuse un instant.

« — Chère petite! vous m'avez fait du bien dès la pre-

mière minute. Oui, ne prenez pas un air si surpris, votre petite figure est si franche et si gaie que c'est un plaisir de l'avoir devant les yeux.

« — Comment ma figure peut-elle être gaie quand je suis si triste? » se demanda Émilie un peu embarrassée d'avoir été l'objet d'un examen de la part de Mme Fagg.

Elle se leva pour s'en aller.

« Ne partez pas encore, lui dit Charles, j'ai là quelque chose pour vous.

— Quoi donc?

— Des noisettes. Je vous les casserai et vous les mangerez.

— J'ai joliment bien fait de venir vous trouver, dit-elle quand elle se vit confortablement installée devant le feu, les pieds sur un petit tabouret, et les mains pleines de noisettes qu'elle ne parvenait pas à croquer assez vite pour être « au courant. »

Et revenant au sujet qui la préoccupait :

« Croyez-vous que je me plairai ici? Aimez-vous cette vie-là, vous?

— Oui et non.

— Quels sont les « oui »?

— Eh bien, j'aime votre grand-père, il est si bon!... Il est un peu vif, mais je suis habitué à son caractère, et, maintenant que je le connais, ses grandes colères ne m'effrayent plus. C'est le meilleur ami que je possède.

— Je ne vous demanderai pas si grand-maman est dans vos bonnes grâces, car je suis à peu près sûre qu'elle fait partie de vos « non ».

Charles se mit à rire.

« Ce n'est pas convenable ce que je viens de dire là,

reprit Émilie; mettons que je n'ai rien dit. Je n'apprendrai donc jamais à parler comme il faut, moi qui voudrais tant être digne et calme? mais c'est au-dessus de mes forces, à ce qu'il paraît.

— J'en suis bien aise, s'écria Charles; nous avons a Quinnebasset bien assez de jeunes filles qui prennent de grands airs sans que vous vous mettiez de la partie.

— De qui voulez-vous parler? Pas de Délice Sanborn, j'espère, car cela ne m'irait pas du tout.

— Délice n'est rien en comparaison de Dora Topliff, répondit Charles. Et, à propos, miss Émilie, si vous tenez à être amie avec miss Dora, vous ferez bien de ne pas lui dire que nous avons causé ensemble.

— Je me soucie de cette Dora comme de *ceci*, répliqua Émilie en faisant claquer ses doigts. Mais, à présent que la glace est rompue entre nous, Carl, laissez-moi donc voir si je ne pourrais pas vous aider dans ce qui vous embarrassait tout à l'heure. Je suis allée en classe tous les jours de ma vie depuis un temps infini, et, sans en savoir bien long, il est possible que je puisse vous venir en aide.

— Vous êtes trop bonne! s'écria Charles.

— Alors vous acceptez, c'est entendu?

— Mais...

— Je ne veux pas de *mais*. Ce n'est pas que je ferai grand'chose pour vous; non, c'est qu'il suffit quelquefois d'un mot pour vous éviter des heures de recherche. Ne me remerciez pas; cela n'en vaut pas la peine, et mettons-nous tout de suite à l'œuvre.

— Voici ce dont il s'agit, dit alors Charles en ouvrant son livre d'un air d'indifférence assez mal joué (il y avait si longtemps que le pauvre garçon soupirait après un peu

d'aide!) Je n'ai pas eu de chance jusqu'ici, miss Émilie; mais j'ai de l'énergie et de la persévérance, et vous pouvez compter que je ne resterai pas dans la position où je suis actuellement. Il n'y a pas que moi qui ai eu des commencements difficiles, et, si l'on me poussait un peu, on verrait bien que je ne suis pas plus bête qu'un autre.

— Certainement, s'écria Émilie, grand-papa m'a dit que vous étiez remarquablement intelligent.

— Le capitaine est trop indulgent, répondit Charles tout rouge de plaisir; mais je ferai mon possible pour justifier sa bonne opinion. Mon père était médecin, et ce n'était pas le premier venu encore; il avait beaucoup de talent, et il était très considéré dans la ville où nous habitions. S'il n'était pas mort victime de son dévouement pendant une épidémie, je ne serais pas où j'en suis.

— Et votre mère? » demanda Émilie avec intérêt.

Il lui répondit brièvement :

« Ma pauvre mère fut longtemps malade de chagrin après la mort de mon père; puis elle réunit toutes ses économies et entreprit un petit commerce; mais elle ne réussit pas, et mourut, à son tour, désolée de me laisser seul au monde et sans ressources.

— Et depuis, qu'êtes-vous devenu? demanda Émilie.

— Depuis? j'ai vécu comme j'ai pu, allant à droite et à gauche. Je n'ai jamais rien demandé à personne, par exemple; j'ai toujours gagné le pain que j'ai mangé.

— C'est triste!

— Non, ne me plaignez pas, miss Émilie; je ne suis pas une poule mouillée comme vous avez pu le croire en m'entendant gémir sur mon sort tout à l'heure.

— Oh! un moment de faiblesse dont il est inutile de parler. Voyons maintenant...

— Émilie! cria Mme Howe sans bouger de son fauteuil.

— Je viens tout de suite, grand'mère, répondit-elle. Un mot encore, Carl...

— Je ne suis pas hollandais et je m'appelle Charles Preston.

— Eh bien, Charles, ne vous découragez pas; je viendrai travailler avec vous tous les soirs après dîner, et vous verrez qu'à nous deux vos leçons iront comme sur des roulettes... Me voici, grand'mère, me voici! »

Et elle s'enfuit sans écouter les remerciements de son nouvel ami.

« Que faisiez-vous donc à la cuisine? lui demanda Mme Howe de son air le plus froid; ce n'est pas là votre place.

— Bah! dit le capitaine, laissez-la faire, Eunice; Esther et Charles ne sont pas des domestiques ordinaires; si elle s'amuse en leur compagnie elle n'a pas à s'en priver. A son âge, un peu de variété est nécessaire. »

La question était tranchée, et la petite fille, libre de tenir sa double promesse, y fut scrupuleusement fidèle.



CHAPITRE IV

L'ARDOISE DE MADAME FAGG

I

Émilie. — « Je vais vous faire une confidence, madame Fagg, je meurs de faim ici, et cela, sans exagération aucune, *je meurs de faim* littéralement? Je n'ose pas manger à table, parce que grand'maman regarde d'un air étonné chaque bouchée que je porte à mes lèvres, et que j'ai vraiment honte d'avoir tant d'appétit à côté d'elle qui mange comme un oiseau, tout juste assez pour ne pas mourir *d'inanimation*, comme dit mon frère Ned. C'est peut-être pour cela qu'elle est si petite; mais moi, cela me désole, je voudrais tant grandir!

« Imaginez-vous qu'aujourd'hui, n'ayant eu pour mon dîner qu'un petit morceau de viande pas plus gros que mon pouce, je me dis en moi-même : « Ce serait trop triste de mourir dans un âge si tendre; mettons-nous à la recherche d'un restaurant et tâchons de nous procurer un supplément de nourriture. » La pluie venait enfin de cesser; je jetai un grand voile sur mon chapeau et je sortis, persuadée que j'allais passer inaperçue. Comme, depuis trois jours que je suis ici, je n'avais vu que Délice Sanborn,

n'avais-je pas le droit de me croire parfaitement inconnue à Quinnebasset? Ah bien! oui!

« Je ne savais de quel côté diriger mes pas, et, voyant un homme sur le seuil de sa porte, j'allai bravement lui demander où je trouverais un restaurant? Quand je lui eus formulé ma requête, il promena autour de lui de grands yeux qui avaient à peu près autant d'expression que ceux de Minet, peut-être moins.

« — Vous dites *un restaurant?*

« — Oui, monsieur.

« — C'est de cet endroit *ici* que vous voulez parler? Nous l'appelons le Bas-Village.

« — Oui, je sais, lui répondis-je, croyant avoir affaire à un idiot; mais ce n'est pas là ce que je vous demande. Je voudrais savoir où il y a un restaurant?

« — Je n'en ai jamais entendu parler, répéta-t-il; peut-être bien qu'il y a des gens qui l'appellent comme cela; mais, chez nous, on dit toujours le Bas-Village. »

« Il était évident que le pauvre homme n'en savait pas plus long. Si je lui avais dit une auberge ou un cabaret, il m'aurait sans doute mieux comprise; mais je ne pouvais pas penser à entrer dans une auberge ou dans un cabaret!

« — Eh! mais, me dit-il alors, vous devez être la petite-
« fille de Frédéric Howe, qui est arrivée de Boston l'autre
« jour. Allons, une poignée de main, si je ne me trompe
« pas. Là! J'en étais sûr! Tout le monde est en bonne
« santé là-bas? Oui? Et votre papa, quand est-ce qu'il
« viendra à Quinnebasset? Il y a des années qu'on ne l'a
« vu! Il a dû vous dire mon nom *quéquefois;* je suis
« Ozem Page. »

« Je répondis de mon mieux à toutes ses questions. C'est

de lui que grand-papa me racontait hier le trait suivant : un jour que ses vaches étaient malades, il a jugé à propos de jeter un grand sac de sel dans le ruisseau qui traverse ses pâturages, parce qu'il pensait que l'eau salée les guérirait !!!

« Quinnebasset, qui s'intitule une petite ville, n'est guère qu'un gros village, et chacun me regardait passer comme si j'avais été une bête curieuse. Il me semblait qu'on allait lire sur ma figure le but de ma sortie, et il me tardait d'en avoir fini ! Cependant, ne voulant pas revenir les mains vides, j'entrai chez un épicier pour y acheter des biscuits. Les cinq ou six hommes qui traînaient dans la boutique à ne rien faire interrompirent subitement leur conversation pour me regarder, moi et mes malheureux biscuits.

« — Vous êtes la petite-fille de Frédéric Howe ? me dit « l'épicier en me tendant mon paquet. Oh ! nous connais- « sons *ben* votre papa. »

« Au moment où je sortais de sa boutique, je fus arrêtée par une vieille demoiselle qui portait perruque et lunettes ; Délice m'ayant déjà parlé d'elle, je la reconnus aussitôt : c'était miss O'Neil. Le portrait que Délice m'en avait fait n'était pas flatté, mais qu'il était ressemblant !...

« Elle me mit la main sur l'épaule, et je vis venir d'avance la phrase ordinaire : « N'êtes-vous pas la petite- « fille de Frédéric Howe ? » Elle n'y manqua pas ; puis elle ajouta :

« — Quelle bonne figure souriante ! » (Je crois bien, j'ai failli éclater de rire à son nez !...) « Il faudra venir me « voir un de ces jours, cela me fera plaisir. »

« Ce qui me fit plaisir, à moi, ce fut de m'en aller ; mais elle ne me lâcha pas si vite ; il fallut qu'elle m'examinât en

détail et constatât ma ressemblance ou ma dissemblance avec l'un et avec l'autre. Elle termina en me recommandant bien de ne pas l'oublier. J'eus l'aplomb de lui répondre que ce n'était pas possible, et je me sauvai pour ne pas commettre d'irrévérence.

« Voilà tout ce qui m'est advenu à ma première sortie dans Quinnebasset. Cela n'est pas d'un haut intérêt. »

II

Émilie. — « Oh! madame Fagg, je ne peux pas vous dire combien j'aime Quinnebasset, depuis que cette pluie sempiternelle s'est décidée à s'arrêter! Ces montagnes boisées doivent être d'une beauté merveilleuse en été, et la rivière est un vrai torrent écumeux. Délice m'a dit qu'il y avait des promenades ravissantes de tous les côtés, et que nous ferions des excursions ensemble tous les jours de congé, dès que le printemps sera revenu.

« Me voici à la fin de ma première semaine de classe. Je vais vous dire ce que j'en pense, puisque vous désirez le savoir. J'estime beaucoup notre maîtresse, miss Lightbody; on dit qu'elle n'est pas assez ferme avec ses élèves, mais elle paraît très bonne et très douce; cela ne vaut-il pas mieux? Elle est très jolie et très distinguée, malgré ses lunettes bleues. A ce propos, pourquoi les savants ont-ils presque toujours des lunettes sur leur nez?

« Savez-vous que cela m'intimidait beaucoup, cette pensée d'aller en classe et de faire connaissance avec tant de figures nouvelles?

« Ce qui a contribué encore à m'embarrasser, c'est que je me suis trouvée plus avancée que mes compagnes. Cela tient tout simplement à ce que j'ai été élevée à Boston;

mais j'avais peur qu'elles en fussent blessées ; on me paraît un peu susceptible à Quinnebasset. D'ailleurs, il y a toujours une sorte d'animosité entre les jeunes filles de la campagne et celles de la ville ; aussi me suis-je hâtée d'apprendre à Délice que je ne sais rien de rien en dessin, en lui recommandant bien d'en instruire toutes ses voisines. Comme cela, elles ont pu voir que je n'avais nulle envie de me poser en jeune fille « supérieure ».

« Toutes ces demoiselles, sans exception, m'ont paru très gentilles, et je ne vois pas trop pourquoi il y en a qui sont exclues de notre clan, celui dont Délice fait partie et moi aussi, grâce à elle. J'en ai remarqué quatre dont il faut que je vous parle, ma bonne Esther, parce que, d'après Délice, elles sont « la crème de la crème » du pays.

« C'est d'abord Virginia Curtis, une jolie brune que l'on pourrait appeler une jeune fille bien *équilibrée;* elle ne dit et ne fait jamais que ce qu'elle doit dire et faire. Cela m'agacerait d'être si parfaite !

« Ensuite Katie Hackett, une blonde aux yeux noirs pétillants de gaieté et de malice. Celle-là est loin d'être parfaite, mais elle est pleine d'entrain et me plaît infiniment. Elle me plairait tout à fait si Délice ne m'avait pas prévenue qu'elle a une langue dont il faut se méfier, et que ce qu'on dit devant elle doit être attentivement contrôlé. J'aimerais autant ne pas le savoir.

« La troisième est Maggie Selden, qui est blonde, pâle, frêle, mince comme un roseau et douce comme un agneau ; elle ne dit jamais de mal de personne et elle est d'une complaisance à toute épreuve. C'est un ange, je ne vous dis que cela.

« Quant à Délice, elle vient si souvent ici que je n'ai pas

besoin de vous faire son portrait. Je l'aime de tout mon cœur, et je l'ai aimée dès le jour de mon arrivée, si vous vous le rappelez; les autres ne lui vont pas à la cheville. Toutes, nous l'adorons, nous l'appelons « Délice la bien nommée », « Délice de notre cœur »; aucune épithète n'est assez exquise pour elle! Vous ne pouvez pas vous imaginer comme elle est charmante pour tout le monde en général et pour moi en particulier...

« Je n'ai pas encore vu « la reine » de notre clan, Dora Topliff. Délice dit qu'elle est extrêmement désagréable et universellement détestée; je suis sûre qu'elle me déplaira. Katie Hackett me racontait ce soir qu'elle (Dora) venait d'arriver de New-York, où elle était allée passer quelques semaines, et que nous la verrions bientôt apparaître avec un chignon de cent francs sur la tête. Est-ce croyable qu'on se mette des faux cheveux à son âge, et qui coûtent un tel prix encore!...

« Il y a, parmi celles qui ne sont pas des nôtres, une jeune fille qui m'intéresse beaucoup. Elle s'appelle Xéna Gliddins; sa mère est veuve et tient une petite boutique d'épicerie. Je crois que c'est à cause de cela que ces demoiselles trouvent qu'elle ne peut pas faire partie de « la crème de la crème »; mais, moi qui ne suis pas aristocrate, cela me fait mal de voir cette pauvre Xéna toujours à l'écart et exclue de tous les plaisirs. La pauvre fille est en outre tout à fait disgraciée de la nature : elle a une taille tout d'une venue qui ressemble plutôt à un sac de blé qu'à la taille d'une jeune fille de seize ans, une figure couverte de taches de rousseur, des cheveux presque blancs tant ils sont d'un blond pâle, et des yeux aux cils invisibles. Bref, elle est affreuse; mais c'est justement pour cela qu'elle me fait



« TOUTES CES DEMOISELLES M'ONT PARU TRÈS GENTILLES. »

eine ; il me semble qu'elle doit être si malheureuse!...)n dit qu'elle fait des vers pour se consoler. Elle a peut-tre du talent, qui sait? En tout cas, je ne comprends pas u'on l'oblige à préparer tous les jours le feu de la classe. ielon moi, elle a tort de se soumettre à cette exigence. 5'il est vrai que ce soin nous regarde, toutes les élèves evraient s'en charger à tour de rôle ; il n'est pas juste que e soit toujours la même qui en ait l'ennui... »

III

Émilie. — « Eh bien, madame Fagg, je l'ai vue, la reine es jeunes filles de Quinnebasset : j'ai vu Dora Topliff...)élice me l'a amenée hier au soir. Quel air elle prend, bon)ieu ! J'ai connu à Boston des jeunes filles de magistrats t même de députés qui n'avaient pas une pareille morgue. llle vous a une manière si hautaine de vous regarder u'on voudrait se changer en une petite souris pour aller ien vite se cacher dans quelque coin. Tel est l'effet qu'elle 1'a produit au premier abord ; mais cela n'a pas duré ongtemps, je vous assure!... C'est grand-père qui m'a nise à l'aise avec elle; lorsque Délice la lui a présentée, il fait semblant de ne pas bien entendre son nom.

« — Asseyez-vous, miss... miss?...

« — Miss Topliff, lui souffla Délice.

« — Oui, je le sais, mais son petit nom?

« — Dora, murmura Délice.

« — *Dora*, répéta grand-père, comment cela se fait-il ? La petite Topliff, que j'ai connue haute comme mon genou, s'appelait Déborah : ce n'est donc pas la même? »

« Il fallait voir la mine déconfite de Dora, tandis que élice disait gentiment à grand-père :

« — Quelle plaisanterie, monsieur Howe! vous savez « bien qu'il y a longtemps que Dora a changé son nom. »

« C'est moi qui eus envie de rire, surtout lorsque grand'-mère a ajouté, de son ton le plus gracieux, que miss Dora avait choisi une très jolie abréviation pour son nom de Déborah, qui était un peu long.

« Elle paraît tenir en haute estime toute la famille Topliff. Est-ce parce que M. Topliff, le père, est immensément riche? Toujours est-il qu'elle avait arboré, en l'honneur de Dora, son étonnant bonnet à rubans jaunes, et elle l'accablait, sur sa beauté, sa distinction, son bon goût, de tant de compliments, que j'en étais écœurée.

« Cela a eu, pour finir, un excellent résultat; j'en ai oublié toute ma frayeur, et je me suis mise à babiller comme si de rien n'était.

« Savez-vous ce que grand-papa m'a dit après la visite? Voici ses paroles exactement :

« Vous ne vous en êtes pas laissé imposer par les grands « airs de cette petite impertinente ; j'en suis bien aise. Je « ne voudrais pas pour rien au monde vous voir à ses pieds « comme toutes ses compagnes. S'il n'y avait pas eu, dans « cette famille-là, il y a quelque quarante ans, un spécu- « lateur d'une probité plus que douteuse, ses descendants « ne seraient pas aujourd'hui des Crésus. Miss Dora perd « son temps en venant faire des embarras chez moi, qui « connais à fond toute l'histoire. »

« Madame Fagg, grand-papa a raison : toutes ces demoiselles sont aux pieds de Dora, uniquement parce qu'elle est riche, et qu'avec sa fierté et ses dédains, elle tient tout le monde à distance; mais, *moi*, je ne plierai pas devant elle, elle peut en être sûre! »

CHAPITRE V

MISS TOPLIFF

Emilie s'attachait tous les jours davantage à Délice Sanborn. Celle-ci, de son côté, l'accablait de marques d'amitié, la patronnant en toute occasion et, avec le plus touchant abandon, lui confiant toutes ses aspirations, tous ses secrets. Il est vrai que Délice traitait de même toutes ses compagnes; mais Émilie, aveuglée par son affection, s'imaginait être la seule privilégiée. C'était le modèle des confidentes. Toujours prête à écouter les doléances de Délice ou le récit de ses succès, ne parlant presque jamais d'elle-même et de ses ennuis personnels, prenant intérêt aux choses les plus futiles quand elles émanaient de la jolie bouche de Délice, elle ne voyait rien au monde de si aimable, de si attrayant, en un mot de si parfait que sa nouvelle amie. Elle lui prêtait généreusement toutes les qualités qu'elle-même possédait, et ne voyait pas les défauts. Ils étaient bien reçus, ceux ou celles qui, devant Émilie, s'attaquaient à miss Délice!... Mme Howe haussait les épaules quand on lui parlait de cette chaude amitié. « Cela n'a pas le sens commun, » disait-elle avec quelque raison; mais il n'y avait rien de surprenant à ce qu'une

fillette au cœur ardent, à l'imagination vive et à l'esprit enthousiaste, comme était Émilie, fût séduite par les dehors brillants de Délice.

« Je ne sais ce que je deviendrais sans vous, lui disait-elle un soir qu'elle était allée prendre le thé chez Mme Sanborn; depuis deux mois que je suis à Quinnebasset, votre maison est pour moi un véritable paradis.

— Pauvre petite Émilie! lui répondit Délice, si vous êtes trop malheureuse chez votre grand'mère, il vous faut venir habiter avec nous. »

Elle eut été bien attrapée si on l'avait prise au mot.

« Oh! que je voudrais que ce fût possible! s'écria Émilie avec un tel élan qu'elle fit sourire Mme Sanborn, tout occupée qu'elle était à une partie d'échecs avec son fils John.

— Pourquoi vos jolis cheveux ne sont-ils pas bouclés comme d'habitude? demanda Délice, passant d'un sujet à un autre avec la légèreté qui la caractérisait.

— Parce que grand'maman trouve qu'ils ont toujours l'air en désordre quand ils sont sur mon cou, répondit Émilie. J'ai voulu me faire une natte; mais cela ne tient pas. »

Et elle secoua la tête de manière à faire tomber le ruban qui retenait ses cheveux rebelles.

« Comment pourriez-vous natter une chevelure pareille? dit Délice. Milie, ma chérie, vos cheveux sont trop ravissants pour ne pas les montrer à tout le monde. Laissez-les flotter à leur guise et n'écoutez pas votre grand'mère, — pour tout ce qui est affaire de goût, s'entend, — car je me garderais bien de vous prêcher la révolte; on vous défendrait de me voir, et cela me ferait trop de peine.

— Et à moi, donc! s'écria Émilie; où en serais-je sans vous? Ce n'est pas gai tous les jours chez grand-papa, le soir surtout!... Heureusement, je puis aller me distraire un peu à la cuisine; mais j'ai vu le moment où les « autorités supérieures » y mettaient bon ordre.

— Comment! cette intimité dure encore? Je ne vous comprends pas, Milie, de vous commettre ainsi avec des gens de bas étage, des domestiques, si vous aimez mieux, ajouta-t-elle avec une petite moue de dédain.

— C'est moi qui ne vous comprends pas! s'écria Émilie, le sang lui montant aux joues en entendant attaquer ses humbles amis. Le travail n'a jamais déshonoré personne; au contraire. Vous reprochez à Mme Fagg et à Charles Preston d'être rétribués pour les services qu'ils rendent à grand-père; voudriez-vous donc que ce fût gratuit de leur part? Pour moi, je ne vois rien de respectable comme les gens capables de gagner leur vie eux-mêmes. Ma plus grande ambition serait d'arriver un jour à n'être à la charge de personne. Charles et Mme Fagg sont pauvres, je le veux bien; mais ils sortent tous deux d'une famille honorable, et ils sont très bien élevés. Si, au lieu d'être une fille, j'étais un garçon, j'aiderais probablement mon grand-père pour tout ce que fait Charles; m'appelleriez-vous pour cela un domestique, et refuseriez-vous de causer avec moi? Le père de Charles était docteur en médecine, et tout aussi bien posé que votre père et le mien; Mme Fagg est cousine au second degré de ma grand-mère. En quoi puis-je déroger, je vous prie, en me considérant sur le même pied que « nos domestiques »? Comme naissance, ils sont mes égaux; comme intelligence, qui sait s'ils ne me sont pas supérieurs?

— Oh! s'écria Délice, quant à cela, vous savez bien que non, puisque vous donnez des leçons à ce garçon qui est plus âgé que vous.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? que j'ai eu des maîtres et que Charles n'en a pas eu; ce n'est pas sa faute après tout!

— Ce qui n'empêche pas, dit Délice, que, si j'étais vous, je ne perdrais pas mon temps à me faire son répétiteur.

— Si vous saviez comme cela me coûte peu!...

— Qu'il aille à la classe du soir; il n'aura plus besoin de vos leçons.

— Il ira certainement, mais l'hiver prochain, quand il aura un peu rattrapé ses camarades. Jusque-là il souffrirait trop. Mettez-vous à sa place, Délice. »

Mais Délice ne s'y mettait pas du tout, à la place de Charles; elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi Émilie, qui repoussait les avances de Dora Topliff, la riche, l'élégante, la sublime Dora, se mettait en frais pour un garçon sans fortune et sans position.

« Quelle chaleur! dit-elle en riant. Ne vous emportez pas, Milie chérie, cela n'en vaut pas la peine. Ainsi, vous passez la moitié de vos soirées à servir de précepteur à M. Charles, et l'autre moitié à griffonner pour l'amusement d'une sourde-muette? C'est de la vertu ou je ne m'y connais pas! Et cela ne vous ennuie jamais?

— Pas un seul instant! s'écria Émilie; rien que la vue de Mme Fagg suffirait pour me récompenser, tant elle est transfigurée quand je m'occupe d'elle. La pauvre femme est là travaillant son éternel crochet pendant que je remplis son ardoise. Elle suit mon crayonnage du coin de l'œil, et quelquefois elle est si pressée de savoir ce que j'écris,

qu'elle le lit à mesure, par-dessus mon épaule. Je ne lui dis pourtant rien de bien intéressant. Je lui raconte tout ce qui me passe par la tête, ce que nous faisons en classe et pendant les récréations, un tas d'enfantillages, en somme; mais elle prétend que cela lui fait plaisir.

— Généreuse enfant que vous êtes, dit Mme Sanborn avec une spontanéité un peu imprudente, voilà de la vraie philanthropie!

— Ah! madame, balbutia Émilie, j'avais oublié que vous étiez là. Que je suis donc confuse! Depuis une demi-heure que je parle de moi, j'ai l'air de me poser en modèle de vertu; n'en croyez rien, je vous prie; je ne suis ni douce ni patiente.

— Vous êtes douce comme un petit agneau et patiente comme Job, répliqua Délice.

— Vous aussi! s'écria Émilie, en rougissant jusqu'aux yeux. Je vous en prie, Délice, ne vous faites pas d'illusions sur mon compte. Vous me connaissez depuis si peu de temps que vous n'avez encore vu que mes bons côtés; mais j'ai un caractère terrible, et, quand on me contrarie, il m'arrive parfois de me mettre dans des colères folles. J'ai mieux aimé vous en prévenir d'avance; un de ces jours, peut-être, vous me verrez sous un aspect qui me fera perdre à jamais votre amitié. »

Pauvre Émilie! il lui en coûtait de faire un tel aveu devant des étrangers; mais elle était trop franche pour ne pas se soustraire à des éloges qu'elle savait immérités.

« M'aimez-vous encore un peu? demanda-t-elle tout bas à Délice après sa confession.

— Deux fois plus qu'avant, répondit celle-ci; mais, quand vous serez tentée de vous livrer à une de ces for-

midables colères qui vous poussent à des actes si terribles, il faudra venir me trouver, et je vous mettrai une camisole de force, comme celle-ci, » ajouta-t-elle en lui faisant une prison de ses deux bras.

L'ARDOISE DE Mme FAGG

Émilie. — « Bonsoir, madame Fagg; je me sens toute triste ce soir, et je viens causer un peu avec vous pour me remettre.

» Il y a aujourd'hui deux mois que je suis arrivée à Quinnebasset. Vous en souvenez-vous? La maison était noire comme la nuit; et grand'maman — non, je ne veux pas dire du mal d'elle, — mais quel accueil, bon Dieu!... Ils ont été longs, ces deux mois!

« Vous me montrez Charles, comme pour me dire que je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. Oui, c'est possible; mais cela ne m'empêche pas d'avoir souvent le mal du pays... Savez-vous que Charles a des dispositions remarquables pour les mathématiques? Il en a plus appris à lui tout seul que mon frère Dick. Vous me direz que Dick n'a que treize ans; mais pensez à tous les professeurs qu'il a eus! J'ai montré à Charles le peu que j'en savais moi-même, et il a fait des progrès, oh mais! des progrès stupéfiants... Je suis toute contente que M. le juge Davenport l'ait pris en amitié. Vous avez l'air étonné; personne ne vous en avait donc parlé? Eh bien, voici ce qui s'est passé : Délice s'est amusée à raconter à M. Davenport que j'occupais mes loisirs à faire concurrence à M. Smart, le maître d'école. Elle disait cela pour plaisanter, bien entendu; mais il est si bon que cela lui a donné envie de connaître Charles, et ils sont intimes maintenant. M. Davenport fait grand cas

de lui, et Charles est aux anges, parce qu'il peut avoir tous les livres dont il a besoin, M. le juge ayant mis sa bibliothèque à sa disposition. C'est une très bonne chance pour lui à tous les points de vue, et j'ai bien remercié Délice, qui est cause de tout.

« Comme c'est drôle de parler de Charles à côté de lui, sans qu'il se doute qu'il fait tous les frais de notre conversation par écrit! Regardez-le, il ne lève pas le nez de dessus son cahier. Il est si heureux de la perspective d'aller en classe, l'hiver prochain, qu'il ne perd pas une minute. Il m'a raconté tout ce qu'il avait souffert avant de venir ici. Je ne m'étonne plus de la patience avec laquelle il supporte les mauvaises humeurs de grand'mère et les brusqueries de grand-papa. Au fond, grand-papa l'aime bien, quoiqu'il le rudoie un peu par moments, et il l'estime « parce qu'il n'y a pas de malhonnêtes gens dans sa famille et que lui-même est un brave et digne garçon, « un travailleur ».

« Vous savez à qui l'on fait allusion en parlant de personnes qui ont eu de malhonnêtes gens dans leur famille? A ce propos, j'ai une histoire à vous conter sur Dora Topliff. Ces demoiselles ne peuvent pas la souffrir; toutes, sans exception, disent du mal d'elle quand elle a le dos tourné; mais par devant on lui fait des salamalecs à n'en plus finir. Celles qui en disent le plus sur son compte ne se sentent plus d'aise quand elle a daigné leur adresser un salut dans la rue. Cela m'agace au suprême degré; mais, ce qui m'agace encore plus, c'est son attitude à elle-même vis-à-vis de Xéna Gliddins. Je vous ai dit, je crois, que cette pauvre Xéna préparait chaque matin le feu de la classe, et que je trouvais cela d'une injustice révoltante;

mais, mercredi, ce fut bien autre chose. Imaginez-vous qu'elle avait complètement oublié le feu ; elle a des distractions inouïes, Xéna Gliddins ; elle a toujours l'air d'être dans la lune. Délice dit que c'est quand elle cherche une rime qui la fuit... Mercredi donc, il faisait un froid de loup, et justement le feu ne se décidait pas à prendre. Arrive miss Dora Topliff.

« — Eh bien, vous pouvez vous vanter de faire mal votre ouvrage, Xéna, » dit-elle d'un ton sec.

« Xéna ne répondit pas. Elle était à genoux devant le poêle et y empilait du bois vert dont la fumée lui prenait à la gorge et la faisait tousser comme une malheureuse. Dora ayant ajouté je ne sais quelle impertinence, elle se redressa :

« — Comment me parlez-vous, Déborah?

« — *Comme je parle toujours à mes inférieurs,* » répondit-elle.

« Xéna poussa un cri étouffé et s'enfuit en se cachant la figure dans ses mains. Je regardai autour de moi pour voir laquelle de ces demoiselles allait prendre son parti ; mais toutes, même Délice, semblaient changées en statues (comme la femme de Loth). Je les aurais battues !

« J'oubliais que j'étais encore trop nouvelle pour avoir le droit de dire ce que je pensais.

« — C'est révoltant ! m'écriai-je ; vous devriez avoir honte, Dora ! » Et je courus après Xéna pour la consoler. J'étais si indignée que j'en tremblais !

« — Ne pleurez pas, ma pauvre Xéna, lui dis-je en passant mon bras autour d'elle, du mieux que je pus, car mon bras n'est pas bien long, et elle a au moins soixante-dix centimètres de tour de taille.

« — Laissez-moi, » me dit-elle en me repoussant, et elle ouvrit son canif d'un air tragique.

« Elle était dans un tel état de surexcitation qu'elle n'avait plus sa tête à elle, et je crus vraiment qu'elle allait se tuer; j'en eus froid dans le dos.

« — Je voudrais être morte, criait-elle; chacun me méprise, et l'on me traite comme la boue des rues. »

« Je lui répétai, sur tous les tons, que toutes ces demoiselles l'aimaient, tandis qu'au fond elles détestaient Dora Topliff; mais elle s'obstina longtemps à répéter que personne ne se souciait d'elle. Cependant, à force de lui soutenir le contraire, je finis par arriver à un certain résultat. Elle commençait à être plus calme, lorsque j'entendis la voix de miss Lightbody, notre maîtresse. Vite, je poussai Xéna dans le cabinet où nous accrochions nos chapeaux et nos manteaux, pour qu'elle pût y pleurer à son aise, et, rentrant dans la classe, je me mis en devoir de faire ce malheureux feu, cause innocente de cette triste algarade.

« C'était tout naturel, n'est-ce pas, madame Fagg? Il fallait bien que quelqu'un s'en occupât. Mais si vous aviez vu l'effet produit sur toutes mes compagnes! On eût dit qu'un cataclysme venait d'éclater!

« Pendant la récréation de midi, Délice me tança d'importance.

« — Vous avez donc juré de prendre le parti de tous ceux qui sont mal vus dans Quinnebasset? » me dit-elle.

« Et, comme je me taisais :

« — Oh! Émilie, à quoi avez-vous pensé? s'écria-t-elle.

« — Oh! Délice, répliquai-je sur le même ton, pouvais-je agir autrement, voyons?

« — Vous vous êtes abaissée devant tout le monde. »

« Ce reproche m'alla droit au cœur.

« — Délice, m'écriai-je en relevant la tête, trouvez-vous que Dora Topliff a eu raison de traiter Xéna comme elle l'a fait? Répondez-moi sérieusement.

« — Non, évidemment non, répondit-elle. Dora est autoritaire et arrogante comme pas une; mais il faut bien la prendre comme elle est.

« — Et pourquoi? lui demandai-je exaspérée; donnez-moi une raison, pour l'amour de Dieu!

« — Sa famille est si bien posée, Milie. Ils sont si riches, ils ont une si belle maison et donnent de si jolies soirées, si vous saviez! D'ailleurs, il n'y a pas à dire, *il faut* en passer par où elle l'entend. Vous ne la connaissez pas encore, Milie; on accepte d'elle une foule de prétentions qu'on ne passerait à aucune autre. Elle *veut* être la maîtresse, elle *veut* nous mener toutes, et elle ne *veut* pas qu'on la contredise en quoi que ce soit.

« — Qu'elle le veuille ou non, m'écriai-je, chaque fois qu'elle commettra une injustice, je me révolterai!

« — Vous ne voulez donc plus être des nôtres? me dit Délice. Si vous vous brouillez avec elle, j'aurai beau faire, on vous exclura de notre classe. Vous aviez bien besoin de vous échauffer ainsi pour Xéna, à qui vous n'avez pas adressé dix paroles jusqu'à présent! Ces demoiselles sont capables de ne jamais vous le pardonner. »

« Croiriez-vous, ma chère madame Fagg, que j'ai été assez enfant pour me mettre à pleurer? Je me soucie fort peu de Dora Topliff; mais l'idée de me voir repoussée par toute la classe était trop pénible pour moi. Je ne suis pas ce qu'on appelle une nature énergique; j'ai besoin de l'approbation et surtout de l'amitié d'autrui.

« Le plus curieux de l'histoire, c'est qu'au lieu de me blâmer et de ne plus vouloir que je sois des leurs, comme Délice me l'avait fait craindre, toutes les jeunes filles dont je vous ai parlé m'ont comblé d'éloges, — dans le tuyau de l'oreille, s'entend.

« Ce fut d'abord Virginia Curtis :

« — Dora devient par trop superbe ; il est temps qu'elle le comprenne, et nous sommes toutes très contentes que vous l'ayez remise à sa place, Émilie. »

« Puis Katie Hackett :

« — Bravo, Émilie ! à bas le tyran !... »

« Et la douce Maggie Selden elle-même me serra la main en me disant :

« — Que je suis donc contente que quelqu'un ait enfin pris le parti de cette pauvre Xéna ! »

« Cela me consola tout à fait ; mais cela n'empêcha pas ces mêmes demoiselles d'aller ensuite se grouper autour de Dora et de l'écouter comme un oracle. Madame Fagg, madame Fagg, quelle qualification, je vous prie, mérite cette manière d'agir ? Je ne voudrais pas la taxer de bassesse et d'hypocrisie, et cependant cela y ressemble fort.

« J'étais convaincue que je m'étais fait de Dora une ennemie mortelle ; mais pas du tout, depuis lors, elle me traite avec une considération à nulle autre pareille. (Je vais faire comme Xéna, emprunter des lambeaux de poésie pour agrémenter ma conversation !)

« Ce soir, je revenais de la classe avec Katie Hackett, quand Dora nous rejoignit.

« — Quelle belle journée nous avons eue ! me dit-elle gracieusement.

« — Vous trouvez ? lui répondis-je d'un ton sec.

« — Vous plaisez-vous à Quinnebasset?

« — Assez, miss Dora, je vous remercie.

« — Pourquoi êtes-vous si froide avec moi? s'écria-t-elle.

« — C'est toujours ainsi que je parle à mes supérieurs, » lui répondis-je.

« Je n'aurais pas pu me retenir pour un empire. Dora nous quitta sans me répliquer un mot, me laissant me mordre la langue — trop tard. Je n'en fais jamais d'autres, Madame Fagg, toujours mon malheureux caractère qui me joue de ces tours!...

« Quant à Xéna, elle ne sait comment me témoigner sa gratitude; elle m'accable de bonbons et de biscuits et m'a déjà dédié je ne sais combien de pièces de vers. »

V

« C'EST TOUJOURS AINSI QUE JE PARLE A MES SUPÉRIEURS. »



CHAPITRE VI

DANS L'EMBARRAS

« Émilie, qu'est-ce que vous faisiez ce matin dans la grange?

— Ce matin?

— Avec une sorte de corde à nœuds?

— Oh! je me souviens maintenant, je faisais de la gymnastique, grand'mère!

— Vous êtes trop âgée pour vous livrer à des jeux de garçon

— Mais ce n'est pas un jeu, c'est un exercice hygiénique qu'on nous a recommandé en classe

— Ah! »

Les mots d'*exercice hygiénique*, qu'elle ne comprenait qu'à demi, lui fermèrent la bouche; mais, le lendemain, Mme Howe recommença de plus belle sur un sujet analogue.

« Émilie, vous êtes folle de danser avec ce balai dans les bras. »

Émilie posa le balai, mais continua des mouvements de bras et de jambes exécutés avec une précision remarquable.

« Encore! s'écria sa grand'mère; vraiment, à quoi pensez-vous!

— Mais, grand'maman, je ne fais rien de mal ; c'est de la callisthénie.

— Hum ! on emploie de bien grands mots à présent, et on fait des choses bien extraordinaires ; je vous demande un peu à quoi sert de se démener de la sorte.

— A donner de la force aux muscles, répondit Émilie avec toute la patience dont elle était capable.

— De mon temps, nous ne les exercions pas de cette façon, et cela ne nous empêchait pas d'être fortes et bien portantes. Ne croyez-vous pas que cela vous réussirait tout aussi bien si vous faisiez tous les lits de la maison, et si vous alliez faner, cet été, dans les prés ?

— Ah ! grand'maman !...

— Je ne comprends rien aux jeunes filles d'à présent, reprit Mme Howe. (Hélas ! c'était un peu vrai !) Jamais ma mère ne m'aurait permis de garder des cheveux comme les vôtres ; que vous les nattiez ou que vous les mettiez dans une résille, ils ont toujours l'air de n'avoir pas été peignés ; à votre place, je les couperais.

— Les coiffures à la Titus ne sont pas à la mode, objecta Émilie, aussi doucement que possible. Elle tenait à ses boucles brunes, son unique beauté, croyait-elle, et la seule pensée de les couper la faisait frissonner.

— Allez-vous dire à présent que vous vous occupez de questions de mode ? s'écria Mme Howe ; vous feriez mieux d'avoir l'esprit à vos études. Je vous achèterai de la pommade, et vous en mettrez, matin et soir, pendant quelques jours ; nous verrons ensuite. »

Cela était gros de menaces ; mais Émilie, pressée d'aller rejoindre Délice, n'y fit pas autrement attention. Elle était tout occupée d'une petite soirée que son amie devait donner.

la semaine suivante, en l'honneur du 4 juillet, ce grand anniversaire de l'indépendance des États-Unis, que tous les Américains ne manquent jamais de fêter, chacun à sa manière. On devait se déguiser chez Mme Sanborn, jouer des charades, que sais-je? Et Émilie rêvait de se transformer en déesse de la Liberté. Tandis qu'avec Délice elle confectionnait la couronne de papier doré qui devait être la pièce caractéristique de son costume, elle ne s'imaginait guère que Mme Howe, ses ciseaux à la main, nouvelle Atropos, se préparait à une véritable et rigoureuse exécution.

Mme Howe n'avait pas beaucoup d'idées dans sa petite tête; mais, quand elle en avait une, elle s'y cramponnait et ne la lâchait plus. Il faut dire, en outre, que, n'éprouvant pas une bien vive tendresse pour la petite-fille de son mari, elle s'acquittait avec un certain plaisir de la tâche qu'elle s'était donnée de la « mater », selon son expression.

« Cette enfant à un caractère beaucoup trop entier, beaucoup trop emporté, disait-elle parfois ; il faut la ployer. »

Le 3 juillet, au moment où Émilie se disposait à partir pour la classe, sa grand'mère lui fit encore une observation au sujet de ses cheveux, qui la faisaient ressembler à « une tête de loup ». Impatientée, elle s'écria :

« Bon Dieu, grand'maman, s'ils vous ennuient tant, coupez-les, et qu'il n'en soit plus question!

— Tout de suite, » dit aussitôt Mme Howe en saisissant ses ciseaux.

Émilie, qui ne s'attendait pas à être prise au mot, recula de deux pas, en portant ses mains à sa tête comme pour protéger sa chevelure.

« Allons, asseyez-vous, dit Mme Howe en déployant une

serviette qu'elle voulait mettre sur les épaules de sa victime.

— Mais, grand'mère, c'est impossible, je ne veux pas...

— Ne faites pas l'enfant; vous venez de dire le contraire, à la minute.

— Non, non, je ne savais pas ce que je disais. Grand-papa, grand-papa, venez à mon secours.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? » demanda le capitaine en jetant là son journal.

Les apparences étaient toutes contre Émilie, qui frappait du pied et semblait une vraie furie, tandis que sa grand'mère, calme et froide, l'attendait patiemment, ses ciseaux d'une main et sa serviette de l'autre.

« Admettez-vous que je cède à cette petite fille? demanda-t-elle à son mari d'un ton de reine offensée.

— Non, assurément non, » fulmina le capitaine, prenant fait et cause pour sa femme, sans se donner le temps d'examiner qui avait raison.

En vain Émilie essaya encore de protester.

« Ce n'est pas juste; mes cheveux m'appartiennent, et j'ai bien le droit de les garder! Que dira maman, si vous les coupez?

— Elle dira que votre devoir est d'obéir à votre grand'-mère, répondit M. Howe.

— Vous le voulez! s'écria-t-elle en fureur, faites, faites, et laissez-moi tranquille ensuite!...

— Je n'entends pas que vous le preniez sur ce ton, dit son grand-père en se fâchant à son tour; vous obéirez de bonne grâce, ou, sinon, vous aurez à vous en repentir.

— Asseyez-vous et ne bougez pas, » ajouta sa grand'-mère, et elle se mit en devoir de procéder à son opération.

Ce n'était pas chose facile; Émilie, aussi pâle qu'elle

VI



Mme HOWE TAILLA A TORT ET A TRAVERS.

avait été rouge l'instant d'avant, tremblait comme la feuille. La main de Mme Howe n'était pas très ferme non plus. Ses ciseaux coupaient mal, puis, il était difficile de voir bien clair dans cette épaisse chevelure toute frisée; bref, au lieu de tracer une ligne droite partant d'une oreille pour aller à l'autre, Mme Howe tailla à tort et à travers. Arrivée à la moitié de sa besogne, elle s'arrêta interdite. La fillette en profita pour lui échapper et aller se regarder à la glace; sur tout un côté de sa tête, ses cheveux se dressaient semblables à des tronçons de serpents.

« Oh! qu'est-ce que vous avez fait de mes pauvres cheveux? s'écria-t-elle dans son désespoir; c'est maintenant que je ressemble à une tête de loup! »

Et elle courut s'enfermer à double tour dans sa chambre pour ne pas se laisser aller à des plaintes autrement violentes. Il eut mieux valu pour elle qu'elle allât demander à Délice de lui mettre la fameuse camisole de force, car, une fois seule, rien ne la retenant plus, elle s'abandonna à une vraie frénésie, frappant du pied, grinçant des dents. Elle cassa deux ou trois objets qui lui tombèrent sous la main, pleura toutes les larmes de son cœur et, finalement, saisit des ciseaux et coupa le reste de ses cheveux.

« Je suis affreuse comme cela, pensait-elle, finissons ce que grand'mère a si bien commencé!... »

Et les ciseaux allaient de ci de là, pour obéir à une main emportée par la colère. Quand Émilie retrouva un peu de sang-froid, elle fut terrifiée du résultat.

« J'étais folle, » se dit-elle, en contemplant ses cheveux hachés menus, dont les uns se hérissaient droits comme des aiguilles de porc-épic, et les autres se tordaient comme s'ils pleuraient le triste sort de leurs frères. C'était là tout

ce qui restait de ces mille boucles d'autrefois, dont elle avait été si fière.

« Quel démon m'a poussée! s'écria-t-elle, et c'est demain que Délice donne sa soirée... Oh! à quoi ai-je pensé!... »

La couronne de papier doré qui devait parer la déesse de la Liberté était là sur la table; Émilie eût la curiosité de l'essayer. Elle lui allait si bien la veille! Hélas! elle descendait maintenant jusque sur son nez. C'était si drôle que, malgré ses remords, ses larmes et son chagrin, elle partit d'un éclat de rire nerveux. Comment penser à apparaître en public, le lendemain, avec une pareille figure? Elle ressemblait à une échappée d'asile de fous.

« Tant pis pour moi! s'écria-t-elle, je n'ai que ce que je mérite. Demain, tandis que les autres s'amuseront, je resterai ici toute seule, cela m'apprendra à me mettre ainsi en colère. »

Elle se prit à sangloter de toutes ses forces, car la punition lui paraissait dure. Elle resta, pendant près d'une heure, tantôt en proie au désespoir le plus violent, tantôt à la prostration la plus complète; après quoi, elle se trouva assez remise pour envisager un peu froidement le désastre. Comment y remédier? Un coiffeur seul pouvait débrouiller ce chaos. Mais encore fallait-il savoir où en trouver un; dans un pays où les restaurants étaient inconnus, les coiffeurs étaient peut-être à l'état de mythe.

« Charles me renseignera, » se dit-elle sans réfléchir qu'il faudrait lui expliquer par suite de quelles circonstances humiliantes elle était contrainte à cet expédient.

Charles était dans la remise, et si absorbé par le nettoyage du fusil du capitaine Howe qu'Émilie dut l'appeler par deux fois.

Quand il aperçut sa tête ébouriffée, il partit d'un grand éclat de rire.

« Riez, allez, moquez-vous bien de moi! s'écria-t-elle d'une voix morne.

— Mille pardons, dit Charles; mais ce n'est pas ma faute; je défie qui que ce soit de n'en pas faire autant. Que vous est-il donc arrivé?

— Rien, fit Émilie, trouvant tout à coup l'explication assez difficile.

— Auriez-vous été prise dans un engrenage?

— Non.

— Alors, seraient-ce des rats qui auraient tenté de vous dévorer cette nuit.

— Pas davantage; faites trêve de questions et donnez-moi vite l'adresse d'un coiffeur.

— Vous ne me l'aviez pas demandée, répondit Charles. *Sérieusement*, miss Émilie, qui est-ce qui a fait ce beau coup-là?

— Je ne voudrais pas le dire, murmura-t-elle en détournant la tête, et cependant il le faut!... Vous savez que grand'maman était toujours après moi pour mes malheureux cheveux, dit-elle courageusement.

— Comment, c'est *elle?* interrompit Charles avec autant de courroux contre Mme Howe que de commisération pour sa victime. Mais ce n'est pas permis de déchiqueter des cheveux comme cela.

— Non, non, s'écria Émilie, c'est bien grand'maman qui a voulu me couper les cheveux; mais c'est moi qui les ai déchiquetés, comme vous dites.

— Vous, miss Émilie?

— Oui, moi, dans un accès de colère, » balbutia Émilie,

en se laissant tomber sur un tas de paille, comme épuisée par cet aveu.

Charles n'osait pas la regarder; il ne trouvait pas un seul mot à lui dire pour la consoler. Il avait déjà vu des hommes colères, des charretiers, des gens sans éducation ou de vieux loups de mer; il avait rencontré aussi quelques vieilles femmes revêches ou maladives, qu'un rien mettait hors d'elles-mêmes; mais il ne pouvait arriver à comprendre qu'une jeune fille bien élevée, douce et bonne avec tout le monde en temps ordinaire, et patiente avec lui comme pas un professeur ne l'eût été, pût se laisser aller à un accès de fureur tel que celui dont elle portait les marques.

« Charles, dit-elle tristement après quelques instants d'un silence pénible, soyez franc; est-ce que vous ne vous êtes jamais mis en colère?

— Si, bien sûr, j'ai mes impatiences comme les autres, mais...

— Mais il y a un monde entre des impatiences et des rages comme les miennes, n'est-ce pas?

— Je vous demande un peu à quoi cela vous avançait d'abîmer vos beaux cheveux? dit Charles. Si vous aviez seulement réfléchi un peu...

— Si je prenais toujours le temps de réfléchir, interrompit-elle, je serais un ange.

— Certainement, répondit Charles, avec plus de gravité que n'en comportait la situation.

— Cessons de dire des enfantillages, reprit Émilie, trop modeste pour admettre qu'il y eût là rien de plus qu'un assentiment banal. J'ai, malheureusement pour moi, hérité du caractère emporté de mon grand-père, et, malgré mes efforts pour me corriger, le naturel l'emporte. Maintenant

que l'on me connaît, tout le monde ici va me détester, à commencer par vous, s'écria-t-elle les larmes aux yeux.

— N'avons-nous pas tous nos défauts? dit Charles avec véhémence; d'abord, si on ne vous tourmentait pas...

— Je ne me fâcherais pas! Oui, c'est évident; mais je ne suis pas un bébé, qui n'a raison ni empire sur lui-même; et je veux apprendre à me dominer... Allons! j'attends cette adresse que je vous réclame depuis une demi-heure.

— De coiffeur! Il n'y en a pas à Quinnebasset; mais vous trouverez un perruquier dans la Grand'Rue, chez *Copeland*. Sa boutique a l'air d'une épicerie; ne vous en inquiétez pas, on rase et on coupe les cheveux dans l'arrière-boutique.

— Merci, j'y cours.

— Miss Émilie!

— Que voulez-vous?

— Il est inutile de raconter à ce Copeland qui vous a mise en cet état; cela ne le regarde pas, et, comme tous les perruquiers sont bavards, tout le village saurait votre secret avant ce soir, si vous le lui disiez.

— Oui, oui, soyez tranquille, » répondit Émilie, ce qui n'empêcha pas Charles de se dire après son départ :

« Elle ne pourra jamais se taire!... Avec sa nature expansive et sans détour, il suffit qu'on lui fasse une question pour qu'elle réponde la vérité, lors même que ce n'est pas à son avantage. Pauvre petite, était-elle assez désolée!... Quel dommage qu'elle ait ce caractère violent, elle qui a tant de qualités! Je ne l'aurais jamais cru si quelqu'un d'autre me l'avait dit; mais elle se corrigera. Elle a trop de fierté pour ne pas comprendre à quel point cela lui nuit, et trop de volonté pour ne pas en venir à bout si elle l'a une fois résolu. »

CHAPITRE VII

LA SOIRÉE DE DÉLICE SANBORN

L'ARDOISE DE Mme FAGG

« Riez, madame Fagg, riez tant que vous voudrez, je ne m'en fâcherai pas ; il y a de quoi rire vraiment !... Quand le perruquier m'a dit, ce matin, que c'était « si terriblement embrouillé qu'il y aurait à couper gros », je pensais bien qu'il ne me laisserait pas grand'chose ; mais je n'avais pas idée qu'il me raserait presque jusqu'à la peau. Enfin, c'est fait, n'en parlons plus. Il me reste la *racine* de mes cheveux ; c'est l'essentiel et plus que je ne mérite pour m'être mise dans une pareille colère ! En attendant je me sens toute drôle ; il me semble qu'il me manque une partie de moi-même... Bah ! cela passera.

« Madame Fagg, je ne veux pas faire de phrases ; mais ceci me servira de leçon, je vous le promets.

« J'ai fait des excuses à grand'maman. Cela me coûtait ; oh ! oui, mais ma conscience criait très haut, et je n'aurais pas eu de repos si je ne l'avais pas écoutée. Je suis donc allée dans la chambre à côté, et, découvrant mon crâne dénudé :

« — Grand'maman, ai-je dit, veuillez me pardonner ma conduite de ce matin. »

« Jusque-là, tout allait pour le mieux; mais ne voilà-t-il pas que j'ajoute, presque involontairement :

« — J'ai quatorze ans et demi, grand'mère; ne croyez-vous pas que j'avais le droit de *disposer* de mes cheveux, et surtout de les *conserver?* »

« Oh! si vous l'aviez vue! Elle se tourna vers grand-papa pour lui demander aide et protection. Nouvel étonnement! Il riait de tout son cœur.

« — Émilie a un peu raison, dit-il, et moi j'ai eu tout à fait tort de trancher la question à la légère. Je regrette ses belles boucles brunes; mais elles repousseront, et cette petite tête rasée nous sera un exemple à tous les deux. Venez m'embrasser, petite image de moi-même, et tâchez, à l'avenir, de ne plus fâcher votre grand'mère. »

« Cher bon grand-père! Cependant ce fut elle qui eut le dernier mot :

« — Je n'étais pas fâchée, dit-elle, et je ne vois pas comment j'aurais pu agir autrement que je l'ai fait. »

« Je n'ai pas pu me décider à aller en classe aujourd'hui, pour me montrer à toutes mes compagnes, à Katie Hackett surtout, qui est si moqueuse! Délice m'inquiétait aussi. Qu'est-ce qu'elle va dire? Ne va-t-elle pas me retirer son amitié, quand elle saura tout? me disais-je. Je me suis rendue malheureuse toute l'après-midi à cause de cela. Elle est calme comme un beau lac en été; comment pourrait-elle jamais comprendre un si affreux caractère que le mien?...

« Vers la fin de la journée, n'y pouvant plus tenir, je me suis glissée jusque chez Mme Sanborn, par le chemin

de la rivière, et j'ai appelé Délice, le cœur battant. Qu'allait-elle dire et faire?

« Elle a ri aux larmes, — c'était inévitable ; — mais, une fois le premier moment passé, elle m'embrassa, me consola et s'évertua à découvrir un moyen de me tirer d'embarras. Cela nécessitait toutes les ressources de son imagination, car, certainement, je n'aurais rien trouvé à moi toute seule.

« — Vous viendrez à ma soirée, me dit-elle d'un ton résolu, et cela passera pour une bonne plaisanterie.

« — Moi, venir à votre soirée, pour que tout le monde se moque de moi! Vous n'y pensez pas.

« — Personne ne se moquera ; fiez-vous à moi.

« — On ne pourrait pas s'en empêcher.

« — Mais ne vous inquiétez donc pas, Milie, puisque je vous dis que je me charge de tout arranger. Nous jouerons une petite comédie, et vous mettrez un des bonnets de grand'maman : on n'y verra que du feu. Ah! une idée... nous pourrions représenter un procès.

« — Comment?... »

« Je commençais à reprendre courage, cependant.

« — Oui, nous avons représenté, l'an passé, une scène burlesque de ce genre, reprit Délice. Ernest Hackett était l'avocat de sa sœur Katie, qui était accusée d'avoir volé un dindon. Bob Brown faisait le juge ; vous ne vous imaginez pas toutes les folies qui se sont débitées, et comme nous nous sommes amusés! Malheureusement, Ernest et Bob sont tous les deux à *West-Point* [1]. S'ils étaient ici, on accuserait quelqu'un d'avoir volé vos cheveux, et...

« — Et on s'amuserait à mes dépens, m'écriai-je.

1. École militaire des États-Unis.

« — Vous garderiez le bonnet de grand'maman, et personne ne se douterait de rien. »

« Je compris alors l'idée de Délice, et je lui sautai au cou. N'était-ce pas gentil à elle? Moi qui mourais d'envie de voir le feu d'artifice que son frère John doit tirer sur la pelouse, et qui étais si désolée d'être obligée d'y renoncer!...

« Un seul point l'embarrassait : en l'absence d'Ernest Hackett, qui pourrait-on bien prendre pour le rôle d'avocat? Arthur Selden ne saurait jamais tenir son sérieux, John Sanborn était trop grave et ne rendrait pas la chose assez comique. Nous trouvions Will Curtis trop timide, Frank Love trop compassé; bref, nous ne savions à qui nous adresser.

« Tout d'un coup je songeai à Charles. Lui qui fait d'habitude de si grands gestes et qui cause avec tant de verve, il devait s'acquitter de ce rôle mieux que personne; mais, au premier mot que je lui en dis, Délice jeta les hauts cris.

« — Charles Preston n'est pas de notre monde.

« — Eh bien, le grand malheur! m'écriai-je, mélangez « les mondes », comme vous dites, et donnez une soirée arlequin où vous inviterez toutes vos connaissances, sans distinction de position. »

« C'est insupportable d'être toujours à penser aux tenants et aux aboutissants de chacun pour voir s'ils peuvent aller avec leurs voisins.

« Délice voulut me prouver, par tous les arguments possibles, qu'un garçon qui faisait le travail des champs et toutes les corvées de grand-papa était trop bas placé dans l'échelle sociale pour pouvoir être admis nulle part,

pas plus dans une soirée arlequin que dans une autre.

« — Délice, lui dis-je, je n'ai guère le droit de raisonner avec vous, après ma conduite d'aujourd'hui; mais je vous prie de me dire comment Charles, qui n'a ni parents ni amis, pourrait vivre s'il ne faisait pas le seul travail qui soit à sa portée? Votre frère John agirait comme lui en pareil cas, j'en suis persuadée, et il aurait raison.

« — Oh! Milie, s'écria-t-elle, c'est bien différent; apprenez donc à distinguer les gens les uns des autres.

« — C'est ce que je fais, lui répondis-je. Il est *extrêmement* intelligent et distingué; je ne vous en aurais pas parlé s'il était grossier, stupide et mal élevé comme James Topliff, » (le frère de Dora, madame Fagg).

« Délice se mit à rire :

« — Il est certain que, si James Topliff n'était pas James Topliff, je ne l'inviterais jamais. »

« Cependant, je croyais avoir perdu mon procès, et je fus agréablement surprise quand elle ajouta :

« — Tout bien considéré, Milie, amenez demain votre ami Charles. Personne n'est capable de jouer le rôle en question; c'est ce que je répondrai à ceux qui se scandaliseraient de le voir chez nous. »

« Je la remerciai d'autant plus que ce qu'elle en faisait c'était uniquement pour m'être agréable. Je courus donc chercher Charles pour lui annoncer cette nouvelle. Vous vous imaginez peut-être que cela lui fit plaisir? Ah bien oui, monsieur s'est regimbé tant qu'il a pu; « il ne tenait pas à aller chez des gens qui le regarderaient du haut en bas.

« — Comme il vous plaira, lui dis-je, fort désappointée. Je comptais sur vous pour me permettre d'aller à cette

soirée ; mais puisque cela ne vous convient pas, je resterai à la maison. »

« Du moment où je le prenais ainsi, il n'y avait plus moyen de refuser. Il se laissa donc fléchir, et il alla jusqu'à me promettre de demander, ce soir, à M. Davenport, des renseignements circonstanciés sur les procès, les juges et les avocats. (En sa qualité de juge, M. Davenport est mieux à même que personne de le renseigner.) Il ajouta aimablement qu'il ferait le clown devant toute la ville plutôt que de me priver d'un plaisir, à condition toutefois que ses habits de dimanche fussent suffisamment bien. Comme je l'assurai que oui, ce fut une affaire réglée.

« Je ne peux pas vous dire comme j'en suis contente, madame Fagg. »

II

Émilie. — « Comment, vous n'êtes pas encore couchée? vous êtes trop gentille de m'avoir attendue, madame Fagg. Je suis sûre que vous êtes curieuse d'avoir des détails sur la soirée de Délice; aussi je ne vais pas vous faire languir. C'était *ravissant* d'un bout à l'autre, mais rien ne valait la comédie! Charles avait si bien pris conseil de M. Davenport qu'il nous a stylés les uns et les autres, et que tout est allé comme sur des roulettes. Nous sommes restés avec lui dans la salle à manger pendant que les invités étaient au salon à entendre la musique. Nous, cela veut dire ceux qui jouaient : John Sanborn, Will Curtis, Virginia, Katie, Délice, Dora et moi. J'oubliais Arthur Selden, le héraut d'armes, — celui qui annonça notre entrée de la manière suivante :

« — Oyez, oyez! qu'il soit su et connu de chacun que notre honorable cour de justice est ouverte. »

VII



« ELLE S'APPLIQUAIT A SE DONNER UN AIR IDIOT. »

« D'après ce commencement, vous pouvez juger du reste.

« On tira les rideaux qui séparaient la salle à manger du salon, et nous apparûmes graves et solennels comme — des hiboux. John Sanborn, sur une chaise de bois à haut dossier, était le juge ; Wil Curtis, l'avocat de l'accusée, et Charles, mon défenseur. J'avais un grand bonnet qui n'en finissait pas, et je faisais semblant de pleurer dans mon mouchoir; mais j'avais une forte envie de rire en regardant les témoins siégeant côte à côte sur un banc. Imaginez-vous trois campagnardes, toutes plus ridiculement accoutrées les unes que les autres. Katie Hackett avait une robe verte, un tablier rouge et une ceinture bleue, un vrai perroquet! Délice portait une capote impossible de forme et de couleur, avec des pendeloques et des bijoux à profusion et une robe de mousseline à rayures algériennes. Dora s'était affublée d'un gigantesque chapeau de moissonneuse et d'une robe jaune serin. Elle avait mis de côté ses grands airs et a été très gentille.

« Charles faisait très bien avec sa robe d'avocat, son *rabat* et sa toque. Il rejetait ses cheveux en arrière d'un geste plein d'autorité et semblait absolument convaincu, tant il mettait d'ardeur à poursuivre son accusation. Sur sa demande *le* au plutôt *la* coupable fut amenée entre deux policemens. C'était Xéna Gliddins, costumée encore plus grotesquement que les témoins : une robe rouge, un voile vert, un bonnet à rubans orange et, sous son bras, un immense parapluie bleu. Elle s'appliquait à se donner un air idiot, et je dois dire qu'elle y réussissait à merveille.

« Elle se déclara non coupable, et, après qu'elle eut fait mine de prêter serment sur un vieux bouquin tout déchiré, le procès commença.

« Charles, en sa qualité d'accusateur, parla d'abord. Il dit qu'elle avait commis un crime analogue à ceux dont on accuse les Peaux-Rouges, puisqu'elle avait pour ainsi dire *scalpé* sa victime.

« — Et, dit-il comme péroraison, sur qui a été commis cet attentat monstrueux? Sur une pauvre petite fille, innocente comme l'agneau qui vient de naître, sur la plus jeune et la plus petite personne de cette assemblée, sur miss Émilie Howe. Que Xéna Gliddins ne vienne pas prétendre qu'elle n'est pas coupable, messieurs, car nous avons contre elle des témoignages irrécusables, des preuves concluantes. Oui, messieurs, jugez-en plutôt : l'accusée a été vue à sept heures du soir rôdant aux environs de la maison du capitaine Howe, et on a trouvé l'*empreinte des pas de son parapluie* parfaitement visible sur le sable de l'allée du capitaine. C'est comme je vous le dis, messieurs; convenez avec moi que ce parapluie ne s'est pas promené tout seul chez le capitaine, et que, par conséquent, l'accusée est coupable... »

« On riait à se tordre, mais lui gardait un sérieux imperturbable; pas le plus petit sourire, pas la moindre contraction des muscles de son visage! C'était amusant au possible!

« — Nous sommes prêts à prouver ce que nous venons d'avancer, reprit-il alors. Qu'on appelle les témoins! Leurs dépositions vont vous faire rentrer sous terre, *madame.* » (Ceci s'adressait à Xéna, et si vous aviez vu quels roulements d'yeux, quelles mines furibondes!...)

« Le premier témoin était Délice.

« — Approchez, madame, approchez encore; dites-nous tout, vous entendez bien, tout ce que vous savez sur cette affaire.

« — Ah! m'sieur, je savons tout ce qu'il y a à savoir là-dessus.

« — Parlez.

« — Émilie Howe avait des cheveux à revendre, elle n'en a plus, et c'est Xéna Gliddins qui les lui a dérobés.

« — Quelle preuve nous donnez-vous à l'appui de vos dires?

« — Il vous faut des preuves, m'sieu, je n'en avons pas; mais j'en sommes sûre. C'est-y pas une preuve ça

« — Pas si vite, madame, pas si vite. Sur quoi fondez-vous votre opinion?

« — Sur quoi? eh ben, m'sieu, ousque cette demoiselle Xéna a trouvé son chignon si elle ne l'a pas volé à Émilie Howe?

« — Très bien, très bien, » dit Charles *sotto voce*, en faisant semblant d'écrire ce qu'elle venait de dire. »

« Will Curtis fit à Délice dans le sens opposé quelques questions qui n'étaient pas bien spirituelles, et le témoin se rassit.

« Virginia Curtis lui succéda :

« — Vous habitez non loin de l'accusée, miss Virginia Curtis?

« — Oui, monsieur, j'en suis bien fâchée, mais je ne peux pas dire le contraire, car c'est là tout près que je vis depuis cinquante ans et plus.

« — Regardez les cheveux de l'accusée.

« — Je regarde, mais je ne vois rien.

« — Accusée, ôtez votre chapeau. — Et maintenant, miss Curtis, veuillez me dire ce que vous pensez de ces cheveux? »

« Tout le monde se mit à rire en apercevant la perruque

de chanvre que portait Xéna, un vrai paquet d'étoupes...

« — Eh bien, nous attendons.

« — Oh m'sieur, ils sont bien plus serrés que d'habitude

« — Plus serrés, dites-vous? fulmina Charles, qu'est-ce que cela signifie? vous êtes *pour nous*, miss Curtis, ne l'oubliez pas.

« — Je... je... je ne me souvenais plus bien.

« — Vous devez déposer pour nous et *contre* l'accusée, — contre elle, vous m'avez compris?

« — Oui, m'sieu, j'ai compris c'te fois; il n'y a pas de danger que je me trompe.

« — N'est-ce pas que ces cheveux sont faux?

« — Faux? oh oui, m'sieur, certainement; c'est ce que je vous ai toujours dit.

« — A la bonne heure, » s'écria Charles, d'un air de triomphe.

« On appela alors Dora Topliff qui prétendit avoir trouvé une paire de ciseaux sur la grand'route, laquelle paire de ciseaux appartenait évidemment à l'auteur du crime. Lorsque Charles eut établi, d'après ces preuves, la culpabilité de Xéna, l'autre avocat, Will Curtis, s'évertua à démontrer que cela ne signifiait rien du tout.

« — Miss Xéna n'était pas à Quinnebasset à l'heure où ce méfait a été commis, dit-il, nous sommes en mesure de prouver un alibi. Miss Katie Hackett est notre témoin à décharge.

« — Je ne sais pas ce que c'est que votre *albili*, mes bons messieurs, déclara Katie; mais vous n'avez qu'à m'apprendre comment c'est fait, je suis prête à dire tout ce qui vous plaira. »

« Les avocats furent impayables dans leurs plaidoiries.

Will affirma que quelqu'un qui aurait des cheveux sur la conscience ne serait pas gras et rouge comme Xéna.

« — Regardez la mine de l'accusée, s'écria-t-il, c'est celle d'une personne qui dort sa nuit entière et non pas celle d'un être bourrelé de remords.

« — Ne vous y fiez pas, messieurs, riposta Charles, un coupable endurci est seul capable de se promener avec un parapluie pareil par une belle nuit étoilée. Non, miss Xéna n'est pas innocente, ses ciseaux se dressent devant elle pour l'accuser, et les épingles à cheveux qu'elle a semées le long de son chemin sont autant de preuves irréfutables qui se réunissent pour l'accabler. »

« Et, prenant un air sentimental, il lança le trait suivant :

« — Vos cheveux ne sont pas en sûreté, monsieur le juge, ni les miens non plus, pas plus que ceux de toutes les personnes ici présentes, tant que cette péronnelle au parapluie bleu rôdera dans nos murs. J'en appelle à tous les bons citoyens. Justice, justice! je t'implore. »

« Oh! si vous l'aviez vu se rasseoir en posant la main à sa tête pour s'assurer que ses cheveux n'avaient pas disparu, c'était trop drôle!

« Le juge se leva, avec une telle lenteur que cela lui prit au moins trois minutes, et déclara Xéna coupable, et condamnée à perpétuité aux durs travaux du ménage.

« Là-dessus, Xéna fit semblant de s'évanouir. Katie Hackett lui ayant mis sa tabatière sous le nez pour la faire revenir à elle, elle murmura d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« — Je suis innocente, monsieur le juge, je suis innocente, croyez-moi.

« — Reconduisez cette femme en prison, dit le juge sans s'émouvoir.

« — Arrêtez! arrêtez! les cheveux sont retrouvés, » cria Maggie Selden en arrivant avec une énorme perruque rousse.

« Les rires et les applaudissements de toute la salle lui répondirent; mais ce fut bien pis quand le juge annonça gravement que cela ne faisait pas l'ombre de différence que ces cheveux eussent été retrouvés; le jugement ayant été prononcé, il n'était pas possible de revenir dessus, et l'accusée devait subir sa condamnation. Elle aurait, toutefois, la suprême consolation de savoir qu'elle souffrait pour la cause de la justice.

« Quelles insanités que tout cela! madame Fagg. Eh bien, le croiriez-vous? cette soirée a eu des résultats excellents pour Charles. Miss Lightbody, notre maîtresse a trouvé qu'il avait beaucoup d'esprit et qu'il deviendrait certainement un bon avocat; Me Davenport, à qui elle fit part de ses impressions, lui répondit que Charles était un garçon d'avenir, et qu'il se portait garant de ses succès futurs. Leurs paroles à tous les deux firent bientôt le tour du salon, et chacun changea aussitôt de manière d'être avec Charles; ces demoiselles le remercièrent de son concours en lui disant, ce qui était vrai, que sans lui, rien n'aurait marché convenablement. Délice fut charmante pour lui, et Dora Topliff m'annonça qu'elle l'inviterait à sa prochaine réunion. C'est le comble.

« — Il n'y a rien de vulgaire chez ce jeune homme-là, me dit-elle; on voit qu'il sort d'une bonne famille; aussi je vais le prendre sous ma protection, et je le ferai admettre partout. »

« Madame Fagg, je serai ravie qu'il participe à tous nos amusements; mais je ne vois pas la nécessité que Dora le prenne sous sa protection. Il sera admis dans tout Quinnebasset maintenant qu'on le connaît et qu'on a pu l'apprécier comme il le mérite. Il était tout à fait à son avantage, hier soir, simple et gai, sans prétention comme sans gaucherie, et on ne peut plus distingué. Personne n'était mieux!...

« J'avais conservé mon grand bonnet, et j'offrais des glaces aux invités pour me donner une contenance, quand miss O'Neil vint me saisir :

« — Est-ce parce que vous vous êtes fait raser que vous gardez ce bonnet? » me demanda-t-elle.

« Qui donc l'avait si bien informée? Je faillis en laisser choir mon plateau.

« — Dans quel but l'avez-vous fait? » poursuivit la vieille demoiselle, qui est curieuse comme un chat.

« Heureusement Délice était là pour venir à mon secours; elle est si spirituelle qu'elle n'est jamais embarrassée, surtout quand il s'agit de ses amies! D'un tour de main, elle m'enleva mon bonnet.

« — Mesdames et messieurs, dit-elle, je vous présente une jeune demoiselle à qui l'on a coupé les cheveux, afin qu'elle soit plus à son aise par ces grandes chaleurs. »

« J'avais les joues comme du feu; mais je m'efforçai de sourire gracieusement en faisant ma plus belle révérence.

« Quelles exclamations, quels éclats de rire! Je m'y attendais, du reste; mais ce fut un délire quand on entendit Xéna dire d'un air hébété :

« — Est-ce que je les aurais coupés sans m'en douter? »

« Il y eut un tonnerre d'applaudissements, et miss

O'Neil, qui n'avait pas assisté à la représentation, n'en rit pas de moins bon cœur que les autres.

« C'est donc une chose faite, madame Fagg; tout le monde m'a vue avec ma tête rasée, et, demain, je pourrai aller en classe sans subir trop de questions. N'est-ce pas que Délice est une amie comme il y en a peu? Qu'aurais-je fait sans elle!... »

CHAPITRE VIII

CHARLES ET DÉLICE

Le lendemain de cette soirée mémorable, Charles s'en allait aux champs, son râteau sur l'épaule, quand il s'entendit interpeller.

« Attendez-moi donc, j'ai à vous parler. »

C'était Émilie qui s'effor[illegible]de le rattraper depuis au moins cinq minutes.

« Comme vous marchez v[illegible] s'écria-t-elle, tout essoufflée. Grand'maman vient de me charger d'une commission très pressée pour Mme Sanborn, et j'ai pensé que nous pourrions faire une partie du chemin de compagnie. Eh bien, comment avez-vous trouvé la soirée de Délice? Vous êtes-vous amusé? Av[illegible]egretté d'y être allé? »

Trois questions [illegible] Charles se contenta de répondre d'une man[illegible]ive :

« J'espère que je les ai fait assez rire pour payer mon écot.

— L'accueil de Délice ne vous a donc pas convaincu que vous étiez le bienvenu? s'écria Émilie en levant les épaules.

— Non, cette petite Sanborn a une langue si bien dorée qu'on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec elle.

— Que voulez-vous dire par là?

— Rien, sinon qu'elle a le talent de débiter de belles paroles aux gens quand elle se soucie d'eux comme de *ceci.* »

Et Charles brisa d'un mouvement fébrile un brin de paille qu'il venait d'arracher au passage.

« Sans vous, reprit-il, elle ne m'aurait jamais invité.

— Qui vous l'a dit? » s'écria Émilie.

Charles se mit à rire.

« Votre air suffirait pour m'éclairer, si je ne le savais, répondit-il; votre amie m'a invité à cause de vous, et non pas tant pour vous faire plaisir que parce qu'elle n'avait personne sous la main pour jouer ce bout de rôle. Je ne m'en formalise pas le moins du monde; vous savez bien que je ne suis allé chez elle que pour vous être agréable.

— Trouvez-vous donc qu'elle vous ait mal reçu?

— Au contraire, elle m'a trop bien reçu. On eut dit, à l'entendre, que j'étais l[illegible] sa petite fête. Rien n'était assez bien pour moi, et el[illegible]vait que des flatteries à mon adresse. Très jolie la politesse, mais j'aime mieux la franchise.

— Charles!... s'écria Émilie, vous oubliez que vous parlez de ma meilleure amie!

— Pardonnez-moi, miss [illegible]e n'ai pas l'intention de vous faire de la peine; q[illegible], en somme? Qu'elle avait une langue dorée, e[illegible]nsidérerait pas cela comme un mauvais compliment. »

Émilie crut devoir changer de conversation.

« Miss Lightbody a dit hier que vous étiez fait pour devenir avocat, reprit-elle, et moi je suis sûre que vous serez un avocat comme il y en a peu. Appellerez-vous cela aussi une flatterie?

— Tout dépend de la manière dont vous l'entendez, » répondit Charles en tressaillant légèrement.

Il était ambitieux, ce jeune garçon occupé des plus humbles travaux domestiques. L'opinion de miss Litghtbody, qui passait à juste titre pour une des personnes les plus instruites de Quinnebasset, où elle dirigeait l'école supérieure de jeunes filles, ne pouvait donc pas lui être indifférente, d'autant plus qu'elle concordait avec celle de M. Davenport, qui, à plusieurs reprises, lui avait prédit un avenir brillant.

« Émilie, s'écria-t-il après quelques instants de silence, expliquez-moi donc pourquoi vous ressemblez si peu aux jeunes filles de Quinnebasset. Aucune de ces demoiselles ne consentirait à faire un pas en compagnie de quelqu'un portant un râteau sur son épaule.

— Croyez-vous? Après tout, c'est possible, mais que voulez-vous que cela me fasse, à moi? D'abord, je ne suis pas une jeune fille, je ne suis encore qu'une petite fille, et puis, pourquoi m'arrêterais-je à de semblables vétilles?

— Oui, pourquoi? C'est là la question.

— C'est peut-être parce que j'ai été *riche* et *pauvre*.

— Comment? riche et pauvre à la fois?

— Mais non, l'un après l'autre. En deux mots, voici comment : quand j'étais toute petite, mes parents étaient dans une position très difficile, c'est à ce moment que nous sommes venus demeurer chez grand-papa. Quand il s'est remarié, nous sommes allés à Boston; là, nous n'avions pas de bonne, et c'est moi qui aidais ma mère à soigner mes petits frères et à faire le ménage. Puis, vers ma neuvième année, tout a changé. Un oncle de maman lui a laissé quatre ou cinq cent mille francs; alors nous avons

eu une belle maison, une serre, de nombreux domestiques, un piano à queue (oh! mon pauvre piano, c'est lui que je regrette le plus de tout mon luxe), mais cela n'a duré que quelques années. Papa avait placé son argent dans je ne sais plus quelle affaire — du gaz, probablement, car, un jour, cela a fait explosion, et nous nous sommes trouvés gros Jean comme devant. Papa a été obligé d'aller chercher fortune ailleurs. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'a pas de chance; rien de ce qu'il entreprend ne lui réussit!... Pauvre Papa! mais à quoi bon nous tourmenter? S'il n'a pas de chance maintenant, il en aura plus tard, et, somme toute, on est guère plus heureux quand on est riche que quand on est pauvre. Si je n'étais pas séparée de mes parents, je ne regretterais rien. »

Aussitôt après cette réflexion philosophique, Émilie se hâta de passer à un autre sujet de conversation.

« Dites-moi donc, demanda-t-elle, si, oui ou non, vous vous êtes amusé hier.

— Je me suis *immensément* amusé! répondit-il avec emphase. Là, êtes-vous contente?

— A la bonne heure! Et qui avez-vous remarqué parmi les jeunes filles?

— Celle que vous appelez Xéna; elle a été d'un comique achevé.

— Et ensuite?

— Eh bien, vous savez ce que je pense de la demoiselle au menton horizontal.

— Ah! oui, vous voulez parler de Dora Topliff! C'est vrai, elle se tient tellement droite et raide que son menton est tout à fait en l'air. Mais qui sait si elle le fait exprès; c'est peut-être *constitutionnel*, comme dit grand-papa!

— Elle s'est montrée moins hautaine pour moi que je ne m'y attendais d'après ce que je savais de son caractère, reprit Charles.

— Oh! elle a beaucoup gagné depuis quelque temps, répondit Émilie. C'est même incroyable à quel point elle a changé de manière d'être avec Xéna, et cela date de la fameuse scène que je vous ai racontée. Mais, Charles, franchement, laquelle de mes amies préférez-vous?

— Cette jolie brune aux yeux noirs qui a l'air si distingué.

— Virginia Curtis?

— Oui, je crois qu'elle s'appelle Virginia, elle avait une robe bleue et une espèce de machine bleue dans les cheveux.

— Votre description est tant soit peu vague; mais, avec beaucoup de bonne volonté, j'y reconnais Virginia. Oui, elle a une foule de qualités et elle est très gentille; je ne suis pas étonnée qu'elle vous ait plu. Cependant elle est loin de valoir Délice; vous auriez bien pu trouver cela à vous tout seul.

— Allons, voilà que je vous ai encore déplu, » dit Charles, fort surpris en lui-même de cet engouement pour une jeune fille qui lui avait paru bien frivole et bien nulle, malgré son verbiage, son amabilité et sa jolie figure.

« Serais-je aussi aveugle qu'elle si j'avais un ami intime? » se demandait-il. Question assez difficile à résoudre pour qui n'avait jamais eu d'amis de son âge. Non pas qu'il fût d'un caractère insociable; mais jamais il n'avait reçu d'avance des jeunes gens avec qui il aurait eu du plaisir à se lier, et, dans la crainte d'être mal reçu, s'il cherchait lui-même à se rapprocher d'eux, il s'était tenu résolument à l'écart.

« Charles, lui dit Émilie, j'ai envie, pendant que j'y suis,

de vous faire encore un compliment; aussi bien, je ne vo
en fais pas si souvent.

— Dites-moi seulement que vous n'avez pas eu honte
moi, et je serai content.

— Honte, vous êtes fou!... Pourquoi m'auriez-vous f
honte, je vous prie?

— Je ne sais pas, mes habits, ma tenue...

— Orgueilleux, allez! Vos habits étaient tout ce qu
fallait, et votre tenue a été irréprochable. J'étais fière
vous avoir servi d'introductrice.

— Oh! s'écria-t-il en rougissant, vous vous moquez
moi!

— En ai-je donc l'air? je ne dis jamais que ce que
pense, vous devez le savoir.

— Eh bien, si vous avez été satisfaite de votre élèv
c'est l'essentiel. Vous avez été pour moi comme la meilleu
des sœurs, et je ne l'oublierai jamais, dit-il avec chaleu
Savez-vous bien qu'avant vous, personne n'avait daign
m'adresser la parole dans le village. Si jamais j'arrive
quelque chose, vous pourrez dire que c'est à vous que
sera dû.

— Vous me faites trop d'honneur, répliqua Émilie, u
peu surprise de cette explosion de reconnaissance.

— Non, non, je ne dis que la vérité. J'étais on ne peu
plus découragé quand vous êtes venue à Quinnebasset; j
voyais que mes efforts n'aboutissaient à rien, et j'étai
presque décidé à tout abandonner et à m'embarquer comm
mousse ou à m'engager dans le premier régiment où l'o
aurait voulu de moi. Votre intervention a tout changé
grâce à elle, j'ai repris confiance en moi-même et e
l'avenir! Oui, miss Émilie, vous ne vous en doutiez guère

quand vous m'avez tendu la main si gentiment, mais, sans ce secours, je crois bien que j'étais définitivement coulé.

« Enfin, j'espère que je pourrai réparer le temps perdu, si difficile que ce soit, dit-on, et qu'un jour... Mais c'est assez. Voici où mon chemin se sépare du vôtre; bonne promenade, miss Émilie. »

Là-dessus, il prit d'un pas hâté par une petite ruelle, laquelle, quoiqu'il en eût dit, n'était pas précisément le plus court chemin pour gagner le champ où il allait travailler.

« Le pauvre garçon, se dit Émilie en le voyant s'éloigner, que de gratitude pour un si faible service! Il était si ému que j'avais peur de le voir pleurer; c'est alors que je n'aurais plus su que lui dire! Mais quelle idée ai-je là! Pleurer, lui qui est si sérieux, si raisonnable, et qui, depuis son enfance, a su si bravement lutter contre les difficultés de la vie! Non, ce n'est pas admissible. »

Elle trouva Délice sur le seuil de sa porte, causant avec une vieille femme de la campagne presque aussi ridiculement accoutrée que les trois témoins de la comédie de la veille. C'était sans doute une vieille amie de la famille Sanborn, car voici ce qu'Émilie entendit à son arrivée :

« Au revoir, chère madame, ma grand'mère sera désolée d'avoir manqué votre bonne visite; elle aurait été si contente de vous voir. Il faudra revenir bientôt, le plus tôt possible. »

« Il n'y a qu'elle pour entretenir avec cette aisance des gens, auxquels, pour ma part, je ne trouverais pas un mot à dire, pensa Émilie. Est-elle assez jolie ce matin!... »

Et elle regarda avec une admiration complètement exempte de jalousie les joues rosées de son amie, d'un coloris si frais et si pur, qu'on les comparait involontaire-

ment aux fleurs des pommiers en avril, tandis que rien n'était plus bleu que son regard, plus doux que son sourire, plus vaporeux que ses cheveux, d'un blond cendré. Quelque nombreux que fussent les admirateurs de Délice Sanborn, aucun n'était plus enthousiaste qu'Émilie, pour qui elle personnifiait l'élégance, la grâce et la beauté.

La vieille femme étant remontée dans sa charrette, au milieu de ses paniers et ne ses corbeilles (elle revenait du marché), fouetta son âne à tour de bras : « Bonjour, la compagnie, dit-elle. Allons, hue! en route, » et la voilà partie. Aussitôt, la physionomie de Délice changea d'expression, et elle envoya dans la direction de la charrette une moue expressive.

« Ouf! dit-elle, j'ai cru qu'elle ne se déciderait jamais à s'en aller.

— Qui est-ce? lui demanda Émilie.

— Je n'en sais absolument rien.

— Comment?

— Mais oui, c'est la première fois que je la vois, et je ne connais même pas son nom.

— Oh! et moi qui croyais que c'était une amie intime de votre grand'mère.

— A quoi pensiez-vous, Milie? elle a l'air de sortir de l'arche, cette brave dame! Oh! non, nous ne faisons pas nos amis de ces gens-là! mais il faut être extrêmement poli avec eux, pour ne pas s'exposer à les blesser. »

Émilie fit sa commission et repartit au plus vite, malgré les sourires de Délice et ses « restez donc, Milie; votre grand'mère n'est pas tellement pressée qu'elle ne puisse attendre un quart d'heure; voyons, chérie, laissez-vous tenter, je vous reconduirai. »

VIII

« LA VIEILLE FEMME FOUETTA SON ANE A TOUR DE BRAS. »

Mais justement Émilie ne tenait pas à rester avec son amie après ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Comme l'avait dit un jour Charles, qui la connaissait bien, elle était la vérité même, et l'ombre d'un mensonge répugnait à sa nature franche et loyale.

Tout le long de sa route, elle fut plongée dans les réflexions les plus profondes. Les paroles de Charles : « Cette petite Sanborn a une langue dorée, » lui revenaient à l'esprit; mais elle avait une foi si aveugle en ceux qu'elle aimait qu'elle en arriva à cette conclusion :

« Il est très difficile de savoir au juste où finit la politesse et où commence le mensonge; moi, je suis presque brutale à force de franchise, et c'est par bonté, pour ne faire de peine à personne, que Délice agit ainsi. »

CHAPITRE IX

LES IDÉES DE GRAND'MAMAN

L'été passa vite, et les deux mois de vacances encore plus vite. C'est étonnant comme le temps fuit quand on s'amuse!... Il fallut, après cela, recommencer à aller en classe tous les matins, et il semblait que c'était de la veille seulement que datait la première journée de liberté.

Si Émilie était la plus jeune élève de miss Lightbody, elle en était aussi la plus avancée. Toute autre qu'elle eut été, par ce seul fait, en butte aux jalousies et aux taquineries de ses compagnes. Mais quelle jeune fille eût pu lui en vouloir de cette supériorité qu'elle attribuait tout entière à son séjour à Boston, et dont elle ne se prévalait jamais? D'ailleurs, n'était-elle pas toujours prête à aider indistinctement ses amies et celles mêmes avec lesquelles elle était le moins intimement liée?

Il est vrai qu'elle n'était pas invariablement aimable et gracieuse comme Délice Sanborn, selon l'expression de Katie Hackett. Quand elle avait quelque chose sur le cœur, il fallait toujours qu'elle le dît, et cela la mettait souvent dans l'embarras; mais, chaque fois qu'elle avait été un peu trop vive, elle avouait si gentiment ses torts, et elle se montrait si

bonne et si dévouée en toute occasion, qu'on l'aimait beaucoup plus qu'elle ne le croyait. Elle était la confidente préférée de chacune : Maggie Selden lui faisait part de ses difficultés avec sa belle-mère; Délice Sanborn, des compliments de ses nombreux admirateurs; Katie Hackett, des soucis que lui causaient les mathématiques. Et toutes trouvaient chez elle de la sympathie et, au besoin, un bon conseil. Dora Topliff elle-même, rencontrant pour la première fois une jeune fille qui ne se pliait pas à tous ses caprices, faisait en sa faveur les concessions les plus extraordinaires.

Émilie était tout à fait habituée à Quinnebasset.

« Je n'aurais jamais cru que j'arriverais à m'y plaire autant, » dit-elle à Délice un samedi du mois d'octobre, comme les deux amies revenaient ensemble d'une grande promenade dans les bois, à la recherche de fougères.

La récolte avait été abondante, les paniers débordaient. A la demande de Délice, on s'assit sur un tronc d'arbre renversé, pour se reposer et, en même temps, arranger et trier les belles palmes vertes, parmi lesquelles s'étaient glissées plus d'une mauvaise herbe.

« Quel splendide soleil couchant! dit Émilie; quelle magnifique journée d'automne nous avons eue aujourd'hui, et quel admirable pays que ce Quinnebasset avec ses montagnes et ses forêts!

— Et quel lyrisme! interrompit Délice d'un ton moqueur. Est-ce que cela vous prend souvent? »

Elle ne comprenait pas l'enthousiasme d'Émilie pour la moindre des choses de la nature. Une fleur, un chant d'oiseau, un ruisseau, une clairière ou un fourré dans les bois, tout cela avait un charme pour elle. Les préoccupa-

tions de Délice tournaient dans un cercle différent. Les faits et gestes de son cousin Tom, les mérites respectifs de James Topliff, d'Arthur Selden et de Will Curtis, voilà ce qui l'intéressait particulièrement.

« Non, vraiment, répéta Émilie; qui m'aurait dit, il y a un an, combien je serais heureuse ici, je ne l'aurais pas cru!

— Il ne faut pas grand'chose pour vous rendre heureuse, ma chérie, répondit Délice en prenant un air si important qu'on eût dit que ce n'était pas de deux ans seulement, mais de dix au moins qu'elle était l'aînée d'Émilie... Quand vous aurez mon âge, vous serez plus difficile.

— J'espère bien que non! s'écria Émilie; je ne changerai pas, et je n'aimerai jamais que ce que j'aime maintenant, — à commencer par vous, que je couronne reine de Quinnebasset et de moi en particulier!

— Est-elle assez gentille!... » dit Délice en baisant au passage le bout des petits doigts qui enroulaient sur ses cheveux une branche de clématites prise à un buisson voisin.

Les clématites étaient depuis longtemps défleuries; mais les houppes emplumées, fines et légères comme des marabouts, qui surmontent les graines, faisaient autour de la tête de la jeune fille une auréole de plumes grises.

« Là! vous êtes ravissante ainsi! » reprit Émilie satisfaite du résultat qu'elle venait d'obtenir. Puis se rasseyant : « Rien ne vaut la campagne! Si maman et les enfants étaient ici, je demanderais au ciel de vivre et de mourir à Quinnebasset.

— Votre maman y viendra peut-être bientôt, dit Délice, qui n'y avait pas songé jusque-là, mais qui avait pour

principe d'abonder dans le sens de son interlocuteur.

— Si seulement grand'maman pouvait l'inviter à venir avec Dunie! s'écria Émilie. Hier, en me voyant rentrer avec la paire de patins que nous venions d'acheter ensemble, elle m'a dit : — Si vous vous servez jamais de ces vilaines machines-là, j'enverrai chercher votre maman pour vous le défendre.

— Servez-vous-en tout de suite, alors, dit Délice en riant.

— Il faut attendre l'hiver, répondit Émilie; nous en sommes bien loin, malheureusement! »

Cependant l'hiver arriva encore assez rapidement. Dès le mois de décembre, la petite fille put inaugurer ses fameux patins. Il y avait, non loin de l'habitation du capitaine Howe, une certaine mare tout à fait à souhait pour le bonheur de la jeunesse de Quinnebasset. Les écoliers et les écolières s'en donnaient à cœur joie d'y glisser et d'y patiner. Avec sa vivacité et son adresse, Émilie eut bien vite fait d'apprendre, et bientôt elle vola sur la glace comme si elle avait eu des ailes à ses petits pieds. Il n'y avait point d'amusement qui lui plût davantage; personne ne pouvait lutter de vitesse avec elle, pas même les frères de ses amies. Leurs longues jambes avaient beau se démener, elle les distançait infailliblement; si bien qu'on avait fini par la surnommer « la sylphide du patinage ».

Hélas! pourquoi la mare était-elle proche de la demeure du capitaine Howe, et Mme Howe si nerveuse! De la fenêtre de la chambre qu'elle occupait, la vieille dame voyait les patineurs; mais elle ne pouvait les distinguer les uns des autres, et elle vivait dans des transes continuelles.

« Cette petite fille se tuera, disait-elle à son mari.

— Mais non, mais non, ma chère amie, répondait le bon capitaine, nous en avons fait bien d'autres, dans notre temps, et, cependant, nous ne nous sommes pas tués, que je sache. Tout Quinnebasset s'est amusé sur cette même mare bien avant que j'existasse, et il n'y a eu jamais aucun accident.

— S'il n'y en a pas encore eu, il y en aura, ripostait sa femme ; je suis sûre que cette glace n'est pas solide. »

Alors le capitaine allait, pour la rassurer, « faire un petit tour » du côté de la mare. Il en revenait toujours ravi des exploits de sa petite-fille.

« Émilie les bat tous, disait-il à son retour ; vous ririez de la voir traîner après elle cette grosse Xéna Gliddins ! On dirait une goëlette remorquée par une petite chaloupe. »

Mme Howe levait les yeux et les bras au ciel :

« Est-il permis d'encourager, comme vous le faites, les escapades de cette enfant ! s'écriait-elle. De mon temps, les petites filles restaient chez elles et ne se mêlaient pas à des jeux de garçons.

— Laissez donc, ma chère, répondait son mari, cela ne lui fait pas de mal, au contraire ; elle s'est étonnamment fortifiée depuis qu'elle est ici.

— Elle va encore me revenir avec une robe en lambeaux, » murmurait Mme Howe, pour qui cela seul eût été une raison suffisante de défendre cet amusement.

Un jour elle n'y tint plus :

« Vous me faites mourir de peur, dit-elle à sa petite-fille ; c'est assez. Donnez-moi vos patins, et que je n'entende plus parler de ces jeux, bons pour se casser le cou. »

Émilie resta pétrifiée d'étonnement; son grand-père l'approuvait si ouvertement que, malgré les remontrances dont Mme Howe l'accablait au sujet de ces patins, il ne lui serait pas venu à l'idée qu'elle pût les condamner formellement. Quoi! il n'y avait pas dans le village une seule petite fille qui n'eût ses patins et son traîneau, et qui ne passât toutes ses récréations sur la mare, les tout petits enfants y allant comme les autres sans que personne songeât à s'en inquiéter, et il faudrait qu'elle fût la seule à rester à la maison pour obéir à un pur caprice, elle qui aimait tant ce plaisir! Non! c'était vraiment par trop cruel!

« Vous avez compris? » répéta Mme Howe.

La pauvre Émilie étouffa les paroles qui lui montaient aux lèvres et courut chercher ses patins pour les remettre à sa grand-mère, une pénible expérience lui ayant appris qu'avec elle le mieux était de se soumettre sans répliquer; mais quel sacrifice!

« C'est bien! » Et Mme Howe déposa ostensiblement les patins dans une armoire qu'elle ferma à double tour.

Nouvelle mortification ajoutée à la première et à laquelle Émilie fut peut-être encore plus sensible. Comment! sa grand'mère n'avait pas assez de confiance en elle pour comprendre que, du moment où elle lui donnait elle-même ses patins, il n'était pas besoin de serrure pour l'empêcher de s'en servir sans autorisation.

Elle se sauva, de peur d'éclater.

Charles, à qui elle alla confier ses peines, en fut navré, presque indigné.

« Que voulez-vous? dit Émilie avec plus de sagesse qu'elle n'en avait montré jusqu'alors, grand'mère craint peut-être réellement pour moi, et je n'ai pas le droit de la

blâmer. Elle est très impressionnable depuis quelque temps, à ce point que je la crois malade.

— Il faut qu'elle le soit pour trouver à redire à un amusement auquel tout le monde se livre à Quinnebasset, » murmura Charles, et il ajouta d'un air tout attristé :

« Je n'aurai plus aucun plaisir à patiner, à présent que vous ne serez plus là. »

Depuis la soirée décisive de Délice, il était de toutes les réunions. Quelle différence avec sa vie solitaire de l'année précédente! Sans qu'il sût à quoi attribuer ce changement, des gens qui n'avaient pas fait la moindre attention à lui jusque-là, l'avaient attiré chez eux; la famille Curtis en particulier le comblait d'amitiés. Will Curtis était toujours à lui proposer de se joindre à quelque partie de promenade ou de jeu, et c'était, sans contredit, plus agréable que de rester, comme auparavant, à l'écart dans son petit coin.

Ce fut un supplice pour Émilie de voir de sa fenêtre, le samedi suivant, toutes ses compagnes s'adonnant à leur exercice favori, sans qu'elle pût les aller rejoindre. Plus de vingt mouchoirs furent agités en son honneur. Elle répondit à ces amicales démonstrations en faisant flotter au dehors son écharpe comme un drapeau; mais elle ne quitta pas sa chambre pour ne pas céder à la tentation d'emprunter des patins à ses amies.

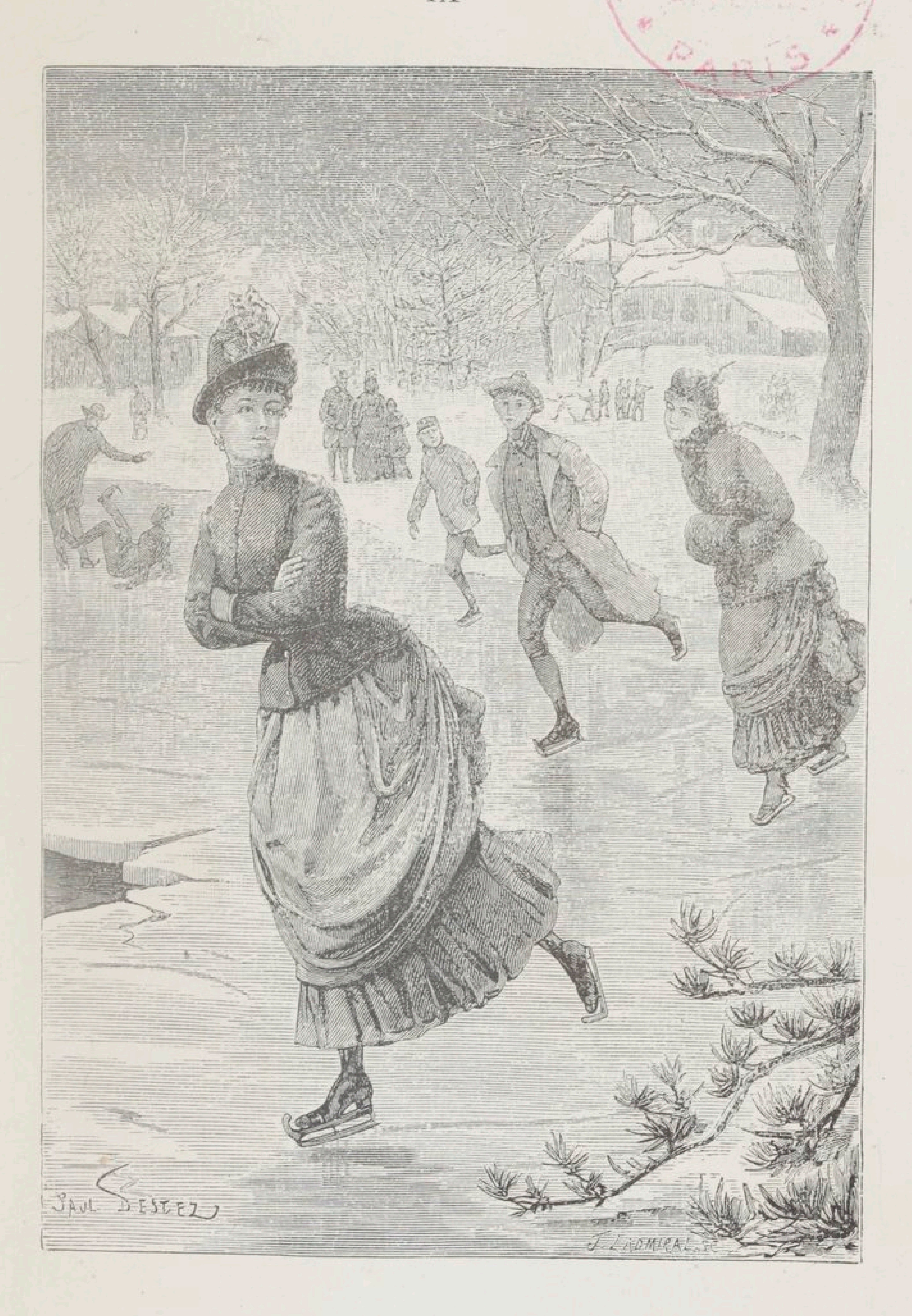
Heureusement pour elle, le dégel ne tarda pas à arriver. Il était très probable que la glace reparaîtrait bientôt, l'hiver étant à peine à son début; mais ce fut un répit pour Émilie de ne plus apercevoir, pendant quelque temps, les patineurs faisant leurs évolutions sur la mare.

La semaine suivante, Charles fut envoyé par le capitaine

Howe à une maisonnette que celui-ci possédait dans une forêt, assez loin vers les montagnes. Il était chargé d'y couper des arbres et de « faire du bois » pour les besoins de la maison. Comme il devait passer là une bonne partie de l'hiver en compagnie d'autres bûcherons, il emporta une véritable cargaison de livres que le juge Davenport et Will Curtis lui prêtèrent, et il déclara, en partant, à Émilie qu'il s'ennuierait « moitié moins » que l'année précédente. Il n'en fut pas de même d'Émilie ; ses soirées surtout lui parurent d'une longueur intolérable. N'avoir d'autre distraction que le tic-tac de la grande horloge, le ron-ron du chat, les monosyllabes de sa grand'mère ou ceux de son grand-père, ce n'était pas, en effet, pour lui faire passer le temps bien vivement.

Les seules conversations qu'eussent parfois entre eux les deux vieillards roulaient sur des questions d'argent, auxquelles la jeune fille ne pouvait guère s'intéresser. Que lui importaient les cours de telles ou telles actions et les dividendes payés plus ou moins exactement? Il lui semblait que c'étaient toujours les mêmes histoires, et, à force d'entendre parler de « *ces actions du Pacifique* », elle en arriva à se boucher les oreilles quand sa grand'mère entamait ce sujet. Il n'y avait pas moyen d'aller voir Délice, quand le vent soufflait à renverser les arbres, et que la pluie ou la neige faisaient rage ; il ne restait donc à Émilie que ses livres, ses fougères qui poussaient à merveille dans la caisse verte que Charles lui avait fabriquée, et ses visites de charité à Mme Fagg. Les heures se suivaient tristes et lentes à son gré ; mais elle prenait ainsi, sans s'en douter, de bonnes leçons de patience et de résignation, et son temps était loin d'être perdu, comme elle le croyait.

IX



« IL N'Y AVAIT POINT D'AMUSEMENTS QUI LUI PLUT DAVANTAGE. »

Mme Howe ne paraissait pas avoir apprécié le moins du monde son obéissance à l'occasion des patins. Elle devenait de jour en jour plus exigeante. Esther n'entendait pas ses paroles aigres-douces ; mais il fallait à Émilie une forte dose de sagesse pour ne pas se rebiffer quand sa grand'mère la « bousculait » pour des vétilles. Il était évident d'ailleurs que l'irritation croissante de Mme Howe tenait à une cause physique. Elle mangeait de moins en moins et avait si mauvaise mine par moments, qu'Émilie ne put s'empêcher de lui dire un jour :

« Grand'maman, vous devriez vous soigner, je suis sûre que vous souffrez. »

Ce à quoi la vieille dame répondit d'un air indigné :

« Il y a bien des gens qui se diraient malades s'ils souffraient autant que moi, votre mère en particulier. A ma place elle garderait le lit depuis longtemps ; mais, *moi*, je ne suis pas si douillette. »

« Pourquoi attaquer toujours une personne qu'elle ne connaît même pas ! pensa Emilie en s'enfuyant, le cœur gros ; ma pauvre maman ne lui a jamais rien fait. »

Mais elle n'était plus le petit démon colère de l'année précédente, et elle ajouta *in petto* :

« Il faut pardonner aux gens âgés, quoi qu'ils fassent ; quand *elle* connaîtra ma chère maman, *elle* verra qu'*elle* la calomnie. »

Cependant Mme Howe était plus préoccupée que jamais d'affaires d'argent. Un jour sa petite-fille ôta précipitamment ses doigts de dessus ses oreilles en l'entendant dire à son mari :

« Il faudra que vous *allassiez* (elle se piquait de bien parler, mais elle employait toujours à faux les imparfaits

du subjonctif), il faudra que vous *allassiez* à Boston pour ces actions, sans quoi elles seront perdues.

« — Grand-papa, aller à Boston! s'écria Émilie, vous ne parlez pas sérieusement, grand'mère! par ce froid et avec sa jambe malade!

— Je ne puis pas la laisser derrière moi, dit M. Howe en souriant de l'émotion de sa petite-fille, tandis que sa femme continuait comme si de rien n'était :

— Vous avez une bonne occasion lundi prochain, profitez-en; M. Willard, l'épicier, va à Cambridge pour ses affaires, et, là, vous rencontrerez justement votre fils Stephen qui vous ramènera à Boston; cela se trouve tout à fait à point, car je n'aurai pas de repos que je ne sache où en sont ces actions. »

« Oh! mon Dieu, pensa Émilie, alors c'est une affaire réglée, grand-papa partira lundi. Pourvu qu'il ne lui arrive rien! C'est si imprudent, à son âge, de s'en aller voyager en plein hiver. Ah! je voudrais voir toutes ces actions du Pacifique, qui sont si tourmentantes, au fin fond de l'Océan... Pacifique aussi! »

Elle avait un air si désolé que son grand-père la prit sur ses genoux comme un petit enfant, pour la consoler.

« Ne pleurez pas, mignonne, lui dit-il; je ne suis pas si fou que de m'en aller courir le monde quand je suis si bien chez moi; votre grand'mère plaisantait. »

Émilie secoua la tête; elle connaissait par expérience la ténacité de Mme Howe. Elle ne se trompait pas; le lundi suivant, le capitaine déjeunait précipitamment à six heures du matin et se disposait à prendre, en compagnie de M. Willard, la voiture publique conduisant à Poonoosac, d'où il irait en chemin de fer à Cambridge, et de là à

Boston. Le brave homme était convaincu qu'il partait de son plein gré.

« Je ne sais pas si j'ai raison de laisser votre grand'mère toute seule, dit-il à sa petite-fille en montant en diligence; elle ne me paraît pas bien du tout ce matin. Prenez grand soin d'elle, Émilie.

— Oui, grand-père; mais, *vous*, faites attention aussi. Ne vous fatiguez pas, ne vous refroidissez pas et surtout ne soyez pas malade; vous n'aurez personne pour vous soigner là-bas. Ah! je n'aime pas vous voir partir comme cela! »

La voiture s'ébranla.

« Adieu, mignonne!

— Adieu; grand-père! »

Quelques instants après l'on n'entendait plus même le bruit des roues dans le lointain.

« Je voudrais déjà qu'il fût revenu! » se dit Émilie, et elle rentra dans la salle à manger en soupirant.

Mme Howe était assise auprès du feu, la tête appuyée sur sa main :

« Vous avez mal aux dents, grand'mère? lui demanda Émilie.

— J'ai mal partout.

— Vous devriez vous recoucher.

— Moi, rester au lit pour si peu! il n'y a pas de danger!

— Voulez-vous que j'envoie chercher le docteur?

— Et pourquoi faire? Les médecins ne sont bons qu'à extorquer de l'argent. Le docteur Prescott prend trois francs pour vous arracher une dent; petite ou grosse, cela lui est égal, il ne fait pas de différence. Je préfère souffrir un peu; demain ce sera fini. »

Émilie n'avait plus qu'à se taire. Mais, le lendemain, force fut à Mme Howe de garder le lit; il lui était impossible de bouger, en dépit de toute son énergie.

« J'imagine qu'il me faut voir un médecin, dit-elle à Émilie; mais je ne veux pas du docteur Prescott; il vient bien trop souvent, et, quand on est guéri, on a des notes longues comme le bras. Non, je n'en veux pour rien au monde. Envoyez un petit mot au docteur Ridcout qui habite Poonoosac. Il doit de l'argent à votre grand-père depuis au moins deux mois; cela nous fera rentrer dans nos fonds. »

Envoyer un mot au docteur, c'était très facile à dire, mais par qui? Il y avait longtemps que la voiture du matin était passée.

« Quel malheur que Charles ne soit pas ici! écrivit Émilie sur l'ardoise de Mme Fagg; je ne sais comment faire prévenir le médecin, et grand'maman va de plus en plus mal, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir.

— Courez demander à Ozem Page de vous rendre le service d'aller à Poonoosac, répondit Mme Fagg. Je suis sûre qu'il le fera volontiers. »

M. Page n'avait pas beaucoup d'esprit; mais il avait bon cœur, et il ne sut pas plus tôt que sa voisine était souffrante, qu'il sella son cheval et s'apprêta à partir pour Poonoosac, tout en disant que c'était bien drôle que Mme Howe ne voulût point du docteur Prescott.

« Après tout, dit-il, il ne faut pas trop s'en étonner, les malades ont de ces *antipathies* inexplicables; mais qu'est-ce que je ferai si le docteur Ridcout ne peut pas venir aujourd'hui?

— Vous m'enverrez un télégramme, lui répondit Émilie, et j'irai chercher le docteur Prescott.

— Un télégramme, répéta Ozem Page, ah! c'est une bien belle invention, surtout quand on est malade. Pour ma part je n'ai jamais eu l'occasion de m'en servir; mais cela ne fait rien. Si M. Ridcout ne peut pas venir immédiatement, j'irai au télégraphe, et vous le saurez avant même que j'aie quitté Poonoosac.

— Merci bien! monsieur Page. »

Une heure se passa, puis deux, et les douleurs de Mme Howe ne faisaient qu'augmenter; le docteur n'arriverait donc jamais! Enfin Emilie vit apparaître la petite Suzanne Gliddins, la sœur de l'employée du télégraphe, Nancy Gliddins, et de la grosse Xéna.

« Voici une dépêche pour vous, lui dit l'enfant. Nancy a dit comme cela que M. Page ne devait pas connaître le tarif parce qu'il en avait mis pour joliment d'argent. Il y en a là-dessus pour six francs.

— Que c'est cher! s'écria Émilie en déchirant précipitamment l'enveloppe; il me semble que deux mots auraient suffi!... Mais ce n'est pas un télégramme, ça, c'est une lettre! »

Et elle lut tout haut le commencement :

« Le docteur Ridcout est mort, il ne pourra pas venir
« voir votre grand'mère... »

Est-il possible d'être absurde à ce point! s'écria-t-elle. Si le docteur est mort, il va de soi qu'il ne peut pas venir! Ce n'est pas tout :

« Sa mort a été soudaine; mais il souffrait depuis long-
« temps d'une affection des voies respiratoires d'un carac-
« tère éminemment nerveux... »

(Oh! Suzanne, il est fou!)

« Le docteur laisse une veuve et trois enfants inconso-

« lables; son enterrement aura lieu demain. Je vous engage
« à appeler le docteur Prescott. Suzanne pourra passer chez
« lui quand elle vous aura apporté ceci.

« Je suis votre tout dévoué

« OZEM PAGE. »

Après avoir ri de tout son cœur de cette manière de comprendre l'usage des dépêches, Émilie courut chercher sa bourse pour payer la petite messagère. Six francs pour une dépêche qui n'aurait dû lui coûter que quelques sous, c'était dur; sa bourse était si peu garnie, et elle était obligée de se priver si souvent de tant de choses dont elle avait besoin! Mais, quant à demander à sa grand'mère d'acquitter cette dette, elle n'y songea même pas. Mme Howe eût préféré cent fois, malgré ses souffrances, attendre au lendemain pour voir un médecin que de dépenser « inutilement » six francs.

Le docteur Prescott ne tarda pas à arriver. Émilie était impatiente de connaître son opinion; mais il ne se prononça pas devant la malade.

« Oh! monsieur, lui dit-elle lorsqu'il sortit de la chambre de sa grand'mère, croyez-vous qu'elle soit en danger?

— Je ne puis encore le savoir, mon enfant; qui est-ce qui va la soigner?

— Moi.

— Vous?... »

Le docteur haussa les épaules. Émilie n'était, à ses yeux, qu'une fillette pleine de bonnes intentions, mais incapable de rendre des services sérieux.

« Moi et Mme Fagg, reprit Émilie.

— Une enfant et une infirme, murmura le docteur entre ses dents; elle serait bien soignée! Je vais vous envoyer une garde.

— Oh! monsieur, grand'maman n'y consentira jamais, cela coûte trop cher, une garde! Si je télégraphiais à grand-père de revenir?...

— Attendez donc, enfant, attendez donc; il faut d'abord savoir ce que cela va devenir. Je reviendrai demain; jusque-là, observez scrupuleusement mes ordonnances.

— Oh! oui, monsieur, mais je vous en prie, ne nous forcez pas à prendre une garde. Grand'maman est très, *très* économe, et ça lui briserait le cœur de voir ici quelqu'un d'étranger.

— Bien, bien, nous verrons demain. »

Et il ajouta mentalement en s'en allant :

« C'est une brave petite créature; reste à savoir si elle aura autant de persévérance que de courage. Ces belles résolutions, bien souvent, ne durent guère... »

CHAPITRE X

GARDE-MALADE

« Grand'maman ne doit pas être bien malade, madame Fagg, écrivit Émilie sur son ardoise, car elle n'a pas voulu laisser entrer le docteur dans sa chambre avant d'avoir défait ses tire-bouchons. »

L'infirme hocha la tête sans répondre.

« Quelle maladie croyez-vous donc qu'elle ait? reprit Émilie. Serait-ce, par hasard, celle dont parlait M. Page dans sa dépêche : *une affection des voies respiratoires d'un caractère éminemment nerveux*? »

Mais Mme Fagg n'eut pas même un sourire pour cette boutade.

« Je crains bien qu'il s'agisse d'un rhumatisme articulaire. »

Telle fut sa réponse, et elle n'avait rien de plaisant.

« Oh! mon Dieu, s'écria Émilie d'un air désespéré, un rhumatisme articulaire! mais cela dure des mois!

« — Ne vous désolez pas trop, ajouta Mme Fagg, devinant ce qu'elle venait de dire; mon avis est pourtant que nous n'en serons pas quittes de sitôt. »

Émilie lui arracha le crayon des mains :

« *Nous*, dites-vous? Il va donc me falloir manquer la classe indéfiniment, et cela pour m'entendre appeler toute la journée *étourdie*, *petite sotte* et autres épithètes du même genre! Voilà trois jours que cela dure; j'en ai assez! »

Mme Fagg ne répliqua rien, mais ses yeux disaient clairement sa pensée :

« Je vous connais, miss Émilie, ne vous faites pas plus méchante que vous ne l'êtes; tant que votre grand'mère aura besoin de vous, vous resterez fidèlement auprès d'elle. »

Au même moment, le docteur Prescott disait à sa malade :

« Puisque vous désirez connaître la vérité pleine et entière, je dois vous dire, madame, que tout me porte à croire que vous resterez dans l'état où vous êtes actuellement pendant plusieurs semaines; vous auriez dû me faire appeler plus tôt. Rien de grave, d'ailleurs; mais les affections de ce genre sont toujours fort longues. Je vous enverrai, dès ce soir, une garde-malade de confiance.

— Je n'en ai nullement besoin! s'écria Mme Howe, Émilie me suffit parfaitement.

— Émilie, cette fillette de douze ans? vous n'y pensez pas, madame.

— Elle a plus de quinze ans.

— Et qu'importe! ce n'est toujours qu'une enfant. Il est à craindre qu'elle confonde les médicaments et qu'il en résulte de graves complications.

— N'ayez aucune crainte, docteur; elle est très intelligente et très dévouée.

— A vos risques et périls, » répondit le docteur, et il prit son chapeau.

Émilie guettait sa sortie dans la chambre voisine.

« Votre grand'mère ne veut pas de garde, dit-il en réponse à la question que lui posaient visiblement les grands yeux noirs d'Émilie; vous ne manquerez pas d'ouvrage quand elle sera enveloppée de la tête aux pieds dans de la ouate.

— Est-ce vrai, docteur? s'écria-t-elle.

— Puisque je vous le dis, répliqua-t-il d'un ton bourru. Il faudra couvrir la malade d'ouate pour l'empêcher de sentir le moins du monde l'air extérieur.

— Ses mains aussi?

— Certainement! Vous ne laisserez passer que le bout de son nez et sa bouche, car il ne faut pas non plus l'empêcher de respirer.

— Oh! qu'est-ce qu'elle a donc?

— Un rhumatisme aigu, compliqué d'un érysipèle. Soyez tranquille, nous l'en tirerons; à condition, toutefois, que vous ne preniez pas un remède pour un autre. Ne vous récriez pas, cela n'aurait rien d'extraordinaire avec une garde-malade de votre âge. Donnez-moi maintenant une plume et de l'encre, que je vous indique minutieusement par écrit tout ce que vous aurez à faire; comme cela, il y aura chance que vous ne l'oubliiez pas. »

Émilie devint rouge comme une pivoine. Le vieux médecin eut un vague remords de l'avoir blessée, quand il la vit lui présenter tout ce qu'il fallait pour écrire, aussi gentiment que s'il lui avait adressé des compliments.

« Allons, se dit-il, cela ira peut-être mieux que je ne pense.

« Faites appel à tout votre courage, ajouta-t-il tout haut, d'un ton plus doux; ce sera long, je vous en préviens.

— Quelle perspective! madame Fagg, dit Émilie après son départ; nous pouvons bien faire nos provisions de patience. »

Il en fallait, en effet, pour se plier à tous les caprices de Mme Howe. Comme Esther faisait trop de bruit, au dire de la vieille dame, c'était sur Émilie que tout retombait. Sa grand'mère n'était pas facile à servir; elle distinguait de son lit un grain de poussière sur la cheminée ou une toile d'araignée au plafond; disait que son consommé ne bouillait plus à la minute même où le feu avait cessé d'être assez vif; envoyait Émilie, vingt fois par jour, visiter le garde-manger, pour s'assurer que rien ne s'y perdait; et mille autres choses semblables. Il faut lui rendre cette justice qu'elle ne se plaignait jamais; elle supportait courageusement les souffrances les plus aiguës; mais elle eût été dix fois plus malade si elle eût soupçonné le moindre désordre dans sa maison.

Émilie s'acquittait de sa tâche en conscience, et, si elle s'impatientait souvent, ce n'était jamais devant sa grand'-mère. Quand elle était seule dans sa chambre, par exemple, elle se dédommageait de cette contrainte, déclarant qu'elle en deviendrait folle et qu'un beau jour elle se sauverait, puisqu'on abusait d'elle ainsi, sans nulle pitié. En réalité, ce n'étaient là que des paroles en l'air, et c'est à peine si elle s'accordait quelques minutes de répit, le soir, pour courir à la poste chercher les lettres de sa mère et les griffonnages informes de Dunie, sans lesquels elle n'eût pu vivre. Le temps d'embrasser Délice en passant, et elle reprenait vaillamment sa place au pied du lit de sa grand'mère.

La nuit, c'était encore pis. Esther veillait la malade; mais, avec son infirmité, elle ne pouvait lui être d'un grand

secours, et elle se voyait souvent obligée de réveiller Émilie, qui couchait sur un lit de camp, à demi déshabillée et prête à se lever au moindre appel. Esther ne s'y décidait jamais qu'à la dernière extrémité, le repos de la fillette lui étant infiniment plus cher que le sien; mais cela se reproduisait encore jusqu'à cinq ou six fois dans certaines nuits. La pauvre petite se relevait alors, les yeux tout ensommeillés, pour accomplir de plus ou moins bonne grâce ce que sa grand'mère exigeait d'elle. C'était tantôt de lui brosser les cheveux pendant une demi-heure « pour dissiper son mal de tête », tantôt de faire exécuter divers mouvements à ses bras « pour les dégourdir, » ou de lui lire quelque prière « pour l'endormir ». A l'âge d'Émilie, on a besoin de sommeil; aussi était-elle bien excusable si elle ne se montrait pas toujours d'une parfaite bonne humeur en pareil cas. Il eût été si simple de prendre une garde, au moins pour la nuit!

Tout Quinnebasset était de cet avis. Chacun la considérait un peu comme une martyre et ne se gênait pas pour le dire, ce qui, par parenthèse, n'était pas très bon pour elle. Après tout, en soignant sa grand-mère, elle ne faisait que son devoir.

Miss O'Neil lui envoya, pour la consoler, un mouton en sucre blanc et rose qu'Émilie conserva longtemps en souvenir des temps difficiles, quoique ce singulier cadeau l'eut fait bien rire lorsqu'elle le reçut. Miss O'Neil la prenait donc pour un bébé de quatre ans qu'on récompense avec un bonbon? Toutes ses amies venaient la voir le plus souvent possible. Sa constante gaieté les surprenait toujours, chacune d'elles sachant combien il lui était pénible de manquer la classe.

« Je vous admire, lui dit un jour Délice. Comment pouvez-vous garder cette sérénité dans une maison si triste?

— Oh! il faut bien que je prenne sur moi, répondit-elle; quand je me mets à pleurer, il y a tout de suite un second mouchoir en avant. » Et, du coin de l'œil, elle désigna Mme Fagg.

« Quelle affection dévouée cette femme a pour vous! dit Délice toute songeuse; elle serait votre mère qu'elle n'en témoignerait pas plus.

— Elle a si peu de chose à aimer, la pauvre créature! s'écria Émilie. Vous représentez-vous ce que doit être sa vie? Ne rien entendre, rien, ni musique, ni voix humaine, pas le moindre son, un silence éternel; c'est une demi-mort!...

— Vous me faites frissonner, Émilie. Ah! que je la plains! Mais aussi vous êtes tout pour elle : « Sa vie, son bonheur, la prunelle de ses yeux », comme dit le poète.

— Non, dit Émilie en riant, pour la vue, Mme Fagg n'a rien à envier à personne; elle a, je crois, de meilleurs yeux que vous et moi. Je suis tout au plus ses oreilles et sa langue; cela fait l'affaire d'une petite babillarde comme moi.

— Et votre grand-père, que devient-il?

— Oh! je suis bien inquiète, nous n'avons pas encore reçu de ses nouvelles.

— C'est à n'y rien comprendre; peut-être y a-t-il eu une lettre qui s'est perdue?

— Peut-être bien... Mais voilà le coup de sonnette de grand'maman! Au revoir, Délice!

— Que vous êtes longue à venir, quand je vous appelle, Émilie! s'écria Mme Howe, en la voyant entrer dans sa chambre. Avec qui étiez-vous donc?

— Avec Délice.

— Qu'est-ce qu'elle venait faire ici? Elle devrait savoir que, lorsqu'on a des malades dans une maison, on n'a pas besoin de visiteurs qui ne servent qu'à vous empêcher de vaquer à ce qui est nécessaire. »

Émilie se mordit les lèvres et compta religieusement jusqu'à dix avant de répondre à sa grand'mère. C'était un système qu'elle avait adopté depuis peu pour être sûre de ne rien laisser échapper qu'elle eût à regretter ensuite.

« Voilà une rose que Délice m'a chargée de vous offrir, dit-elle, quand elle fut suffisamment calmée; une rose en cette saison, c'est une rareté.

— Mettez-la dans l'eau, » répondit Mme Howe d'un ton légèrement radouci.

Ce fut là tous ses remerciements.

« Donnez-moi à boire. Bon. Vous vous en allez? Pourquoi? Restez ici, parlez-moi; si votre grand-père était là, il saurait me distraire, lui.

— De quoi pourrais-je bien vous parler? murmura Émilie fort embarrassée. Voulez-vous que je vous raconte la légende de la rose rouge? dit-elle, son regard rencontrant la rose de Délice. Elle était blanche autrefois; mais, Vénus s'étant blessée...

— Quel intérêt voulez-vous que je prenne à cela, s'écria Mme Howe. Parlez-moi de choses qui aient le sens commun. Combien avez-vous d'argent dans votre bourse? (Bien peu, hélas! depuis cette malheureuse dépêche.)

— Douze ou treize francs, répondit la fillette.

— Pas plus? Votre père ne vous a donc rien envoyé, ces temps derniers?

— Non, grand'mère.

— Nous ne pouvons pourtant pas vous donner de l'argent de poche; nous vous nourrissons et nous vous hébergeons, c'est déjà bien joli. »

Émilie rougit jusqu'aux oreilles.

« Je ne vous le reproche pas, mon enfant, reprit Mme Howe; c'est une simple constatation que je fais... Mais il me semble que je sens une odeur de brûlé. Allez vite faire un tour à la cuisine. »

Il était temps, car les larmes d'Émilie jaillissaient malgré elle. Combien lui paraissait amer ce pain qu'on lui faisait payer par de telles paroles! Elle avait dit un jour à Charles que richesse ou pauvreté lui importait peu; mais c'était avant que le besoin d'argent se fût fait sentir péniblement à elle, avant qu'elle eût des dettes. Oui, elle, Émilie, elle avait des dettes; elle devait tout un trimestre de sa pension à miss Lightbody, et elle ne savait comment s'acquitter, son père laissant toutes ses demandes d'argent sans réponse.

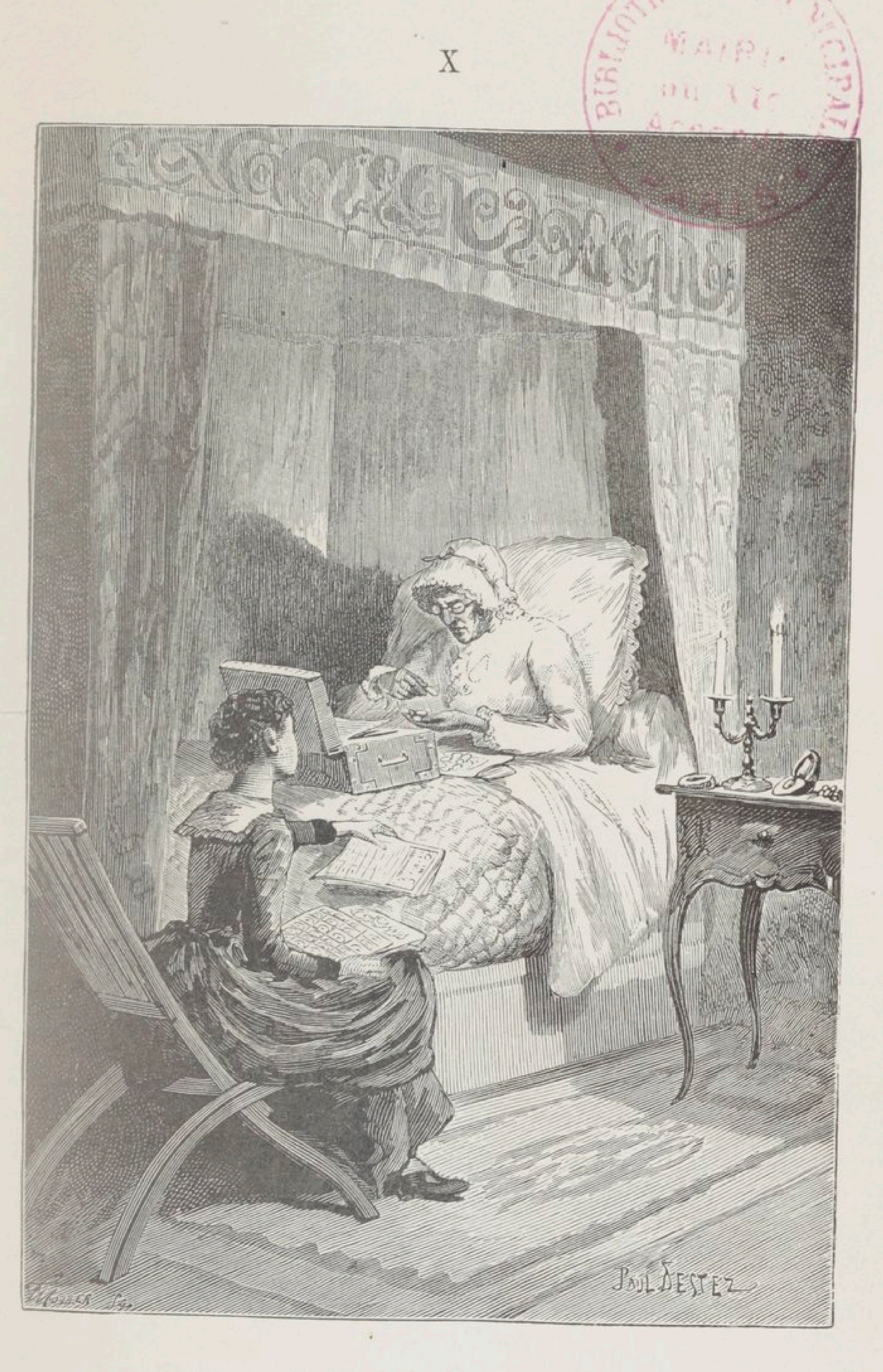
« Quand donc serai-je assez grande pour gagner ma vie toute seule et n'avoir d'obligations à personne! » murmura-t-elle en essuyant vivement ses larmes.

« Grand'maman devient de plus en plus dure pour moi, dit-elle par signes à Esther. Je ne puis y tenir plus longtemps!... Vous m'avez comprise?

— Oui, oui, répondirent les doigts de Mme Fagg; mais votre grand'mère souffre, ne l'oubliez pas. Vous ne seriez peut-être pas plus aimable qu'elle, si vous étiez à sa place. Vous vous êtes montrée jusqu'ici un vaillant petit soldat, et vous ne déserterez pas maintenant, j'en suis convaincue. »

La nuit fut des plus mauvaises. Vers trois heures du

X



« IL FALLUT L'AIDER A COMPTER SES RICHESSES. »

matin, Mme Howe, réveillant sa petite-fille pour la sixième fois, lui commauda d'allumer toutes les bougies de ses candélabres; la petite fille se demandait pourquoi cette illumination, lorsque la malade se fit apporter sur son lit une certaine cassette contenant ses valeurs et ses bijoux. Après quoi, il fallut lui mettre ses lunettes sur son nez et l'aider à compter ses richesses; à trois heures du matin, cela était pénible. Émilie était obligée de se pincer le bras de temps à autre pour se tenir éveillée. Enfin, ce fut terminé.

« Mettez les titres dans la boîte, à droite.

— Ils y sont.

— Bien. Maintenant, les billets à gauche, l'or dans la petite boîte de carton. N'en perdez pas; prenez garde! Les bijoux sont-ils tous dans leur écrin?

— Oui, grand'mère.

— Donnez-moi une pièce d'or, une pièce de vingt francs. Fermez la boîte et remettez-la en place.

— Il ne vous faut rien de plus, grand'maman?

— Finissez d'abord ce que vous faites. »

Mais, la cassette rangée, la malade resta immobile, les yeux fermés.

« Elle se rendort, pensa Émilie. Quel bonheur! je vais pouvoir me recoucher.

— Émilie, vous m'écoutez?

— Oui, grand'mère.

— Voilà quinze jours que je suis malade; le temps a dû vous sembler long, et puis je vous ai fait manquer la classe; je sais que c'est une grande privation pour vous.

— Oh! grand'maman, s'écria-t-elle touchée de cette sollicitude inattendue, ne vous inquiétez pas de moi;

si je vous soigne bien, c'est tout ce que je demande.

— Le docteur est très satisfait de vous, reprit Mme Howe; il a dit que vous étiez une excellente petite garde-malade. Aussi, pour vous récompenser, je vais vous faire un beau cadeau. »

Émilie ouvrit de grands yeux; jamais sa grand'mère ne lui avait donné quoi que ce soit.

« Tenez, voilà pour vous, ajouta-t-elle en laissant tomber dans la main d'Émilie, comme à regret, la pièce qu'elle tenait; mais je vous préviens que je vous la reprendrai si vous ne continuez pas aussi bien que vous avez commencé.

— Je continuerai, soyez tranquille, murmura Émilie; mais ce ne sera pas à cause de cela... »

Mme Howe avait encore à faire d'autres restrictions.

« Vous allez me promettre de ne pas dépenser tout cet argent en inutilités. Vingt francs, c'est une somme; je n'entends pas que cela passe en caisses à fleurs ou en rubans...

— Oh! non, grand'mère; c'est juste ce que je dois à miss Lightbody pour mon dernier trimestre, et je le lui porterai dès demain. Je vous remercie de tout mon cœur; je suis si contente de penser que je ne lui devrai plus rien!

— Émilie?

— Grand'mère?

— Vous ne ferez pas mal d'en parler au docteur, afin qu'il voie que je sais reconnaître les services qu'on me rend... »

« Quel dommage que grand'mère m'ait dit cela! pensa Émilie. Enfin, il faut prendre les gens comme ils sont et leur tenir compte des bonnes intentions qu'ils peuvent avoir, malgré ce qui s'y mêle d'imparfait. »

CHAPITRE XI



LES CADEAUX DE Mme HOWE

« Eh bien, comment se porte notre malade ce matin? demanda le docteur Prescott à Émilie, le lendemain de cette nuit accidentée. L'avez-vous vue seulement aujourd'hui? Je parie que non; vous aurez mieux aimé faire la grasse matinée. Oh! je vous connais... »

Émilie se mit à rire; elle aussi connaissait maintenant le vieux médecin, elle ne se laissait plus prendre à ses gronderies plus ou moins simulées. Sa grand'mère ne lui avait-elle pas dit qu'il la regardait comme une excellente petite garde-malade?

« C'est ainsi que vous me répondez? reprit-il en lui pinçant amicalement la joue; vous rirez quand je n'y serai plus, mademoiselle!

— Oh! pardon, s'écria-t-elle toute confuse; je crois que grand'mère va mieux, car elle a été affreusement difficile ce matin, et Mme Hackett dit que c'est très bon signe.

— Ah, vraiment! et est-elle souvent « affreusement difficile »?

— Non, docteur; il y a même des moments où elle est très, *très* aimable, à ne pas la reconnaître.

— Ne vous semble-t-il pas parfois qu'elle ait le délire?

— Je n'y avais jamais songé; mais c'est bien possible... Oh! oui, elle devait l'avoir cette nuit, quand elle m'a fait allumer toutes ses bougies et qu'elle s'est mise à compter ses titres... Et ces vingt francs qu'elle m'a donnés, oh! bien certainement elle n'avait pas sa tête.

— Si elle vous a donné quelque chose, elle n'a fait que ce qu'elle devait, dit le docteur en se frottant les mains et en observant à la dérobée la figure expressive de la jeune fille.

— Quel dommage! s'écria naïvement Émilie.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous tracasse?

— Oh! je pense seulement que je ne peux pas garder cet argent, si grand'mère n'a plus sa tête.

— Elle n'en est pas là, mon enfant; un peu d'excitation fébrile qui passera bientôt, rien de plus.

— Cela n'empêche pas que ce serait très mal à moi de profiter de ce qu'elle n'a pas toute sa connaissance pour accepter ce qu'elle ne me donnerait évidemment pas si elle jouissait de toutes ses facultés.

— Hem! fit le vieux médecin en massant une prise entre son pouce et son index, m'est avis que votre grand'mère agit mieux quand elle a le délire que quand elle est en bonne santé. A votre place, je ne sais si je ne garderais pas tout ce qu'elle voudrait me donner. »

Il parlait ainsi pour l'éprouver. Émilie, qui le prenait au sérieux, lui jeta un regard plein d'indignation.

« Je n'en ai pas la moindre envie, » dit-elle.

Puis, sans transition :

« Oh! que je voudrais que grand-papa fût de retour! Comprenez-vous qu'il n'ait pas même écrit un mot?

— M. Willard est revenu hier, » lui dit le docteur après quelques secondes d'hésitation.

Elle devint toute pâle.

« Et où est grand-père? murmura-t-elle; je suis sûre qu'il lui est arrivé quelque chose.

— Il est resté chez votre oncle Stéphen.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas écrire.

— Il faut donc tout vous dire? Eh bien! votre grand-père a eu une fluxion de poitrine; mais, rassurez-vous, il est hors de danger maintenant.

— Pauvre cher grand-papa! s'écria Émilie en renfonçant ses larmes par un effort de volonté.

— A la bonne heure! dit le docteur, voilà ce que j'appelle une vaillante petite nature! Votre grand-père est en pleine convalescence, et vous le reverrez, dans quelques semaines, aussi bien portant qu'à son départ.

— Oh! pourquoi est-il parti?...

— Oui, pourquoi? Il aurait mieux fait de rester ici... J'ai cru de mon devoir de vous avertir, mais il est inutile d'en parler à votre grand'mère; cela ne ferait que l'agiter davantage. Ménagez vos forces, jeune fille, vous en avez besoin... »

L'ARDOISE DE Mme FAGG

I

Émilie. — « Cette nuit, vous me jetterez de l'eau sur la figure pour m'éveiller, madame Fagg; je commence à être si fatiguée que je ne peux plus me réveiller quand vous vous contentez de me tirer par le bras. Vous devez être encore plus à bout de forces que moi, vous qui passez toutes vos nuits sans dormir.

« Si vous saviez comme le vent souffle! on dirait que la maison va s'écrouler... Vous êtes bien heureuse de ne pas l'entendre ; c'est ce que grand-papa appelle un temps à ne pas mettre un chien dehors. Pauvre grand-papa, qu'il me tarde de le revoir! Je viens de recevoir un mot de lui ; il va beaucoup mieux, mais il s'en faut encore beaucoup qu'il soit guéri. Que ne puis-je le soigner à la place de grand'-maman!

« Croiriez-vous qu'elle m'a encore donné une pièce d'or? Cela fait la troisième ; je les mets bien vite sous clef, au fur et à mesure, pour ne pas succomber à la tentation d'en porter une à miss Lightbody. En m'appropriant cet argent, je commettrais un vol; aussi je le lui rendrai dès qu'elle sera guérie. Ce n'est que la nuit qu'elle a de ces générosités, quand elle a les joues en feu et la tête égarée. Alors elle m'appelle sa bonne petite garde-malade, sa petite Émilie chérie, et me dit que je lui économise plus d'argent que je ne lui en ai jamais coûté; mais, le jour, quand elle est dans son état normal, elle ne me dit rien de semblable.

Esther, *saisissant son crayon.* — « Au contraire, c'est pendant la nuit qu'elle raisonne sainement et qu'elle agit comme elle le doit. Je suis de l'avis du docteur : ce qu'elle vous donne vous appartient bien légitimement.

Émilie. — « Si je pouvais croire que vous dites vrai, madame Fagg; mais il faut attendre sa guérison pour le savoir. J'ai rencontré miss Lightbody ce matin, et elle m'a paru froide. Je suis sûre qu'elle est ainsi à cause de ce trimestre que je lui dois; cela m'a fait tant de peine que j'en eus la gorge serrée et que je n'ai pas pu lui dire deux mots. Oh! que je voudrais pouvoir la payer! Et j'ai besoin aussi d'un manteau et d'une robe... Maman est si gênée que ce

n'est pas à elle que je l'avouerais jamais; mais je n'en ai pas moins besoin.

« Ah! voilà le coup de sonnette de grand'mère, je me sauve. »

II

Émilie. — « Oh! madame Fagg, il faut que je vous dise quelque chose! Regardez cette montre entourée de perles fines... C'est une de ces belles vieilles montres d'autrefois comme je les aime tant; eh bien, grand'mère vient de me la donner en me disant qu'elle ne la portait plus depuis des années, et que, n'ayant pas de nièces ni de cousines, cela me revenait de droit. Je donnerais je ne sais quoi pour pouvoir la garder *honnêtement;* elle est si jolie! mais comment le pourrais-je? Grand'mère ne me l'avait pas plutôt mise dans ma main, qu'elle m'a parlé de « l'oiseau qui était perché sur son lit. » Il est évident qu'elle déraisonnait.

« J'aimerais mieux qu'elle ne me l'eût pas donnée; j'en ai trop envie! Quand nous étions riches, papa m'avait rapporté de Genève un amour de petite montre, grosse comme une pièce de quarante francs; mais il y a longtemps que maman me l'a reprise pour en faire de l'argent. Je ne pensais guère que ce serait grand'mère qui m'en redonnerait une! Tous ces cadeaux me font l'effet des présents des fées dans les contes : « Quand vint le jour, l'or des fées s'était changé « en feuilles sèches... » Lorsque grand'mère ira bien, tous ses cadeaux s'évanouiront!... Délice dit que je suis une petite niaise de ne pas les garder. Elle me fait de jolis compliments, n'est-il pas vrai?

« Vous allez encore veiller toute la nuit; pourquoi ne voulez-vous pas vous coucher un peu à ma place? ce ne

serait que juste. Bonsoir, réveillez-moi dès qu'elle aura besoin de quelque chose. »

III

Émilie. — « Vous me demandez ce qui me fait sourire? Il est vrai que toutes nos pensées sont bien tristes; mais c'est justement pour cela que je souris, car j'ai lu qu'à force de vouloir paraître gaie, on le devient. Quand nous pleurerions jusqu'à demain, à quoi cela nous avancerait-il? à nous empêcher de faire notre devoir et à rien d'autre, madame Fagg!

« J'ai pourtant bien des sujets de chagrin : *primo*, je n'ai pas eu de nouvelles de grand-papa ce matin, et c'est le second jour que j'en attends en vain. Si oncle Stéphen n'écrit pas aujourd'hui, je dirai demain à M. Page de lui envoyer une dépêche. (C'est pour rire ce que j'en dis, bien entendu.)

« *Secundo*, la lettre de maman m'apprend que papa est parti pour le Colorado. Encore huit cents kilomètres de plus entre lui et nous! Ma pauvre maman est bien triste, et moi aussi.

« *Tertio*, grand'mère m'a donné une bague cette nuit, une ravissante petite bague avec un *Ne m'oubliez pas* en saphirs et en diamants, qui me plaisait tellement que je l'ai mise bien vite sous clef, sans même prendre le temps de vous la montrer.

« *Quarto*, grand'mère voit des crocodiles et des serpents tant que la nuit dure; cela m'épouvante de l'entendre en parler. Il me semble qu'elle ne va pas mieux, quoiqu'en dise le docteur.

« Je n'ai vu personne aujourd'hui que Xéna Gliddins qui

m'apportait un livre pour me distraire. Je l'ai remerciée de l'intention seulement, vu qu'elle était dans les nuages comme toujours, et, au lieu de me remettre les *Patins d'argent* que je désire tant lire, c'est un vieil abécédaire à sa petite sœur qu'elle m'a donné.

« Ses rêves n'ont pas l'air de la rendre bien heureuse ; elle est constamment à se plaindre de son sort, et ce matin encore : « Ah! que je voudrais pouvoir me changer, moi et « ma vie! me disait-elle. Vivre dans une arrière-boutique « d'épicerie, quel supplice! et puis, je suis si disgraciée de « la nature! Si j'avais seulement une jolie taille, je me « consolerais de ma laideur; mais être laide comme je le « suis, et avoir soixante-dix centimètres de tour de taille, « c'est trop. »

« Pauvre Xéna, je ne savais que lui répondre, car c'est malheureusement vrai ce qu'elle disait ; mais pourtant, que d'intelligence dans ses yeux et quels sentiments délicats sous cette enveloppe disgracieuse! Je finis par lui dire que, quand elle serait plus âgée, son esprit se verrait sur sa figure. N'est-ce pas vous qui m'avez appris cela? Mais elle a répliqué qu'elle donnerait tout l'esprit que je lui accordais, pour un peu de beauté qui la fasse aimer de tout le monde. Pauvre fille!

« Qu'il fait froid ce soir! Je vais ranger mes fougères autour du poêle, afin qu'elles ne gèlent pas cette nuit. Bonsoir. »

IV

Émilie. — « Cette fois je ris pour tout de bon, je ne fais pas semblant; regardez cette lettre, elle est de grand-papa, et il dit que nous le reverrons vers le milieu de mars, tant il va mieux maintenant. Ce sont là de bonnes nouvelles,

n'est-ce pas? Mais ce n'est pas tout : imaginez-vous que le docteur m'a demandé tout à l'heure si je n'étais pas trop fatiguée de la vie que je menais.

« — Il est temps que cela finisse, me dit-il, après m'avoir tâté le pouls.

« Je lui répondis que j'étais moins fatiguée que vous, et que, sans les serpents et les crocodiles de grand'-mère, ce ne serait rien du tout. Alors il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée comme si j'étais sa petite fille, en me disant :

« — Pauvre mignonne, je voudrais pouvoir écraser ces serpents et ces crocodiles qui vous font si grand'peur, ou, tout au moins, pouvoir appeler votre maman à votre secours; vous êtes trop jeune pour supporter tous ces soucis.

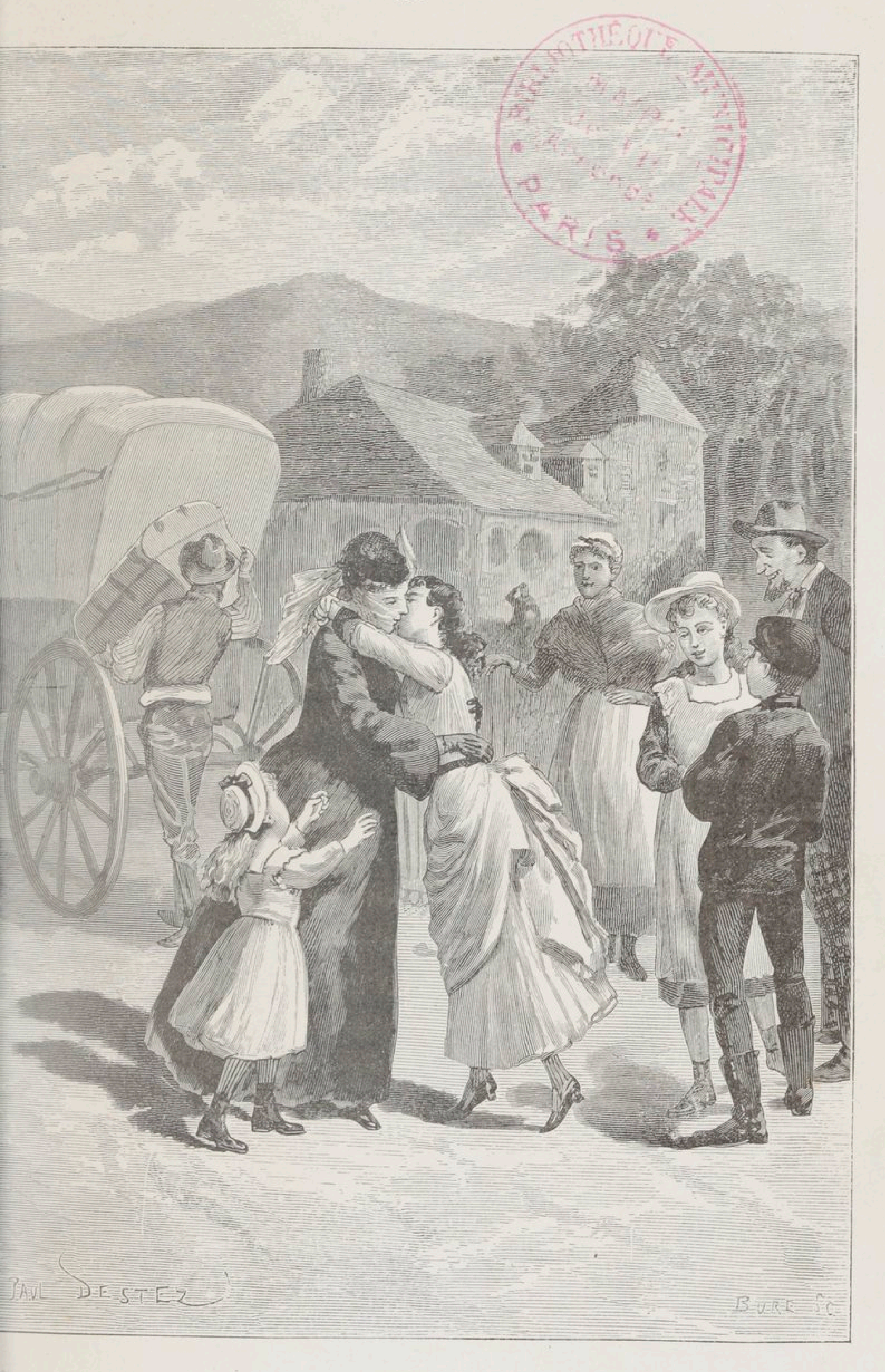
« — Oh! m'écriai-je, il suffirait d'un mot de vous pour faire venir maman.

« — Donnez-moi son adresse, » me dit-il aussitôt...

« Cher vieux docteur, qu'il est bon! Oh! que je suis contente, madame Fagg, que je suis contente!... Maman ne se fera pas prier pour venir, et elle sera peut-être ici dans trois ou quatre jours. Quel bonheur, mon Dieu! Nous lui donnerons la chambre rouge, n'est-ce pas? C'est la plus agréable à habiter. Comme ma petite Dunie doit être changée depuis un an que je ne l'ai vue! Croyez-vous qu'elle me reconnaîtra?... »

V

Émilie. — « Elles sont là toutes les deux, maman et Dunie! Ce n'est pas un rêve. N'est-ce pas que maman est la meilleure, la plus belle et la plus aimante des mamans, comme elle est aussi la plus aimée?



« VOUS AUSSI, VOUS ÉTIEZ CONTENTE, MA BONNE MADAME FAGG. »

« N'est-ce pas que Dunie est la plus adorable, la plus jolie et la plus spirituelle petite fille de quatre ans que vous ayez jamais vue? Elle m'a reconnue tout de suite, la petite chérie, et elle est encore plus gentille que l'année dernière.

« Ai-je été assez enfant quand la diligence est arrivée! Me suis-je assez donnée en spectacle à tous les gens de Quinnebasset! Eh bien, cela m'est égal; j'avais bien autre chose en tête! Vous aussi, vous étiez contente, ma bonne madame Fagg; je l'ai bien vu dans vos yeux.

« Maman est pâle et fatiguée; elle n'a jamais été bien forte, mais elle l'est moins encore depuis tous nos ennuis. Il ne faudra pas la laisser veiller grand'maman, cela la rendrait malade. Nous continuerons comme avant son arrivée; mais, si vous saviez quel repos moral j'éprouve depuis que je la sens près de moi! Je me passerais de boire et de manger, plutôt que de la perdre de nouveau. »

VI

Émilie. — « Vous ai-je dit que, depuis que grand'maman ne voyait plus de serpents la nuit, ni d'oiseaux perchés sur son lit, elle avait cessé de me faire des cadeaux? Aujourd'hui, je lui ai parlé de la bague et de la montre qu'elle m'a données : elle ne savait pas ce que je voulais dire. Alors, je lui ai tout raconté, et elle me les a reprises, ainsi que toutes ses pièces d'or. Voyez comme il est heureux que je ne les aie jamais considérées comme étant à moi; cela me ferait de la peine à présent de les lui rendre, tandis que je n'en ai aucun regret, puisque je m'y attendais.

« Elle ne se rappelle rien de tout ce qui s'est passé depuis trois semaines, pas même la maladie de grand-papa;

mais, à présent, le docteur affirme qu'elle a toute sa connaissance, et je vous donne en cent de deviner ce qu'elle a fait cette après-midi. Vous saurez d'abord que nous sommes encore plus gênés que je ne le croyais. Papa n'envoie, pour ainsi dire, pas d'argent à maman, tant il a de peine à se tirer d'affaire lui-même. Grand'mère, qui ne l'ignore pas, a engagé très gracieusement maman à rester ici au moins six mois; après quoi, elle lui a dit :

« — Émilie a été assez gentille pour moi pendant ma maladie; aussi, à cause d'elle, je vous ai mise sur mon testament. »

« Je n'en revenais pas, ni maman non plus.

« — Je vous ai laissé cinq mille francs, ajouta-t-elle; mais, puisque je suis guérie, vous aurez peut-être à les attendre longtemps, et, si cela vous arrange mieux, je puis vous les donner maintenant, *Carline.* » (Vous savez qu'elle ne dit jamais Caroline à maman, c'est toujours *Carline...*)

« Ma pauvre mère pliait sous le poids de sa reconnaissance, et moi sous celui de ma stupéfaction. Cette générosité était si étonnante de la part de quelqu'un qui venait de me reprendre tout ce qu'elle m'avait donné pendant sa maladie! Mais écoutez la suite de l'histoire :

« — Vous pouvez aller demain chez mon banquier, dit grand'mère; il vous donnera cet argent, *à condition que vous vous engagiez à m'en payer l'intérêt tout le reste de ma vie.* »

« Ne trouvez-vous pas que c'est là une étrange manière de faire des cadeaux? Enfin, cela vaut toujours mieux que rien. Je vais pouvoir payer miss Lightbody, et nous aurons de quoi faire face aux dépenses les plus urgentes. »

VII

Émilie. — « Laissez-moi vous raconter ce qui nous est arrivé hier soir, pendant que vous dormiez, madame Fagg.

« Il était environ onze heures; les volets de la salle étaient fermés, et la lampe, posée à terre pour que grand'-mère ne la vît point, répandait une lueur sépulcrale. Grand'mère dormait profondément, maman sommeillait sur le canapé, et moi je tisonnais pour me tenir éveillée. Tout d'un coup j'entendis du bruit au dehors, du côté de la cuisine; il semblait qu'on déblayât la neige tout autour de la fenêtre. « C'est un chien, » me dis-je; mais maman, réveillée en sursaut, s'écria :

« — Des voleurs! Émilie. Ah! mon Dieu, qu'allons-nous faire, seules, dans cette maison isolée?... »

« J'eus tout juste assez de présence d'esprit pour lui dire :

« — N'ayez pas peur, mère; je sais ce que c'est, » et je l'enfermai à double tour dans sa chambre, pour que les voleurs, s'il y en avait, ne pussent pas y entrer tout de suite; puis j'allai sur la pointe des pieds à la cuisine.

« Là, mon cœur se mit à battre bien fort. Il n'y avait pas de doute à garder sur le bruit que j'entendais; quelqu'un s'efforçait d'ouvrir la fenêtre qui donne sur le jardin. Je n'aurais jamais cru, me disais-je, que des voleurs pussent avoir l'idée de venir à Quinnebasset; mais c'est bien évidemment un voleur, attiré, sans doute, par l'argent de grand'maman... Maudit argent!... Combien y en avait-il? Deux, trois, peut-être, et j'étais sans armes et sans défense! Je saisissais déjà la pelle et les pincettes, dans la pensée de les intimider par un vacarme infernal, lorsque j'entendis

chanter dans la rue, et je reconnus la voix de M. le juge Davenport qui revenait de faire son whist avec le docteur Prescott et sa femme. Il ne me fallut pas longtemps, je vous assure, pour retirer les barreaux de la porte d'entrée et courir l'appeler à mon secours ; mais il ne fut pas plutôt entré chez nous que je me mis à trembler de toutes mes forces. Je crus que j'allais tomber... C'était la réaction qui se produisait après la belle peur que j'avais eue. M. Davenport me soutint et me porta dans le fauteuil de grand-papa, en me recommandant de ne pas m'évanouir; après quoi, il partit avec sa lanterne pour explorer la cuisine.

« L'instant d'après, j'entendais des rires et je le voyais revenir, traînant après lui le voleur, qu'il avait pris au collet.

« — Misérable, lui disait-il, vous devriez avoir honte d'effrayer ainsi les honnêtes gens ! »

« Qui croyez-vous que c'était, madame Fagg?

« C'était Charles Preston, qui n'avait pas voulu frapper à la porte, pour ne pas nous effrayer. Il avait bien réussi !

« — D'où sortez-vous ? » lui dis-je tout étonnée de le voir, puisqu'il ne devait pas revenir avant le mois de mars. Alors, il m'expliqua qu'il était revenu de là-haut avec un des bûcherons, lequel s'était trouvé subitement malade, et que, comme il était sans nouvelles de nous toutes, il avait saisi au vol l'occasion de savoir si nous étions mortes ou en vie.

« Je rendis la liberté à maman, qui ne savait pas ce que tout cela signifiait, et nous restâmes à causer avec Charles et le juge jusqu'à minuit sonné; puis le juge reprit le chemin de chez lui, et Charles nous envoya nous coucher, maman et moi, en nous disant qu'il se chargeait de veiller

grand'mère. Il doit repartir demain ; vous ne l'avez pas encore vu, parce qu'il est allé chez M. Davenport, afin de choisir des livres pour le reste de son hiver. Il profitera, sans doute, de l'occasion pour passer chez Will Curtis, et voir Virginia, qu'il admire tant.

« Il paraissait très heureux de se retrouver ici. Il a tout de suite fait connaissance avec maman, et ils sont déjà comme de vieux amis, ce qui ne m'étonne pas ; je leur avais si souvent parlé l'un de l'autre !... Quel langage ! Mais vous me comprenez, n'est-ce pas ?

« Ah ! j'oubliais. Ce matin, Charles m'a dit :

« — Vous n'avez pas l'air content de me voir, miss Émilie.

« — Non, lui dis-je, je vous en veux, et vous savez parfaitement à cause de quoi. »

« Maman me fit de gros yeux, et je me hâtai de lui expliquer que c'était parce j'avais de l'amitié pour Charles que je lui parlais ainsi.

« — Qu'a-t-il donc fait ? me demanda-t-elle.

« — Ne voyez-vous pas qu'il fume ! C'est un défaut que je ne lui connaissais pas encore.

« — Tout le monde fume ! s'écria-t-il en se redressant comme un petit coq en colère.

« — Ah ! du moment où votre ambition est de ressembler à tout le monde, je me tais ; mais j'avais toujours cru, jusqu'à présent, que vous désiriez être *mieux* que tout le monde.

« — Charles, lui dit maman d'un ton conciliant, Émilie est peut-être un peu trop franche. Elle vous parle comme elle parlerait à un de ses frères ; ne vous en fâchez point, c'est dans une bonne intention.

« — Je le sais, madame, répondit-il; aussi je tiens toujours grand compte de ce qu'elle me dit. »

VIII

Émilie. — « Charles est reparti, non sans m'avoir parlé.

« — Je ne faisais vraiment pas grand mal en fumant, me dit-il; mais je vous ai trop d'obligations pour ne pas vous céder en tout ce qui est raisonnable.

« — Alors, répondis-je, vous me promettez de ne plus fumer?

« — Oui, puisque vous y tenez; mais à toute autre personne j'aurais simplement demandé de quoi elle se mêlait. »

« Il en était tout rouge, le pauvre garçon; il faut croire que cela lui coûtait vraiment!... »



CHAPITRE XII

POISSONS D'AVRIL

Émilie. — « Oh! madame Fagg, si vous saviez tout ce qui m'est arrivé hier! Aussi, j'étais trop heureuse depuis le retour de grand-papa, cela ne pouvait pas durer!...

« Je vais tout vous raconter d'un bout à l'autre, ce sera un peu long; mais autrement vous n'y comprendriez rien.

« J'étais allée hier chez Xéna avec Dunie. La pauvre mignonne n'était pas invitée; mais elle n'avait pas voulu me quitter, et je l'avais emmenée de peur d'une scène de larmes. Bien nous en prit à Xéna et à moi; quand je pense que sans elle... mais n'anticipons pas sur les événements!... Nous devions passer toute la journée chez Xéna et même y coucher, parce qu'elle avait peur toute seule avec sa tante Élisa, Mme Gliddins étant partie le matin pour Poonoosac avec ses deux filles, Nancy et Suzanne, et ne devant revenir que le lendemain.

« Dunie était ravie de pouvoir fourrager à son aise dans la boutique de Mme Gliddins; les biscuits et les sucres d'orge la charmaient, et puis, c'était si amusant d'être assise à côté de moi au comptoir et de m'aider à servir les clients.

« — *Ze* voudrais bien être *touzours marçande,* » s'écria-t-elle cent fois.

« Xéna n'était pas de son avis.

« — Que je déteste donc ce métier! me dit-elle. Je donnerais je ne sais quoi pour que cette boutique n'eût jamais existé! »

« Pauvre Xéna, elle place son idéal tellement haut qu'elle n'est jamais contente de son sort!

« Sa tante alla prendre le thé chez Mme Hackett, et nous eûmes assez à faire de veiller au magasin et d'être au télégraphe, à la place de Nancy. Xéna sait très bien le faire manœuvrer; elle a une amie qui est employée à celui de Rosewood, et nous fîmes la conversation avec elle pendant une demi-heure. Xéna aime beaucoup cette Gracia Morris, qu'elle a vue en tout et pour tout une seule fois dans sa vie; elle lui écrit constamment, et elle prétend que c'est un phénix. Ce que c'est que d'avoir de l'imagination! Moi, je la trouve laide d'après sa photographie, et les passages de ses lettres que je connais me paraissent fades et prétentieux.

« Nous dînâmes tant bien que mal. Xéna, toujours distraite, ne savait pas où on mettait la moitié des choses; mais, comme nous étions seules toutes les trois, nous ne fîmes que rire de ses bévues. Imaginez-vous qu'elle ouvrit une boîte de sardines pour notre dessert au lieu de conserves de pêches et qu'elle mit du sucre sur notre bifteck à la place de sel; cela vous donne une idée du reste.

« Nous devions coucher dans sa chambre, située au rez-de-chaussée, tout près de la boutique. C'était une jolie petite pièce bien meublée, avec un tapis par terre et toutes sortes de jolies choses sur les tables et les étagères; mais

il y régnait un désordre impossible. Si j'avais osé, je lui aurais offert de la ranger.

« Je remarquai pendant le dîner qu'elle ne mangeait pour ainsi dire rien, et je lui en fis l'observation en lui demandant si elle était malade, d'autant plus qu'il me semblait qu'elle avait maigri depuis quelque temps. Elle m'affirma qu'elle se portait à merveille; mais elle laissa échapper, dans le courant de la soirée, que, si elle avait perdu complètement l'appétit, c'était parce qu'elle ne mangeait plus à sa faim depuis plusieurs mois, afin de se faire maigrir. Quelle folie de sa part! Vous pensez si je la grondai; mais peu lui importait. J'avais eu la malencontreuse idée de lui dire qu'elle avait maigri, et elle était enchantée. N'allait-elle pas jusqu'à vouloir soutenir que c'était un triomphe de l'esprit sur la matière? Joli triomphe, ma foi! Et les maux d'estomac qu'elle y a gagnés, est-ce aussi un triomphe de l'esprit? C'est plutôt une revanche de son estomac maltraité. Mais passons.

« Dunie s'était amusée tout l'après-midi à mystifier les clients en leur disant de « *legader* le petit poisson qui était sur l'arbre d'en face. » C'était sa manière de leur faire un poisson d'avril. Tout le monde prit parfaitement la plaisanterie, excepté miss O'Neil, qui voulut s'évertuer à lui dire que les poissons ne montaient jamais sur les arbres (comme si Dunie ne le savait pas aussi bien qu'elle), et cela d'un ton qui la fit fondre en larmes. C'était justement l'heure de la coucher, et je ne savais qu'imaginer pour la consoler. Enfin, comme nous étions au 1er avril, et que c'était un poisson qui causait tout le mal, je lui proposai de faire une niche à Xéna, ce qui changea immédiatement le cours de ses idées, et, au lieu de la coucher dans

le lit de Xéna, ainsi que celle-ci me l'avait dit, je mis à s place un oreiller coiffé d'un bonnet. Puis je la couchai, elle dans le lit de Nancy, qui occupe une des chambres du haut Je ne me doutais guère que cela nous sauverait la vie toutes les trois!... Xéna n'en finissait pas de laver le assiettes de notre dîner; j'eus le temps d'organiser m petite attrape et de revenir m'asseoir au comptoir, san qu'elle eût le moindre soupçon.

« Nous causions bien tranquillement, elle et moi, aprè la fermeture de la boutique, quand Virginia Curtis arriva tout courant nous dire de venir vite voir son *cereus* qu venait de s'ouvrir. C'est une plante bien extraordinaire qu fleurit de nuit, et, en outre, ne fleurit qu'une fois dans sa vie. Il devait y avoir nombreuse assemblée chez Virginia à cette occasion, et une de ses cousines venait d'Halifax tout exprès pour admirer cette fleur merveilleuse. Cependant miss Osgood (c'était le nom de cette cousine) n'étai pas arrivée par le train qui devait l'amener, et, quand Virginia nous apprit cela, je ne sais quelle idée folle me traversa la cervelle de me déguiser et de me faire passer pour cette miss Osgood, que personne ne connaît à Quinnebasset : poisson d'avril numéro deux!...

« Virginia, à qui je communiquai mon idée, s'en enthousiasma aussitôt, et, avec l'aide de tante Élisa, qui venait de rentrer, ces demoiselles me costumèrent à leur guise. Elles me mirent la robe de visite de noce de Mme Gliddins, qui n'avait pas vu le jour depuis quelque vingt-cinq ans, et qu'elles dénichèrent au fond d'une armoire. C'était une robe de soie gris perle, garnie de dentelles noires, avec une traîne de deux mètres de long. Elles vinrent à bout de l'ajuster sur moi à grand renfort d'épingles et en me rem-

bourrant d'ouate, car je suis loin d'être aussi grosse que l'était Mme Gliddins. Puis, elles me poudrèrent, me blanchirent les sourcils pour me rendre méconnaissable, et me couvrirent les cheveux de farine, parce que miss Osgood grisonne déjà, quoiqu'elle ait à peine dépassé la trentaine. Une coiffure avec un peigne à la girafe acheva le déguisement. Je ne me reconnus pas quand je me regardai dans la glace.

« Nous partîmes. Virginia et Xéna riaient à se tordre tout le long du chemin. Moi, je me demandais si je pourrais jamais soutenir mon rôle jusqu'au bout, et je regrettais à moitié d'avoir commencé. Je le regrettai encore bien davantage par la suite !

« Le salon de Mme Curtis était plein de gens qui entouraient le *cereus*, et s'extasiaient sur sa beauté. Représentez-vous une fleur d'un blanc éclatant, un peu dans le genre du lis d'eau, mais beaucoup plus belle et large comme une tasse à thé ; elle était magnifique !

« Après avoir prévenu sa mère tout bas, Virginia me présenta aux uns et aux autres : « Miss Osgood, ma cousine, qui arrive d'Halifax, » disait-elle. Personne ne me reconnut ! On me regarda de près et de loin, et on eut l'air de me trouver tout à fait distinguée. Ne venais-je pas d'Halifax ? J'avais toute la supériorité d'une habitante d'une grande ville sur des campagnardes !

« Miss Topliff m'accueillit des plus aimablement. Rien de sa morgue ordinaire. Miss Osgood, qui est très riche, était sans doute à sa hauteur ! Délice m'adressa son plus gracieux sourire. Maggie Selden me fit timidement sa révérence. Enfin chacun y fut pris, excepté Charles. Je faillis éclater de rire en le regardant, tant ses yeux me

disaient clairement qu'il m'avait devinée. Je fronçai les sourcils pour lui intimer l'ordre de me laisser tranquille; mais il fit semblant de ne pas comprendre, et, pendant une demi-heure, il ne me quitta pas d'une semelle. J'avais toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Ces demoiselles se disaient entre elles qu'elles n'avaient jamais vu Charles Preston se montrer autant à son désavantage; mais cela ne leur donna point de soupçons. Il est leur favori maintenant; quelle différence avec l'an passé!...

« — J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop à Quinnebasset, Miss Osgood, » me dit Dora quand toutes les présentations furent finies.

« Elle se croyait obligée de me faire les honneurs de son pays natal, comme elle le fait pour les étrangers qui ont l'insigne honneur de lui plaire.

« J'étais résolue à ne répondre que par monosyllabes pour que le son de ma voix ne me trahît pas.

« Comment donc! m'écriai-je en m'efforçant de changer ma manière de parler, au contraire.

« — Vous êtes trop aimable, riposta Dora. Quinnebasset est si triste en cette saison!

« — Ah! murmurai-je, et ce vilain Charles répéta comme un écho moqueur :

« — Ah!

« — Mais, en été, reprit Dora d'un air de condescendance, c'est assez pittoresque; j'ai des amies qui sont en admiration devant certains points de vue.

« — Vraiment? lui dis-je, sachant bien de qui elle voulait parler.

« — Oh! dit Dora, ce ne sont que les personnes qui

n'ont jamais voyagé; vous qui venez de loin, vous devez avoir vu bien mieux. »

« C'en était trop pour Katie Hackett.

« — Comment pouvez-vous parler de la sorte, Dora? s'écria-t-elle; vous savez bien que nos montagnes sont belles, même pour ceux qui ont voyagé. Miss Osgood, j'espère que vous resterez assez longtemps dans notre pays, pour juger par vous-même de ses beautés.

« Miséricorde, quelle véhémence! dit Délice en riant, on croirait entendre Émilie Howe! A propos, où donc est-elle Émilie? Je ne la vois pas. »

« De quel air d'indifférence elle disait cela! On voyait que cela lui était bien égal que je fusse là ou non; elle n'avait pas même eu la pensée de venir me chercher pour voir cette fameuse fleur. Cela me fit de la peine et je la regardai d'un air si étonné qu'elle se crut obligée d'ajouter pour mon édification :

« — Émilie Howe est notre Xantippe.

« — Xantippe! » m'écriai-je, le cœur serré et la tête en feu.

« Il me semblait que tout tournait devant mes yeux. Me comparer à cette acariâtre femme de Socrate! Oh, Délice!

« — Xantippe! » répéta Charles comme un vrai perroquet; mais je le sentais furieux contre elle.

« — C'est une petite personne qui critique tout et tout le monde, reprit Délice. Charles Preston, ne me regardez pas comme si vous vouliez m'étrangler; vous savez bien que je ne dis que la vérité.

« — Je suis fâché de vous contredire, » murmura-t-il entre ses dents.

« Oh! Délice, Délice, vous que j'aimais tant, était-ce

donc ainsi que vous me le rendiez? Jamais de ma vie, j
n'ai souffert si cruellement; quelle amère déception! J'eu
à peine la force de me pencher vers le *cereus* pour cach
mon émotion. Charles vint à mon secours, et, pour m
donner le temps de me remettre, il fit semblant de m
raconter je ne sais quelle histoire que je n'entendis pa
j'écoutais Dora qui prenait mon parti.

« — Je ne puis pas vous approuver, Délice, lui disai
elle à demi-voix; jamais Émilie ne parlerait ainsi de vou
ni de personne du reste. Pensez un peu quelle opinio
miss Osgood va avoir d'elle.

« — Oh! s'écria Délice en pleurant presque, ne le pren
pas sur ce ton, Dora, cela m'est trop pénible! Vous sav
bien que je vous aime mieux que toutes ces demoiselles,
que je ne puis supporter de vous le moindre blâme. »

« Je ne voulus pas en écouter davantage; mais il m
semblait toujours entendre ces paroles adressées à Dora
« *Je vous aime mieux que toutes ces demoiselles.*
Alors, pourquoi toutes ces protestations d'amitié à mo
adresse? Pourquoi m'avoir dit tant de fois que j'étais s
préférée? C'était bien la peine de l'aimer comme je l'aimai

« Charles me suivit.

« — Du courage, Émilie, me disait-il à l'oreille.

« — Je ne peux pas! je ne peux pas! je veux m'e
aller, répétais-je comme un enfant.

« — Pour qu'on vous reconnaisse? A quoi bon vou
donner en spectacle à tout ce monde?

« — Tant pis, je veux partir!

« — Soyez calme, un instant encore, on vous regard
Là! maintenant éclipsez-vous par la cuisine... Vous m'at
tendrez à la porte; je vous apporterai votre chapeau et votr

manteau, et je vous reconduirai jusque chez Xéna, puisque c'est là que vous couchez aujourd'hui. Faut-il la prévenir de votre départ?

« — Non, non, j'aime mieux être seule; dites à Virginia que je suis partie parce que je craignais de trahir mon incognito. Pas un mot de ce que nous avons entendu, n'est-ce pas?

« — Soyez tranquille, vous pouvez compter sur moi, miss Émilie. »

« — Oui, je peux compter sur lui, c'est un vrai ami que Charles, il me l'a bien prouvé; aussi, que je lui en suis reconnaissante! Croiriez-vous qu'il a eu la délicatesse de me parler de choses indifférentes tout le long de la route et de ne pas prononcer le nom de Délice? S'il l'avait fait, je crois que j'aurais éclaté en sanglots!...

« Je passai une triste soirée; mon poisson d'avril n'avait que trop bien réussi. Personne ne l'eut jamais découvert, sans un *lapsus* de Xéna; mais, hélas! que n'eussé-je pas donné pour ne l'avoir pas si bien combiné!...

« Il m'en restait un second à poursuivre; je n'étais guère d'humeur à plaisanter, et, n'eut été la crainte de réveiller Dunie, je crois que je l'aurais remise dans le lit de Xéna. Cher petit ange sauveur!

« — Couchons-nous vite, » dit Xéna aussitôt qu'elle fut rentrée.

« Je profitai d'un moment où elle me tournait le dos pour grimper quatre à quatre l'escalier et me faufiler dans la chambre de Nancy. Jugez de sa surprise en ne me retrouvant plus dans la sienne et en apercevant un oreiller à la place de Dunie. Quoiqu'elle soit toujours dans la lune, il ne lui fallut pas bien longtemps pour découvrir où nous

étions cachées, et elle m'arriva en riant aux larmes. Je me mis à rire aussi, malgré mon chagrin, et plus nous riions, moins nous pouvions nous arrêter, tant nous étions énervées toutes les deux. Tout d'un coup, elle suffoqua et faillit perdre connaissance; nous étions déjà déshabillées et couchées. Je me relevai bien vite, et je courus prendre sur sa table de toilette un flacon d'eau de Cologne que je lui fis respirer. Elle ne parvenait pas à retrouver sa respiration; ses mains étaient si froides et sa figure si rouge, que je me demandais sérieusement si elle n'avait pas une attaque d'apoplexie. L'expression *mourir de rire* ne serait-elle donc pas un vain mot?

« J'allais appeler tante Élisa à mon secours, quand je m'aperçus que, sous sa grande chemise de nuit, Xéna portait enore son corset, et quel corset, si vous saviez, madame Fagg! Il eut fallu avoir un poumon de fer et un cœur en gutta-percha pour y résister; cela me rappelait ces cuirasses d'acier des chevaliers d'autrefois.

« — Êtes-vous folle de vous serrer comme cela! » m'écriai-je, et, saisissant des ciseaux, je coupai le lacet.

« Elle était tellement sanglée là-dedans que le corset, subitement relâché, partit en faisant un bruit sec assez fort pour réveiller Dunie.

« Lorsque j'eus rendormi la chère petite, Xéna, toute rouge de honte, me supplia de ne rien répéter, ni à sa mère, ni à personne.

« — Je ne dirai rien aux autres, lui répondis-je; mais mon devoir est d'avertir votre mère, et je le ferai, soyez-en sûre! c'est un vrai suicide que vous commettez là, Xéna! »

« Elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

« — Vous ne savez pas ce que c'est que d'être bâtie

comme une tour, murmura-t-elle, comme si c'eut été une cause suffisante.

« — Depuis combien de temps vivez-vous dans cette cage de fer? lui demandai-je.

« — Depuis trois mois, et en ne le quittant pas la nuit; j'ai déjà diminué de cinq centimètres de tour de taille; cela en vaut la peine.

« — Xéna Gliddins, écoutez-moi, m'écriai-je, en pensant malgré moi que j'allais justifier le surnom de Xantippe de Quinnebasset dont Délice m'avait gratifiée. J'ai toujours pensé et dit à tout le monde que vous aviez toutes les qualités imaginables, hormis le sens commun; mais ceci dépasse toutes les bornes. Comment! vous qui êtes une fille instruite et intelligente, vous ne comprenez pas que vous ruinez votre santé?

« — C'est mal à vous, Émilie, de me parler aussi durement, quand je suis si faible, et que j'ai les nerfs si ébranlés.

« — S'ils sont ébranlés, m'écriai-je, vous n'avez que ce que vous méritez, et je ne vous plains pas du tout.

« — Il faut être aussi laide que moi, pour comprendre mes souffrances, dit-elle d'un ton amer.

« — A ce compte-là, lui répondis-je, je devrais m'étendre sur un lit de Procuste, pour me grandir, moi qui voudrais tant être grande comme Virginia (j'allais dire *comme Délice*, mais son nom me faisait mal).

« — Ce n'est pas la même chose, murmura-t-elle.

« — Vous vous plaignez d'être trop grasse, repris-je, et moi, qui suis trop maigre, faudrait-il pas me donner tous les jours des indigestions, sous prétexte d'arriver à engraisser? Savez-vous que vous vous tuez avec ce régime-là?

« — Tant mieux! dit-elle avec rage. Qu'ai-je fait au ci pour être un pareil épouvantail? Personne ne m'aime et m'aimera jamais.

« — Pauvre chérie, lui dis-je en l'embrassant, croye vous donc que vos amies font attention à votre figure ou votre taille?

« — On aime que ce qui est beau, me répondit-elle, on a raison. Je me fais horreur à moi-même. Peut-avoir des dehors pareils, quand on a des idées et d sentiments élevés!... Mais je me trompe peut-être, et m esprit est, comme le reste, des plus vulgaires.

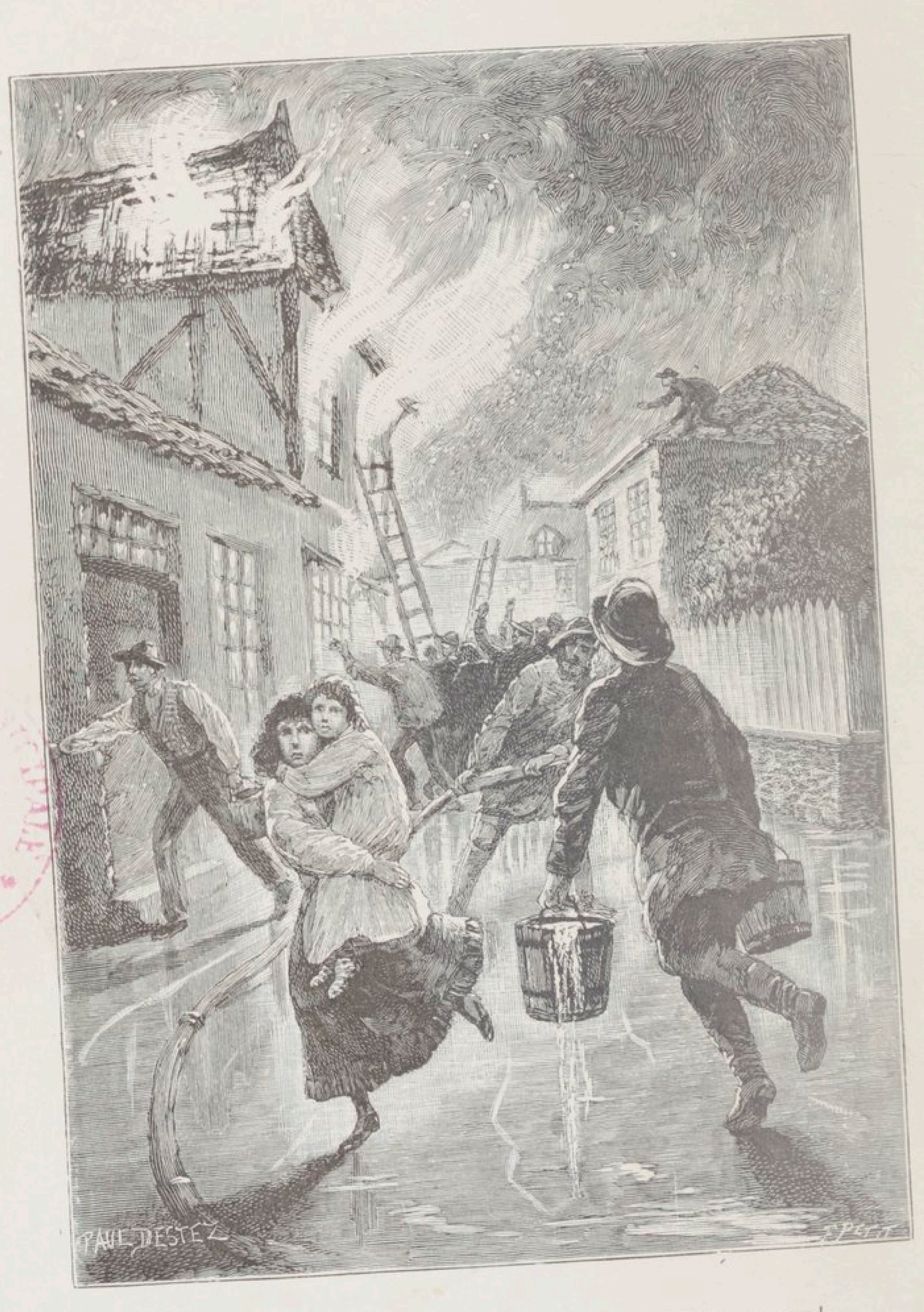
« — Votre esprit est *on ne peut plus* distingué, répl quai-je, et vous aurez plus de talents que nous toutes; c'e moi qui vous le prédis! Miss Lightbody ne vous a-t-el pas dit, l'autre jour, qu'il y avait « quelque chose » da vos vers? Je vous dis, moi, que vous serez quelqu'un, que Quinnebasset sera fier de vous. »

« Elle était ravie.

« — Que c'est bon, dit-elle, d'avoir une amie qui a co fiance en votre étoile! »

« Alors je me crus obligée, pour son bien, de lui fai un grand sermon, comme si j'avais eu vingt ans de plu qu'elle. Je lui dis qu'elle ne devrait pas laisser ses pensée constamment arrêtées sur miss Xéna Gliddins, qu'el devrait, au contraire, s'efforcer de s'oublier pour les a tres. Qu'elle regarde un peu autour d'elle : la vie qu menaient sa mère et sa sœur Nancy n'était pas déjà gaie. D'ailleurs, chacun n'a-t-il pas quelque chose à suppo ter en ce monde? (Et j'avais le cœur si gros que, pensant Délice, je me suis mise à sangloter comme une petit sotte.) Il ne faut pas vous imaginer, continuai-je, que vou

XII



DES JETS DE FLAMMES S'ÉCHAPPÈRENT DE TOUTES PARTS!...

soyez si laide que cela. Vous n'êtes pas jolie, c'est vrai; mais vous avez l'air doux, bon et intelligent, et plus vous avancerez en âge, plus vos qualités se verront sur votre figure. Et puis, ne venez pas me dire que vous n'avez pas d'amies, car je suis là toute prête à devenir la vôtre... »

« Si vous aviez vu sa joie, madame Fagg!... Mais, moi, j'avais quelques remords au fond, car tout en étant disposée à l'aimer tendrement, je savais bien que je ne l'aimerais jamais autant que j'aimais Délice, qui ne se soucie pas de moi.

« — Dites encore que vous m'aimez un peu, » me dit-elle en posant sa tête sur mon épaule, et c'est ainsi qu'elle s'endormit quand je le lui eus répété vingt fois. Quant à moi, je restai longtemps éveillée à réfléchir sur tous les événements de cette soirée; puis je finis par m'endormir à mon tour...

« Une détonation, aussi forte qu'un coup de canon, nous réveilla en sursaut; la maison tremblait, oh! mais, tremblait, je ne peux pas vous dire à quel point!... C'était pire qu'un tremblement de terre! Et la chambre était remplie de fumée...

« — *Le feu!* » m'écriai-je. Et, saisissant Dunie dans mes bras, je me précipitai au bas de l'escalier, et, de là, dans la rue, suivie de Xéna, plus morte que vive, et de sa tante Élisa, qui ne cessait de crier : « Hâtez-vous, il y va de votre vie... »

« Oh! madame Fagg, nous étions à peine sortie de la maison que les vitres volaient en éclats et que le toit s'effondrait sous nos yeux. Presque aussitôt les murs s'écroulèrent avec fracas, et des jets de flammes s'échappèrent de toute part!...

« — C'est un miracle que nous ayons pu nous sauver », dit tante Elisa... Et vraiment, madame Fagg, je ne comprends pas encore, à l'heure qu'il est, comment nous avons pu échapper à la mort!

« Xéna semblait pétrifiée; elle restait clouée à terre devant ces ruines embrasées, tandis que tante Elisa, Dunie et moi nous étions déjà réfugiées chez Mme Hackett. Vous pensez bien que tout le monde était en émoi dans le village. Les voisins étaient tous accourus au bruit de l'explosion; les cloches sonnaient à toute volée, et la pompe à incendie arrivait aussi vite que les pompiers pouvaient la traîner. On n'essaya même pas de sauver quoique ce fût de la maison Gliddins; l'on ne songea qu'à préserver les habitations voisines, la poste et la maison de miss O'Neil, ce à quoi on parvint sans trop de peine, les maisons ne se touchant pas.

« — A quoi pensez-vous donc, Xéna, que vous ne vouliez pas venir? lui demanda madame Hackett, quand elle eut enfin réussi à l'entraîner chez elle.

« — C'est le mur de ma chambre qui s'est écroulé le premier, répondit-elle. Où serais-je maintenant, sans le poisson d'avril d'Émilie?

« — Miséricorde! la frayeur l'a rendue folle, s'écria madame Hackett, de qui je tiens tous ces détails.

« — Non, je ne suis pas folle, madame Hackett, dit Xéna; mais comprenez donc que, sans Émilie, j'aurais couché dans ma chambre, et que nous n'aurions eu le temps de nous sauver, ni elle ni moi; *ma chambre était à côté du magasin*.

« — On peut dire que vous l'avez échappé belle, dit Mme Hackett, vous pouvez bien remercier le bon Dieu d'avoir mis cette idée dans la tête d'Émilie. »

« Et moi aussi, madame Fagg, je puis remercier le Seigneur, car nous avons vu la mort de près; j'en suis encore toute tremblante.

« Cette bonne Mme Hackett a recueilli chez elle toute la famille Gliddins qui se trouve maintenant sans ressource, et l'on a fait une souscription dans le village en faveur de ces pauvres femmes. Tout le monde a donné quelque chose, même ce désagréable vieil avare de John Bumble, que l'on a surnommé Harpagon; il leur a envoyé une corde de bois que Charles est en train de scier pour elles. Il donne son temps, n'ayant pas autre chose dont il puisse disposer. Chacun a donné en proportion de ses moyens, excepté grand'mère, qui n'a rien trouvé de mieux à leur envoyer qu'un mauvais jambon. En revanche, grand-papa leur a fait cadeau d'un billet de cinquante dollars, et je suis sûre que cela l'a gêné. Ses affaires vont très mal en ce moment; mais il est généreux, lui, mon cher grand-père! Toutes ces demoiselles se sont montrées parfaites pour Xéna. Il n'y a que moi qui n'aie presque rien fait; je lui ai donné mon châle et un de mes chapeaux, mais qu'est-ce que cela? Il me reste un autre chapeau, et, avec mon vieux manteau, je peux bien me passer de châle! Vous ne sauriez croire comme mon chapeau lui va bien; elle est dix fois moins laide quand elle l'a sur la tête. Du reste, depuis son malheur, elle est transformée. Elle n'a plus l'air de s'inquiéter de sa taille ni de sa figure, et elle ne cesse d'embrasser sa mère et ses sœurs. C'est maintenant seulement qu'elle apprécie tous les biens qu'elle a failli perdre.

« Dora Topliff lui a donné deux robes à elle, ainsi que de l'étoffe pareille pour se refaire des corsages. Naturel-

lement, les siens ne lui allaient pas. Mais ce qui vaut mieux encore, elle lui a demandé pardon de sa conduite passée. Malgré son orgueil, il y a chez elle une certaine grandeur d'âme, et surtout une franchise que j'apprécie particulièrement. Allons, voilà que vous allez penser que je fais allusion à Délice, et vous direz, comme elle, que je deviens amère. Est-ce vrai?

Mme Fagg. — « Amère, vous, ma pauvre petite, oh non! mais vous souffrez de cette première déception; c'est bien naturel. Ne la prenez pas trop à cœur cependant; il ne faut pas demander aux gens plus qu'ils ne peuvent donner. Vous êtes naturellement portée à voir en beau les personnes que vous aimez, et à leur accorder votre confiance pleine et entière. Pareille chose vous arrivera encore plus d'une fois; mais combien j'aime mieux cela que ces caractères soupçonneux et méfiants qui se rendent malheureux et qui rendent aussi tout le monde malheureux autour d'eux!

Émilie. — « Je ne vous ai toujours pas dit comment était arrivé l'accident de la maison Gliddins. On n'a pas de preuves certaines; mais voici ce que l'on suppose : il y avait un petit tonneau de poudre dans l'arrière-boutique où l'on n'allait jamais avec de la lumière, justement pour éviter un malheur; on pense que le feu a pris dans le magasin, et qu'après avoir tout dévoré silencieusement, il a gagné l'arrière-boutique, où la première étincelle a produit l'explosion qui nous aurait tuées toutes les trois si nous avions été dans la chambre à côté. Oh! certes, nous pouvons bien rendre grâce à Dieu; notre vie n'a tenu qu'à un fil. »

II

Émilie. — « Le temps me dure tellement de papa et de mes frères, que je suis allée voir Xéna, cet après-midi, uniquement pour me sortir de moi-même. Toute la famille Gliddins est installée maintenant dans le petit cottage de M. le juge Davenport, près de la rivière, qu'il leur a laissé pour rien, le brave homme. Je les trouve beaucoup mieux logées qu'autrefois dans leur maison avec leur affreux magasin, et Xéna semble s'y plaire bien davantage. Elle ne va pas bien du tout, Xéna. On a consulté pour elle le docteur Prescott, et elle lui a avoué toutes les folies auxquelles elle s'était livrée. Il lui a dit qu'elle ne serait pas remise avant longtemps, et que c'était presque un crime de se soumettre à une alimentation insuffisante et d'abuser de choses mauvaises pour la santé, telles que des cornichons et des fruits verts, comme elle le faisait dans l'espoir de se faire maigrir. Il a recommandé à Nancy de veiller sur elle et de ne lui passer aucun de ses caprices. Il paraît qu'il n'est pas rare de voir des jeunes filles devenir, par quelque cause semblable, morbides et hypocondriaques. Le docteur appelle cela *maladie de la volonté;* et il prétend qu'on la guérit en soignant le moral encore plus que le physique.

« La pauvre Xéna est pleine de courage. La mère a perdu le peu qu'elle possédait dans cet incendie; elle n'était pas assurée, et les dons des habitants de Quinnebasset ne sont pas suffisants pour la tirer de la misère, elle et les siens. Elles sont là quatre femmes à nourrir, et même cinq si je compte la petite Suzanne, et tout l'argent

qu'elles ont pour vivre se réduit au traitement de Nancy comme employée du télégraphe. Mme Gliddins a donc demandé de l'ouvrage à un tailleur de Poonoosac, et elle coud toute la journée des habits d'hommes avec l'aide de tante Élisa et de Xéna; leur machine à coudre ne s'arrête pas. Cette pauvre Xéna, qui déteste tant le travail manuel, je la plains bien sincèrement, moi qui suis dans le même cas!...

« Aujourd'hui j'ai eu une drôle de petite conversation par le télégraphe. Nous pensions, Xéna et moi, causer avec cette amie de Xéna qui s'appelle Gracia Morris, et qui est à Rosewood, et ne voilà-t-il pas que Gracia Morris était absente. Ce fut à quelqu'un d'autre que nous nous adressâmes, non pas à une femme comme nous le crûmes tout d'abord, mais à un monsieur disposé à s'amuser à nos dépens. Imaginez-vous que cet individu, qui prend le nom de « Zéphaniah Coolbrock, missionnaire à destination du Groenland », a prétendu qu'on lui avait conseillé de prendre pour compagne la petite-fille de Frédéric Howe. Consentirait-elle à l'accompagner à Upervick pour civiliser ces pauvres indigènes qui ne savent qu'ingurgiter de l'huile de baleine et grignoter les os des susdites baleines?... « J'espère, ajouta-t-il, qu'elle ne me considèrera pas comme un étranger, car j'ai souvent emprunté de l'argent à sa grand'mère... »

« Vous pouvez croire si j'ai répondu à cette impertinence par un silence éloquent; mais je me demande quels peuvent être les gens de Rosewood qui connaissent la « petite-fille de Frédéric Howe » et qui ont emprunté de l'argent à grand'mère. »

CHAPITRE XIII

ÉMILIE CHERCHE SA VOIE

I

Émilie. — « Est-il possible que nous soyons de nouveau au premier avril, et qu'il y ait une grande année de passée depuis ce fameux soir où nous avons manqué être brûlées vives, Xéna, Dunie et moi, et où j'ai entendu Délice parler de moi comme vous savez chez les Curtis! Je voudrais qu'elle n'eût jamais prononcé ces paroles, ou, du moins, que je ne les eusse jamais entendues! Cependant il vaut peut-être mieux pour moi savoir la vérité! Quand je pense que je m'imaginais que j'étais tout pour elle comme elle était tout pour moi! Je sais ce qu'il en est maintenant : elle aime tout le monde en général; mais elle n'a d'affection bien profonde pour personne en particulier!... Eh bien, le croiriez-vous, madame Fagg, malgré tout, et quoiqu'elle me fasse souffrir journellement, je l'aime toujours plus que les autres. C'est absurde, mais c'est comme cela.

« Charles a été bien gentil dans toute cette affaire; il ne m'a pas dit une seule fois : « Je vous en avais prévenue, » et, pourtant, il en aurait bien eu le droit; mais il a toutes les délicatesses, lui.

« Il a fait joliment son chemin depuis un an! Pensez donc! il est à l'Université et il tient un si bon rang que le comité de notre village l'a déjà engagé comme maître d'école, quoiqu'il ne doive en sortir avec ses diplômes que dans huit mois. Être engagé huit mois à l'avance, c'est beau, surtout à Quinnebasset où chacun l'a vu employé chez grand-papa.

« Comme tout change en ce monde! Quand je suis venue ici, lui et Xéna Gliddins étaient deux zéros, et maintenant voyez où ils en sont tous les deux, lui à l'Université, et Xéna sur le chemin de la gloire, puisque *l'Atlantique* insère dans ses colonnes toutes les poésies qu'elle lui envoie. Or, *l'Atlantique*, qui est un grand journal, n'accueillerait pas ses œuvres si elle n'avait pas de talent. Ainsi va la roue de la Fortune, cette capricieuse déesse!

« Vous me comprenez toujours si bien, ma bonne madame Fagg, que je ne serais qu'à moitié étonnée si vous aviez deviné combien je suis préoccupée. On dit que je suis gaie et que je ne m'inquiète de rien; mais on se trompe en ne me jugeant qu'à la surface. Ce soir, en particulier, je suis si triste que, malgré mes seize ans, je pleurerais volontiers comme un bébé. Papa est allé dans le Colorado, puis en Californie, après cela au Texas, et à présent le revoilà au Colorado. Qu'y fait-il, et pourquoi tous ces changements, nous l'ignorons absolument. S'il voulait l'expliquer un peu à maman, il lui épargnerait bien des mauvaises nuits; mais les hommes expliquent si rarement leurs affaires aux femmes! Papa dit qu'il ne veut pas ennuyer sa petite femme de tous ses tracas, et qu'elle n'entend rien aux affaires. C'est possible; mais, qu'elle y entende ou non, elle ne peut pas vivre de l'air du temps.

Depuis que nous sommes ici, elle n'a eu que ces malheureux cinq mille francs de grand'maman qui semblent fondre comme de la neige au soleil. Nous avons tant de choses à payer de tous les côtés! La pension de mes frères, leur entretien, le nôtre; cela n'en finit pas. Ma pauvre mère déplore souvent d'avoir été élevée dans le luxe, et de ne pas savoir économiser. C'est un peu vrai peut-être, car elle se refuse quelquefois les objets les plus nécessaires pour acheter ensuite des choses dont nous pourrions fort bien nous passer, telles que, par exemple, ces gravures qu'elle a acquises l'autre jour, et que grand'mère appelle des *images*, comme si c'étaient des enluminures à un sou; pour elle cela ne fait pas de différence!... »

II

ÉMILIE. — « Toujours pas de nouvelles de papa; nous sommes bien tourmentées, mère et moi. Où peut-il être, et que peut-il faire? Il nous a écrit il y a cinq semaines qu'il allait quitter Denver et qu'il nous donnerait des détails le lendemain, n'ayant pas le temps d'écrire longuement ce jour-là; mais nous attendons toujours la lettre annoncée, et, quand maman a télégraphié à son ami, M. Dicker, sa réponse a été : « *Howe parti fin avril, destination inconnue.* » Lui serait-il arrivé un malheur?

« Grand'mère est très bonne pour nous, elle aime beaucoup maman, maintenant qu'elle la connaît.

« — Restez ici tant que vous voudrez, *Carline*, lui a-t-elle dit hier, et ne vous inquiétez pas comme cela. »

« Grand-papa lui dit la même chose.

« — Ne vous tourmentez pas, ma fille. Frédéric a quelque nouveau projet en tête, et il est trop absorbé pour

vous écrire. Dieu veuille que cela réussisse cette fois!... »

« Mais, quoi qu'on lui dise, ma pauvre mère se désole. Moi, je pense, avec grand-papa, que tout s'expliquera pour le mieux; ce qui ne m'empêche pas d'être inquiète. Puis, ce départ mystérieux est aussi bien tourmentant. Tout Quinnebasset en est informé; par qui? je n'en sais absolument rien; mais je ne peux pas faire un pas sans être arrêtée au passage. « Avez-vous enfin des nouvelles de votre père? » me demande-t-on de tous les côtés. « C'est bien singulier qu'il n'écrive pas. » Et tous les sous-entendus et les commentaires malveillants que je devine! Jusqu'à cette vieille folle de miss O'Neil qui s'en est venue me dire aujourd'hui :

« — Votre père ne vous a pas donné la plus petite indication sur le lieu où il se dirigeait? Bien sûr il vous a abandonnées; à la place de votre mère, je demanderais le divorce. »

« Je devais être blanche de colère.

« — Qui sait s'il n'est pas allé en Afrique pour observer le passage de Vénus! » m'écriai-je.

« Elle n'eut rien de plus pressé que d'aller conter la nouvelle à Mme Hackett...

« Ces commérages et ces soucis tuent ma pauvre mère, madame Fagg. Que je voudrais que ce mystère fût éclairci!... »

III

Émilie. — « Il n'y avait pas l'ombre de mystère à éclaircir; papa nous avait très bien écrit comme il nous l'avait annoncé. Si nous n'avons pas reçu sa lettre, c'est pour cette bonne raison qu'il l'a oubliée depuis ce temps dans une de ses poches. Il est à Trenton tout simplement! Le village entier le savait presque avant nous; on avait

probablement examiné le timbre à la poste. Comme j'en revenais, sa lettre à la main, M. Page m'a demandé si mon père se plaisait à Trenton, et miss O'Neil est arrivée, tout de suite après, nous dire :

« — Eh bien, est-il à New-Jersey ou à Terre-Neuve ; on me l'a dit, mais je ne me le rappelle déjà plus. »

« Quelle plaie que les villages, avec tous leurs cancans !...

« Papa nous écrit qu'il a toujours la chance des Cummidge (vous vous rappelez *David Copperfield*, madame Fagg ?), mais qu'aussitôt que ses affaires iront mieux, il reviendra demeurer avec nous.

« — Je commence à désespérer qu'elles aillent jamais mieux, » s'est écriée ma pauvre mère, d'un ton qui me fit mal.

« — Prenez courage, maman, lui répondis-je, je suis grande maintenant, c'est moi qui vous soutiendrai bientôt. »

« Elle se mit à rire, et je continuai à plaisanter, pour changer le cours de ses idées. On s'étonne parfois de m'entendre dire des enfantillages ; c'est par principe, madame Fagg. Maman se rendrait malade à force de se tourmenter, si je ne l'égayais.

« Mais qu'est-ce que je pourrais bien faire, moi, pour gagner au moins ma vie en attendant que je gagne celle de maman et de toute la famille, car c'est là mon ambition ? J'y pense constamment, mais je ne trouve pas.

« Je me rappelle qu'autrefois, quand j'étais toute petite, et que nous habitions à Boston avec grand-papa Howard, le père de maman, on tint devant moi une conversation qui me frappa vivement. Nous étions riches alors ; je vois encore maman en robe claire couverte de dentelles, et l'argenterie massive qui étincelait sur la table au milieu des

cristaux et des lumières. Grand-papa parlait d'une pauvre fille de fabrique qui était morte de misère et d'excès de travail. « Le monde est dur pour les pauvres filles sans fortune, dit-il, vous ne pouvez être assez reconnaissants envers Dieu qui a placé votre petite Émilie au-dessus du besoin. » Pauvre cher vieux grand-père, il était très bon et a fait beaucoup de bien dans sa vie. Il avait raison, madame Fagg, le monde est dur pour nous autres; nous avons bien peu de voies ouvertes devant nous !...

« Charles prétend que je devrais, à son imitation, me faire maîtresse d'école, car j'ai montré ma capacité avec lui, dit-il. Mais cela m'effraye. Rappelez-vous tout le mal qu'a eu Katie Hackett, l'été dernier, avec son école dans le district de Whiting ! Délice affirme que je pourrais avoir du succès, si je me mettais à écrire, parce que je griffonne assez facilement. Je me demande si elle parle sérieusement ou seulement pour me faire plaisir. Il est difficile de le savoir au juste avec elle.

« Faites-moi quelque chose pour les enfants, me dit-elle ; ce sera très bien pour commencer. Tout le monde peut écrire pour les enfants, et, si vous voulez, je vous aiderai. »

« Nous essayâmes tout le mois dernier, c'est à-dire que nous nous réunîmes chez elle dans ce but, et que nous avons passé de bons moments à discuter notre livre en grignotant des *pop-corns* (des épis de maïs d'une espèce particulière grillés sur des charbons ardents) ; mais quand il fallut se mettre à écrire, jamais nous ne pûmes aller plus loin que ceci : « Alice était une ravissante petite fille, aux yeux bleus et aux cheveux châtains, qui habitait Philadelphie... » Nous ne pouvions pas arriver à nous entendre sur sa famille. Pour bien faire, il eut fallu qu'elle fût orpheline ;

mais c'était cruel de la laisser toute seule au monde. Enfin, je voulais lui faire vendre quelque chose dans les rues, et Délice ne voulait pas en entendre parler. Or, si nous n'en faisions pas une petite marchande des rues, ou une mendiante, quelle histoire pouvions-nous imaginer sur elle? Aussi nos soirées finissaient-elles généralement par un tour de valse, et nous recommencions, le lendemain, au même endroit : « Alice était une ravissante petite fille, » etc. Tant et si bien que maintenant le nom seul d'Alice nous fait rire.

« Décidément les livres d'enfants ne sont pas dans mes cordes. Puis, ce n'est pas si facile qu'on croit d'écrire pour eux! Je voudrais bien faire un bon roman; ce doit être si agréable d'arriver à la popularité et d'être aimée de quantité de gens qui ne vous connaissent pas, et cela uniquement parce que vous leur avez raconté les idées qui vous ont passé par la tête! Après tout, est-ce si difficile d'écrire? Il suffit de se creuser un peu l'esprit et de laisser ensuite courir sa plume sur son papier.

Madame Fagg, *en riant.* — « Vos jugements sont un peu précipités, ma mignonne. Si les auteurs ont de bons moments, en écrivant, ils en ont aussi de durs; rien ne se fait sans peine en ce monde. Peut-être écrirez-vous un jour, Émilie; mais il faut d'abord faire provision de pensées et d'impressions, comme les abeilles qui butinent de fleur en fleur pour faire leur miel. Voyez, jugez, regardez autour de vous et réfléchissez... *Vivez*, en un mot, avant de songer à écrire. »

IV

Émilie. — « Apprêtez-vous à une longue séance, madame Fagg; j'ai beaucoup de choses à vous dire. Vous avez vu l'aurore boréale de ce soir, n'est-ce pas? Dunie a

déclaré que c'étaient des anges qui se promenaient dans le ciel, une lanterne à la main. Comment trouvez-vous son idée? Maman m'a fait une véritable conférence sur les aurores boréales. Je voudrais pouvoir vous la raconter, mais cela m'entraînerait trop loin. Quand elle eut fini, grand-papa qui l'avait écoutée avec presque autant d'intérêt que moi, s'écria :

« — C'est tout de même bien agréable d'avoir chez soi une femme aussi instruite que vous, Caroline; vous venez de nous en apprendre autant que si nous avions lu tout un gros volume. »

« Ce n'est pas la première fois qu'il dit pareille chose. Maman est remarquablement instruite; mais, cette fois, plus que jamais, je me sentis fière d'elle, et je me mis à penser qu'avec une mère comme celle-là, qui s'est donné tant de peine pour mon éducation, je devrais bien être capable de gagner ma vie dès à présent.

« — A quoi songez-vous, Émilie? me demanda grand'-mère en serrant dans son tiroir une liasse de billets de banque qu'elle venait de compter.

« — Oh! que je voudrais être riche! m'écriai-je involontairement.

« — Émilie, Émilie, dit-elle saisie d'une sainte horreur, *contentement passe richesse.*

« — C'est aussi difficile de posséder l'un que l'autre, » murmurai-je; et n'avais-je pas raison, madame Fagg? Comment pourrais-je être contente, quand maman a les yeux rouges tous les matins à force d'avoir pleuré pendant la nuit, et que je pense que cinq mille francs ne seront bientôt plus que cinq cents francs, avec lesquels il faudra continuer à payer les intérêts de grand'mère?

« Mes grands parents sont allés se coucher, il y a une demi-heure. Restée seule en compagnie de maman, je lui dis, en tisonnant le feu avec autant d'énergie que si je devais trouver, au fond du brasier, la solution de mon problème :

« — Finissons-en une bonne fois, chère maman; que pourrais-je faire pour gagner un peu d'argent?

« — Hélas! il n'y a rien à faire, mon enfant.

« — Cherchons quand même; nous trouverons peut-être à nous deux. Si je me mettais à border des chaussons, comme Nancy Gliddins? »

« Elle devint toute pâle. Vous savez combien les travaux de couture qu'elle a entrepris la fatiguent; elle me croirait perdue si j'en essayais aussi.

« — Vous n'êtes pas assez forte, me dit-elle.

« — Moi? mère, mais je suis forte comme un Turc! La seule objection sérieuse est que je ne suis pas bien habile en couture. Si j'entrais dans un magasin, soit pour vendre, soit pour tenir les livres? Tante Lucy me trouverait peut-être une place à Boston; qu'en pensez-vous?

« — Oh! chérie, c'est encore pis; vous seriez si loin de moi! »

« Je pris mon courage à deux mains :

« — Alors, dis-je, il ne me reste plus qu'à être maîtresse d'école.

« — J'ai peur que vous soyez trop jeune.

« — Pas plus que Katie Hackett l'an passé.

« — J'ai peur que vous soyez trop peu sérieuse.

« — Que vous êtes poltronne! m'écriai-je en l'embrassant; la moindre chose vous effraye. N'allez-vous pas avoir peur maintenant d'une petite école de rien du tout, dans laquelle il n'y a peut-être pas vingt élèves?

« — Comment? En auriez-vous déjà une en vue, par hasard?

« — Mais certainement, *ma chère Carline*, » répondis-je.

« — Quand je veux l'égayer un peu je l'appelle comme grand'mère : *ma chère Carline*.

« Je continue :

« — Vous n'avez jamais entendu parler du hameau de Wix, n'est-ce pas, mère chérie? Cela ne m'étonne pas, car il y a bien en tout dix maisons. C'est une dépendance de Quinnebasset. Il est situé dans un ravissant petit endroit entre deux collines, un vrai nid de verdure, et je vais me mettre en quatre en vue d'obtenir la place d'institutrice pour cet été. »

« Notez bien, madame Fagg, que je n'y avais jamais songé sérieusement jusque-là; mais le seul fait de m'entendre exprimer mes pensées semblait me donner du courage. Je décidai donc en moi-même que cette place ne serait confiée à nulle autre qu'à moi, Émilie Howe. Maman me regarda d'abord tout étonnée, puis, peu à peu, je vis briller dans ses yeux une lueur d'espoir que je n'y avais pas vue depuis plusieurs semaines.

« — Oui, petite mère, lui dis-je bien vite pour ne pas laisser à mon beau zèle le temps de se refroidir, car si quelqu'un a besoin d'aide, c'est ma pauvre maman. Oui, petite mère, je vais apprendre l'alphabet à des bébés. Il n'y a rien là qui doive vous surprendre. N'est-ce pas moi qui ai appris à lire à Dunie?

« — Mais, ma chérie, vous n'aurez jamais assez de patience pour tenir tête à une vingtaine d'écoliers indisciplinés.

« — Ayez donc un peu plus de confiance en moi, chère maman.

« — J'ai confiance, ma petite Émilie, me répondit-elle avec son baiser le plus doux, et je suis fière de vous depuis longtemps, depuis que vous avez soigné si bien votre grand'mère. Mais avez-vous mûrement réfléchi à votre projet? Il me semble qu'il vous faudrait un diplôme.

« — Certainement, mère, j'aurai un examen à passer devant les membres du comité de Quinnebasset; mais qu'est-ce que cela? Miss Lightbody ne vous a-t-elle pas dit, l'autre jour, que j'étais sa meilleure élève (ceci, entre nous, madame Fagg), et miss O'Neil, avec son intelligence habituelle, ne trouve-t-elle pas mon écriture adorable. Je n'ai rien à craindre, allez! »

« S'il est permis de se vanter ainsi, madame Fagg! Que voulez-vous! Il fallait bien rassurer maman. Je n'eus garde de lui dire qu'à Quinnebasset, on a pour habitude de demander d'abord ces places dans les écoles, et de ne concourir qu'ensuite pour obtenir le diplôme, de sorte que tout le pays est averti de votre insuccès, si vous avez le malheur d'échouer!...

« De son côté, Xéna a demandé et obtenu conditionnellement la place d'institutrice communale pour l'école de Johannet, qui dépend aussi de Quinnebasset; nous passerons donc notre examen en même temps. Elle est si nerveuse qu'elle est dans le cas de perdre la tête comme hier, où, dans une composition, elle a écrit, au lieu d'*asile*, *azyle*. Qui sait? je ferai peut-être encore pis, et, pour ces examens, c'est surtout à l'orthographe que regardent ces messieurs. Le croiriez-vous, madame Fagg? j'éprouve absolument la même sensation que l'année dernière, quand grand'mère me parlait de ses serpents pendant des

nuits entières ; mais, comme il n'y a rien d'autre à faire pour moi, il faut bien que je m'y résigne !... »

V

Émilie. — « Devinez d'où je viens, madame Fagg ? Du hameau de Wix, où je suis allée pour cette école. Cela m'ennuyait, si vous saviez ! C'était comme si j'étais allée dire à ce monsieur Jonathan Wix, qui est à la tête de la commune : « Monsieur, j'ai besoin d'argent, votre commune peut-elle m'en donner ? » Mais tout s'est mieux passé que je ne l'espérais.

« Délice s'était offerte à me conduire en voiture, et nous étions convenues de ne pas prononcer le mot d'école avant d'arriver chez M. Jonathan, afin de ne pas gâter notre promenade. Quelles routes, madame Fagg ! Délice dit que les fermiers dont se compose la population de Wix ne les réparent jamais avant le milieu de juin, quand ils en ont le temps, entre les semailles et les foins, comme ces vieilles femmes qui ne tricotent qu'entre chien et loup, quand elles ne peuvent rien faire de mieux. Il y avait des arbres renversés dans les champs, des haies en mauvais état, à peu près partout, et des ornières si profondes que nous faillîmes verser vingt fois. Enfin nous arrivâmes chez M. Jonathan. Un écriteau, placé contre le mur, nous avertit de faire le tour, parce qu'on venait de repeindre la porte d'entrée. Laissant notre cheval attaché à un poteau, nous nous conformâmes à cet avis. La cour était pleine de cordes sur lesquelles on étendait le linge de la lessive. Une bonne vieille femme vint nous ouvrir, tenant son bas à la main. Tous les habitants du hameau de Wix sont

XIII



ON ÉTENDAIT LE LINGE.

travailleurs, à l'exception d'un M. Applebee, qui a la réputation de boire plus que de raison.

« — Vous voulez parler à mon fils Jonathan ? nous dit la vieille d'un air affable. Je suis *ben* fâchée, mais il n'est pas ici ; il est allé à la ville vendre notre bouvillon. Voulez-vous entrer un p'tit moment pour l'attendre ? »

« Elle nous fit entrer dans la cuisine, où nous trouvâmes un grand jeune homme qui démontait une machine à coudre pour la nettoyer, une demi-douzaine d'enfants l'entouraient. Il avait un grand tablier bleu pour ne pas se salir, et tenait d'une main une petite bouteille d'huile, et de l'autre une grande plume avec laquelle il graissait les rouages de la machine. Je crois qu'il aurait donné quelque chose pour pouvoir se sauver sans être vu dans ce costume et dans cette occupation.

« — Mon neveu Eugène Palmer, dit Mme Wix, en l'arrêtant au passage au moment où il se disposait à fuir : Mesdemoiselles, Mesdemoiselles ?...

« — Émilie Howe, dit Délice en me désignant du doigt.

« — Délice Sanborn, répondis-je de même.

« — Délice Sanborn ! s'écria la vieille dame. Comment ai-je fait pour ne pas vous reconnaître ? Mais aussi c'est que vous êtes si grandie, si *belle fille !*... Et *vous*, vous êtes la petite-fille de Frédéric Howe ; ah vraiment ! eh bien, je suis contente de vous voir toutes deux. »

« Le jeune homme était revenu sur ses pas en entendant mon nom :

« — Miss Howe, me dit-il, connaissez-vous personnellement le révérend Zéphaniah Coolbrock, celui qui doit aller au Groenland ?

« — Non, monsieur, » lui répondis-je, et je rougis jus-

qu'au blanc des yeux, car ce ne pouvait être que cet impudent personnage qui s'était moqué de moi l'an passé à l'aide du télégraphe. J'avais presque envie de m'en aller; mais c'eût été trop ridicule, après être venue de si loin pour voir M. Jonathan.

« Il tourna sur ses talons et disparut dans la chambre voisine, lui, son tablier bleu, sa bouteille d'huile et sa grande plume; j'avoue que je n'en étais pas autrement fâchée.

« — Hem! fit la vieille dame, tandis que nous nous asseyions dans un coin près de la fenêtre, sous les regards inquisiteurs de cette ribambelle d'enfants, *quèque* vous avez à faire avec mon fils Jonathan?

« — On nous a dit que c'était à lui qu'il fallait s'adresser pour avoir la direction de l'école de Wix, dit Délice.

« — Ah! bien sûr que oui. C'est-y pour vous que vous demandez cela, miss Délice?

« — Non, madame, c'est pour Émilie Howe.

« — Comment! cette petite jeune fille veut être maîtresse d'école! Est-ce bien vrai? »

« Ce que c'est que d'être si petite, madame Fagg; tout le monde me prend pour une enfant de douze ans! J'aurais voulu me fourrer dans un trou de souris. Les enfants ricanaient entre eux d'une façon insupportable, et l'un d'eux s'esquiva comme s'il ne pouvait y tenir plus longtemps. Il alla sans doute chercher sa mère, car, tout de suite après, une jeune femme arriva, les manches encore relevées jusqu'aux coudes. C'était la bru de Mme Wix, que nous avions aperçue, à notre arrivée, occupée à étendre son linge; elle me dit qu'elle croyait bien que la place était encore vacante, et me demanda si je savais que la

commune avait l'habitude de loger la maîtresse d'école à tour de rôle chez chacun des fermiers, afin d'augmenter son salaire qui n'est pas bien considérable. J'ignorais cette condition ; elle ne me réjouit pas outre mesure.

« Pour abréger, je vous dirai tout de suite que M. Jonathan revint du marché, après avoir vendu son bouvillon, du moins je l'espère pour lui. Il me posa quelques questions auxquelles je répondis de mon mieux, et, finalement, déclara qu'il ne voyait aucune raison sérieuse pour ne pas m'accepter, pourvu que je puisse produire un diplôme en temps voulu, comme c'est obligatoire... Si je n'étais pas reçue pourtant, madame Fagg ?... »

VI

Émilie. — « La partie est gagnée, non sans peine par exemple ; écoutez plutôt :

« Les examens avaient lieu chez le juge Davenport ; les membres du comité chargés de nous examiner étaient au nombre de trois, le docteur Prescott, M. Loring et M. Davenport. Les postulantes n'étaient pas moins de dix, parmi lesquelles Xéna Gliddins.

« M. Loring, s'étant trouvé empêché au dernier moment, envoya quelqu'un à sa place, et devinez qui, madame Fagg ? ce même Zéphaniah Coolbrock, autrement dit Eugène Palmer. Les deux autres examinateurs n'avaient rien d'intimidant ; mais, lui, on eut dit qu'il avait pris à tâche de nous interloquer. Il passait d'un sujet à un autre avec une telle rapidité que nous en perdions la tête, moi comme les autres, dans le commencement. Cependant, lorsque je vis qu'il cherchait uniquement à nous faire dire des âneries pour se donner le plaisir de se mo-

quer de nous ensuite, je me redressai sur ma chaise, et me mis à lui répondre avec une vitesse égale à la sienne.

« Ah ! vous n'aurez pas le dernier mot avec moi cette fois, » me disais-je, et je ne sais comment cela se fit; mais je lui répondis sur des sujets auxquels je n'avais guère réfléchi, et vins à bout de problèmes dont je n'avais jamais essayé jusque-là de trouver la solution. Cela dura une grande demi-heure. M. le juge et le docteur riaient de toutes leurs forces en nous écoutant. La bonne moitié de ses questions était bien au-dessus du programme d'enseignement primaire pour une école de village; mais je m'évertuai à lui répondre quand même, pour lui prouver que nous autres jeunes filles de Quinnebasset, nous ne sommes pas si stupides qu'il avait l'air de le croire.

« — C'est assez, dit enfin le docteur Prescott; miss Howe vient presque de passer un examen *universitaire*. Voyons maintenant à interroger ces demoiselles sur les matières qui concernent les *écoles primaires*.

« M. Palmer paraissait honteux « comme un renard « qu'une poule aurait pris », et moi j'étais, de mon côté, fort ennuyée de m'être mise en avant à un tel point.

« Le juge et le docteur Prescott nous interrogèrent alors d'une manière rationnelle et nous accordèrent à toutes un certificat. Ils ne pouvaient guère faire autrement, chacune de ces demoiselles en sachant plus qu'il n'en faut pour tenir des écoles de village.

« Au moment où nous nous en allions, charmées d'en avoir fini, M. Palmer est venu me féliciter des « études extraordinaires que j'avais faites. » Je le remerciai de son compliment par une simple inclination de tête, sans même prendre la peine de le regarder, car j'étais littéralement

furieuse. En revanche, ces demoiselles étaient ravies; elles m'entraînèrent chez Copeland pour me régaler de gâteaux et de bonbons, et m'appelèrent le champion de notre sexe, l'héroïne de Quinnebasset, etc., des folies, quoi !... Mais j'ai mon certificat, c'est l'essentiel.

« Mon école commence le premier lundi du mois de mai. Adieu à l'enfance! à présent je suis une jeune fille, bientôt une personne faite. Ne m'adressez-vous pas quelques bons souhaits, madame Fagg? N'avez-vous pas quelques conseils à me donner?

Mme Fagg. — « Je vous souhaite tout le succès que vous méritez. Quant aux conseils, ma petite amie, soyez gaie, douce et bonne, juste et ferme à la fois; continuez à avoir confiance en l'avenir et à placer haut votre idéal; mais restez telle que le bon Dieu vous a faite, ne changez pas. »



CHAPITRE XIV

MAITRESSE D'ÉCOLE.

LE JOURNAL D'ÉMILIE

—

« *Le premier jour.*

« Je vous ai promis, en partant, d'écrire mon journal tout exprès pour vous, ma chère madame Fagg, et je vais tenir ma promesse dès aujourd'hui, quoique je n'aie pas encore grand'chose à vous dire.

« La classe est finie; j'ai laissé partir mes élèves, et je suis restée dans la salle d'école, mon domaine pour trois mois et peut-être davantage si mon essai réussit, autrement dit, si ces messieurs du comité sont contents de moi et si maman me permet de continuer.

« Me voilà donc lancée toute seule dans le vaste monde! Quoique j'aie seize ans révolus, mon cœur battait bien fort ce matin...

« Vous rappelez-vous que vous m'avez dit hier de ne pas me faire trop d'illusions, parce que je serais désappointée? Eh bien, je m'attendais à loger chez les Wix pour la première semaine; c'était sans doute une illusion, car M. Jonathan Wix me conduisit directement chez son voisin,

M. Applebee. Je fus tristement surprise en le voyant passer devant la maison propre et bien tenue, où sa femme faisait le ménage en chantant, pour s'arrêter devant une maison à moitié en ruines, entourée d'un jardin laissé à l'abandon. Maisons et jardins ont leur physionomie particulière, ne trouvez-vous pas? Celle-ci disait clairement qu'elle ne pouvait appartenir qu'à cet ivrogne dont je vous ai parlé. Je la reconnus pour telle avant même d'y pénétrer. Le cœur me défaillit quand je poussai la porte disloquée qui séparait le jardin de la route; mais ce qui m'acheva, ce fut la vue des neuf enfants de M. Applebee, qui me regardaient d'un air ébahi et médiocrement bienveillant.

« — Courage, me dit à l'oreille M. Jonathan, vous ne resterez pas longtemps ici. Mme Applebee a demandé à vous avoir en premier, parce que son mari va s'absenter pour une quinzaine de jours, et que cela lui donne plus de place pour vous recevoir. »

« Cette nouvelle me fit plaisir, la société de ce monsieur m'effrayant un peu, je l'avoue.

« C'était lundi, jour de lessive de toutes les ménagères en Amérique. Mme Applebee arriva à ma rencontre en essuyant après son tablier ses mains encore toutes blanches de mousse de savon. Elle me souhaita la bienvenue fort aimablement, et me présenta ensuite les uns après les autres chacun de ses neuf enfants, depuis l'aînée qui a quinze ans jusqu'au dernier bébé qui n'a que quelques mois. Je ne suis pas encore bien familiarisée avec leurs noms; mais cela viendra, tout au moins, pour ceux qui sont mes élèves.

« Elle, Mme Applebee, est une assez jolie brune aux yeux bleus.

« Je me demande où ils vont me faire coucher. Leur maison est si basse qu'il n'y a pas apparence de chambres dans le haut, à moins qu'elles ne soient sous le toit. Personne n'eut l'idée de me montrer l'endroit qui m'était destiné. Quand je partis pour l'école, ma valise était encore par terre dans le corridor, et deux bébés se roulaient dessus, au risque de casser tout ce qu'elle renfermait.

« Sur les neuf enfants d'Applebee, six m'accompagnèrent jusqu'à la maison d'école, trois étaient plus grands que moi. En route nous rencontrâmes un des enfants Wix, je ne sais plus lequel, encore un de mes élèves. Il fumait, quoiqu'il n'ait guère que treize ans; il me regarda au moins deux minutes avant d'ôter son chapeau. Il lui fallut tout ce temps-là pour reconnaître si j'étais une demoiselle ou une petite fille. Il eût peut-être même hésité encore plus longtemps s'il ne m'avait vue balancer la clef de la classe sur mon index, comme le fait miss O'Neil quand elle sort de chez elle. Ce n'est pas le dernier tour que me jouera ma petite taille, hélas!...

« Nous arrivâmes à la maison d'école, une misérable cahute, s'il en fut, où les fenêtres ont l'air d'avoir été jetées, au hasard, les unes d'un côté, les autres de l'autre, aucune sur la même ligne, voilà pour l'extérieur; une grande pièce carrelée en briques rouges, un fourneau rouillé, des bancs et des pupitres fortement entaillés par les couteaux des écoliers, et des murs nus blanchis à la chaux, voilà pour l'intérieur. Tous les enfants étaient groupés autour de la porte; je n'étais pas plus tôt entrée qu'ils arrivèrent en masse derrière moi et s'éparpillèrent sur les bancs. Je me sentis en butte à tous leurs regards, tandis que je me débarrassais de mon chapeau et de mon

manteau. Pour me donner une contenance, je m'approchai d'une des fenêtres. Une grande prairie émaillée de pâquerettes et de boutons d'or s'étendait à perte de vue. Une rivière bordée de peupliers la contournait, étincelant sous les rayons du soleil comme un ruban d'argent. Quel bonheur d'avoir cette vue devant moi pour me délasser! Je ne sais pourquoi, cependant, un sentiment de tristesse m'envahit; il me semblait que les pâquerettes et les boutons d'or me criaient : « C'est dans cette prairie que disparaît à tout jamais ton enfance. »

« Les enfants chuchotaient derrière mon dos; j'entendis qu'un petit garçon disait à un de ses camarades : « Je parie que je la jetterais par terre d'un coup de poing. » Je me dis en moi-même : « Courage! c'est vrai, je suis « une femme maintenant, et non plus une enfant; faisons « donc bonne contenance et ne nous laissons pas inti- « mider par ces bambins. »

« La petite Phœbé Clock, un bébé de l'âge de Dunie, mais plus jaune qu'un citron, vint me tirer par la manche :

« — *Bonzour, m'dame*, me dit-elle si gentiment que je ne pus m'empêcher de l'embrasser.

« Aussitôt, je me vis entourée d'une douzaine de petits bonshommes qui me tendaient leurs joues roses, et je les embrassai à la ronde en leur distribuant quelques bonbons oubliés dans le fond de ma poche.

« Et maman qui m'avait tant recommandé de « les tenir à distance! » Je commençais bien.

« Les « grandes » me regardèrent en dessous, et les garçons se poussèrent le coude. Je tirai ma montre.

« — *Fais voir la tite bête*, me dit Phœbé en grimpant sur mes genoux. Elle était si drôlette que je me mis à



JE FIS RÉCITER DES LEÇONS.

rire; mais je vis que cela faisait très mauvais effet dans mon entourage. Les chuchotements redoublèrent, et il me sembla lire dans leurs yeux moqueurs cette pensée : qu'ils feraient de moi ce qu'ils voudraient.

« Halte là! » me dis-je. Pour m'achever, comme la porte était restée entr'ouverte, un chien errant y passa le bout de son nez, et l'un des garçons siffla pour l'appeler. Il n'était que temps d'agir; une minute de plus, et nous aurions eu un beau tintamarre. Je me levai comme si de rien n'était, et, fermant la porte au nez du pauvre animal, je dis à *mes sujets* :

« — Mes enfants, il est l'heure; nous allons faire la prière. » Puis je revins à ma place au milieu du calme le plus complet. J'avais affirmé mon indépendance, sauvegardé ma dignité et, du même coup, je m'étais débarrassée de ma sotte frayeur...

« J'ai vingt-trois élèves, dix garçons et treize filles, tous de gentils enfants, bien tenus et intelligents. L'une des petites filles est un amour; elle s'appelle Lucy Pote et elle a environ neuf ans; je voudrais que vous pussiez voir ses grands yeux bleus, doux comme ceux d'une colombe, et ses boucles de cheveux dorés; avec cela des traits d'une parfaite régularité, et un teint d'une blancheur de neige; elle est tout simplement idéale.

« Le temps passa lentement ce matin-là; je fis l'appel de tous mes élèves, j'inscrivis leurs noms sur un grand livre; je fis faire aux plus grands une page d'écriture, puis une dictée, tandis que les plus petits *travaillaient* leur alphabet avec ou sans moi. Je renversai mon encrier, je fis réciter des leçons à deux reprises et je parlai pendant une demi-heure sur le sujet d'histoire qui doit les occuper

cet après-midi; mais midi ne pouvait pas se décider à sonner. C'est ennuyeux que je sois si expéditive, comme dit Xéna!... Je me demande comment elle se tire d'affaire, elle qui est si lambine. Vous savez qu'elle commence aujourd'hui même dans le district de Johannet?

« Je ne fis qu'entrevoir M. Applebee quand je retournai chez lui à l'heure du dîner. Il n'a pas l'air d'un méchant homme, autant que j'en ai pu juger sur sa mine. Comment un homme intelligent peut-il boire de façon à ruiner sa santé, sa réputation et sa famille? C'est pour moi un vrai mystère.

« Cet après-midi, tout a marché à merveille dans ma classe. Si cela continue, je vous dirai que j'ai enfin trouvé ma voie. Non seulement cela ne m'ennuie pas, mais cela m'amuse.

« *Le second jour.*

« Comme je rentrais pour souper hier au soir, qui pensez-vous que j'ai rencontré, madame Fagg? M. Eugène Palmer en personne. Il est encore pour quelque temps chez son oncle, M. Jonathan Wix (tant pis!), et il se mit a me parler de mon école d'un ton protecteur. Il se rappelait sans doute qu'il avait été un de mes examinateurs; mais je trouve qu'il abusait un peu de la permission de me le rappeler. « Avais-je l'intention d'enseigner le dessin à mes élèves? la botanique? le chant? Je devrais le faire, et il me prêterait des livres, des modèles, peut-être même l'harmonium de sa tante. » Lorsqu'il m'eut fait encore je ne sais combien de questions, et qu'il m'eut donné mille conseils dont je n'avais nul besoin, je m'avisai de lui demander s'il avait été professeur dans une école quelconque? « Moi? certes non, » me répondit-il. Eh bien!

alors, de quoi se mêle-t-il? Croiriez-vous qu'il eut encore l'audace de me dire qu'à ma place « il aimerait mieux partir pour le Groenland que d'enseigner l'alphabet à des enfants désagréables. » Est-ce assez impertinent de venir faire allusion à cette sotte dépêche qu'il m'a envoyée il y a plus d'un an?

« J'aurais bien voulu pouvoir le renvoyer chez son oncle; mais il me fallut le supporter jusque chez les Applebee.

Le soir, Mélissa, la fille aînée, me conduisit dans la chambre qui m'était destinée, une mansarde sous le toit de chaume. C'est la chambre d'amis, la plus belle de la maison.

« *Le troisième jour.*

« Tout va *idéalement;* six enfants m'ont apporté des fleurs ce matin. Je crois qu'ils m'aiment déjà, les chers petits, et moi je les aime de tout mon cœur, surtout Lucy Pote, à ce point que j'ai peur de la préférer ouvertement et d'être injuste envers ses compagnes. Je les aime tous; mais les tout petits me sont plus chers encore que les autres. Si j'osais, au lieu de les tenir enfermés dans une chambre, je les enverrais jouer au grand air toute la journée. Je leur fais faire des exercices gymnastiques pour les délasser; c'est si dur pour eux de rester tout ce temps sans bouger.

« J'ai encore rencontré M. Palmer, hier soir. Il me demanda de mes nouvelles laconiquement. Je répondis que je me portais très bien, et je le quittai.

« *Le quatrième jour.*

« Je suis stupéfaite de la conduite de Lucy Pote, cet amour de petite fille dont je vous ai parlé. Cet après-midi,

comme je lui ordonnais de rendre à Phœbé Clock le livre qu'elle lui avait pris, elle s'est mise littéralement à hurler.

« — Je ne veux pas, je ne veux pas, criait-elle ; je déteste Phœbé Clock, et je la tuerai ! » Puis, se jetant sur la pauvre petite Phœbé, elle lui a égratigné la figure, comme un méchant petit chat en colère.

« Je n'en revenais pas ; mais ses compagnes m'ont dit que c'était son habitude. Loin d'être un ange c'est un petit démon ; fiez-vous donc aux jolis visages ! Il fallait la punir, et je ne savais comment. Je me souvins que j'avais des ciseaux dans mon pupitre, et, au lieu de la mettre en pénitence, ce qui lui eût probablement été bien égal, je lui annonçai que j'allais lui rogner ses *griffes*, puisqu'elle s'en servait pour faire mal aux autres. Elle se débattait tellement que je fus forcée de dire à deux petites filles de la tenir chacune d'un côté tandis que je lui coupais les ongles de manière à ce qu'elle ne pût recommencer, car la pauvre Phœbé avait la joue en sang. Elle poussait des cris de paon et me menaçait de me tuer, ce qui ne m'impressionnait nullement. Ma seule crainte était que quelqu'un ne passât et n'entendît tout ce vacarme. Je n'avais pas fini, que la porte s'ouvrit et que les trois membres du comité entrèrent en riant sous cape de mon ahurissement.

« — C'est un cas de haute discipline, me dit le docteur Prescott.

« — Oui, monsieur, » lui répondis-je plus rouge qu'un coquelicot.

« Ces messieurs venaient inspecter ma classe. Le docteur Prescott a été charmant. Il ne s'est pas du tout moqué de moi, ni de mes élèves, et, après avoir fait diverses ques-

tions à droite et à gauche, il leur a adressé quelques mots d'éloge, ainsi qu'à leur petite maîtresse. Je ne suis pas encore revenue de ma stupéfaction.

« *Le sixième jour.*

« C'est demain dimanche, je vais redescendre à Quinnebasset et vous porter ceci, ma chère madame Fagg. Somme toute, maintenant qu'elle est passée, je puis bien vous l'avouer, la semaine a été longue !...

« *Le huitième jour.*

« Encore une fois *lundi*, et je n'étais pas allée à la maison. Ne le dites pas à maman, madame Fagg, mais j'en ai pleuré samedi quand M. Wix m'a dit qu'à cause de la pluie, il n'irait pas à Quinnebasset. Que ne me l'avait-il dit plus tôt? Je serais allée à pied; la pluie ne m'effraye pas, moi!

« M. Palmer est encore venu faire ici une visite.

« — Quel jour est l'enterrement? me demanda-t-il en entrant.

« — Quel enterrement? m'écriai-je.

« — Il n'y a donc pas eu de malheur? répondit-il. Vous aviez un air si lugubre, que j'ai cru que votre angélique Lucy avait au moins tué une de ses compagnes. »

« L'impertinent!

« *Le neuvième jour.*

« Tout Quinnebasset s'est donné rendez-vous ici aujourd'hui. D'abord Mme Page conduisant, chez M. Jonathan Wix, miss O'Neil en quête de beurre. Naturellement miss O'Neil ne pouvait passer devant la maison d'école « sans venir dire un petit bonjour à la petite-fille de Frédéric », laquelle se serait bien passée du plaisir de la voir.

Puis, Will Curtis et sa sœur Virginia, qui venaient tout exprès pour savoir si je n'avais pas trop le mal du pays. Virginia m'a demandé pourquoi je laissais toujours mes cheveux flotter sur mes épaules, ce qui me donne l'air « petite fille, » dit-elle, et elle m'a rappelé que, si Katie Hackett a échoué l'année dernière, c'est justement parce qu'elle n'a pas su imposer à ses élèves.

« Virginia est trop parfaite, c'est décourageant pour nous autres, le commun des martyrs. Quand elle a été partie, j'ai cherché en vain ses défauts; je n'ai pas pu lui en découvrir un seul! Elle m'a annoncé très gentiment qu'elle et son frère viendraient me chercher samedi en voiture pour que je ne fasse pas comme la semaine dernière; et Will m'a remis, de la part de Maggie Selden, un petit billet bien affectueux et un gros bouquet de *ne m'oubliez pas*. Cette pauvre Maggie est encore malade. Les créatures célestes comme elle sont donc toujours souffrantes? Il semble que leur âme use leur corps.

« Parlons un peu de mon école maintenant. Lucy Pote avait accaparé ce matin, le gobelet d'étain dans lequel boivent les élèves et refusait de s'en dessaisir. Impossible de la faire céder; exaspérée, je le lui arrachai des mains, si bien que toute l'eau se répandit sur elle. Un bel exemple que je donnais là! Je lui dis d'aller vite changer de robe, et je me gardai bien de la punir; mais elle recommença à se mettre en fureur dans le courant de l'après-midi, à propos de je ne sais plus quoi, et adressa des menaces de mort à la petite Fidy Applebee.

« — Je vous parlerai après la classe, » lui dis-je alors très doucement, ce qui parut l'étonner non moins profondément que l'absence de punition.

« A la sortie de l'école, plusieurs enfants voulurent rester auprès de moi, un peu par curiosité, et un peu aussi de peur que Lucy ne me fît du mal, ainsi que je l'appris par la suite; mais je les renvoyai tous, y compris Willy Wix qui voulait à toute force aller me chercher un gros bâton pour fouetter Lucy. « Toutes les maîtresses y ont été forcées, » disait-il.

« Quand nous fûmes seules toutes deux, je lui dis :

« — Montrez-moi où l'on a enterré toutes les personnes que vous avez tuées? »

« Elle me regarda si interloquée qu'elle en oublia de crier et de frapper du pied.

« — Sont-elles toutes au même endroit, Lucy? »

« Point de réponse.

« — Combien en avez-vous déjà tué?

« — Aucune.

« — Comment! vous ne tenez pas mieux que cela vos promesses? »

« Elle leva sur moi ses grands yeux limpides et les baissa aussitôt. Se moquait-on d'elle ou parlait-on sérieusement?

« — J'ai connu, lui dis-je, une petite fille qui avait un caractère presque aussi violent que le vôtre; un jour elle rasa ses sourcils dans un accès de rage et, un autre jour, elle coupa tous ses cheveux. C'est joli, n'est-ce pas? »

« Pas un mot.

« — Voulez-vous savoir ce qu'elle est devenue, cette mauvaise petite fille? lui demandai-je! »

« Silence complet.

« — Pensez-vous qu'elle soit devenue tous les jours plus méchante, tant et si bien que personne ne pût continuer à vivre avec elle? repris-je, eh bien, vous vous trompez

étrangement, car elle est devenue de jour en jour *moins* méchante. »

« Lucy cessa de tortiller le coin de son tablier et me regarda étonnée; elle s'attendait à une tout autre conclusion.

« — Oui, lui dis-je, et vous aussi, vous pouvez vous corriger si vous le voulez. Vous deviendrez, j'en suis sûre, une très gentille petite fille, bien plus gentille que celle dont je vous parle; il suffit pour cela de le vouloir. Lucy, ma mignonne, ajoutai-je, en la prenant sur mes genoux, vous faites de la peine au bon Dieu quand vous vous mettez en de pareilles colères. »

« Elle éclata en sanglots.

« — Vous croyez? et vous, est-ce que je vous fais de la peine aussi?

« — Certainement.

« — Mais je ne peux pas m'en empêcher, miss Howe! s'écria-t-elle d'une voix désespérée; c'est plus fort que moi!... »

« Pauvre petite!...

« — Voulez-vous que je vous aide? » lui dis-je.

« Elle m'embrassa toute tremblante.

« — Je sais si bien tout ce que vous ressentez, ma pauvre chérie; cette petite fille dont je vous parlais tout à l'heure, c'était moi.

« — Oh!

« — Je suis loin d'être parfaite; mais j'ai appris à me vaincre, et il faut faire de même, Lucy, il faut lutter contre vous-même, serrer vos dents pour empêcher de vilaines paroles de sortir de votre bouche et vous raidir toute entière contre la colère.

« — Je ne peux pas, ma maman me fouette, et il faut que je crie. »

« Qu'on vienne dire encore que c'est bon de fouetter les enfants!... On dit que Mme Pote est une femme d'un caractère violent, qui traite Lucy d'autant plus durement qu'elle n'est que sa belle-fille. Pauvre enfant sans mère, n'est-elle pas bien excusable?

« — La prochaine fois que vous sentirez que vous allez vous mettre en colère, lui dis-je, venez vite vers moi, je vous aiderai à résister.

« — Même pendant la classe?

« — Même pendant la classe; à nous deux nous viendrons bien à bout de dompter ce mauvais petit caractère.

« — Oui. »

« Et elle posa sa tête sur mon épaule d'un air de confiance qui m'alla droit au cœur.

« — Venez maintenant, lui dis-je, en l'embrassant, je veux vous montrer un endroit où il y a de jolies fleurs bleues, comme il n'y en a nulle part ailleurs ; » ce qui acheva sa conquête, car elle adore les fleurs.

« M. Palmer arriva juste au moment où j'embrassais ma petite amie en la quittant à la porte de Mme Applebee ;

« — C'est ainsi que vous punissez les méchants enfants?» me dit-il.

« De quoi se mêlait-il, et par qui avait-il appris que Lucy avait été méchante? Il devrait bien s'occuper de ses propres affaires — s'il en a! mais il est toujours à rôder dans tous les coins, comme s'il n'avait rien à faire qu'à épier les autres.

« Vous ai-je dit que j'avais eu un mot de Charles? Il viendra passer deux jours à Quinnebasset cette semaine.

Je me réjouis de le revoir. Je pense toujours avec grand plaisir aux soirées que j'ai passées à lui montrer le peu que je savais, et je ne mérite aucun remercîment pour cela ; je crois, en effet, que je suis *née* institutrice ! Rien ne m'amuse maintenant comme de faire la classe à mes élèves, et de voir leurs yeux briller quand je leur apprends quelque chose d'intéressant...

« M. Palmer vient de partir. Je dois loger la semaine prochaine chez les Fettyplace.

« Tout le monde ici me demande pourquoi papa n'habite pas avec nous. Qu'est-ce que cela leur fait ? Je me mettrais volontiers en colère comme Lucy quand ils me parlent ainsi.

« *Dixième jour.*

« Lucy Pote m'a apporté un petit panier de fraises et s'est montrée d'une sagesse exemplaire. Chaque fois que ses yeux rencontraient les miens, ils semblaient me dire : « Il y a un secret entre nous, et je vous en aime d'autant plus. » Puisse-t-elle arriver à se corriger, la pauvre mignonne !

« Hier soir, au moment où je fermais ce cahier, je fus tout étonnée de voir entrer dans ma chambre Xéna Gliddins qui avait fait quatre kilomètres, par de mauvais chemins, pour venir me trouver, et qui était couverte de boue des pieds à la tête. Mme Applebee la retint pour la nuit. Il était trop tard pour qu'elle retournât, le soir même, à Johannet. Je ne pense pas qu'elle ait fait tout ce chemin pour le plaisir seul de s'entretenir de choses insignifiantes ; mais j'eus beau l'interroger sur son école, je ne vins pas à bout de la faire parler. Tout ce qu'elle m'en dit fut ceci :

« — Oh Émilie ! quelle profanation de nos talents et

quel temps perdu que celui que nous passons à enseigner toujours la même chose à des tas de bambins et de bambines ! Je voudrais que ces messieurs du comité vinssent faire leur inspection habituelle pour rétablir l'ordre parmi mes élèves ; je ne peux pas en venir à bout. Ils deviennent, chaque jour, plus turbulents.

« Elle partagea ma chambre et passa sa nuit à soupirer. Je ne sais pas du tout ce qu'elle peut avoir, et, je l'avoue à ma honte, j'avais si sommeil que je ne l'interrogeai peut-être pas d'une manière assez profonde quand elle m'eut affirmé qu'elle n'était point malade.

« *Onzième jour.*

« Oh ! madame Fagg, on a ouvert mon pupitre et lu mon journal; regardez ce que l'on a écrit au crayon à la page suivante :

« L'auteur de ces mémoires aussi piquants que véri-
« diques est prévenue que la salle d'école ne lui appartient
« pas en toute propriété; on s'y réunit tous les jeudis pour
« les besoins de la commune, et, parmi les membres de
« cette assemblée, il pourrait s'en trouver de moins scru-
« puleux que

« Son dévoué serviteur,

« ZÉPHANIAH COOLBROCK. »

« L'indiscret! croyez-vous qu'il en ait lu beaucoup? Il en aura vu de belles sur son compte; ma fois, tant pis! il n'a eu que ce qu'il méritait ; ceux qui écoutent aux portes n'entendent pas toujours dire du bien d'eux. Il est de même de ceux qui lisent ce qui n'a pas été écrit pour eux. »

CHAPITRE XV

XÉNA GLIDDINS

Dès l'aube, Xéna reprit, toute songeuse, le chemin de son district.

Sa nuit d'insomnie et sa longue course dans des chemins boueux ne la prédisposaient pas à une bonne journée, sans compter que la première condition pour réussir dans un travail quelconque, c'est d'aimer ce travail et non de le considérer comme une corvée ; or, plus les jours s'écoulaient, moins Xéna réussissait dans la tâche qu'elle avait entreprise. L'insubordination allait croissant dans son école, et les habitants de Johannet commençaient à penser tout haut que leurs enfants n'apprendraient rien avec elle.

Elle était pourtant assez grande et assez forte pour « imposer » à ses élèves. Ce n'est pas elle qu'un petit garçon aurait pu se vanter de jeter à terre d'un coup de poing comme Émilie. On ne pouvait pas dire non plus qu'il y eût chez elle manque d'intelligence ou d'instruction, car aucune jeune fille de Quinnebasset n'était aussi instruite, aussi bien douée qu'elle. A quoi cela tenait-il donc ? Tout simplement à ce qu'elle n'avait pas l'esprit à ce qu'elle faisait.

Ainsi, par exemple, le matin dont nous parlons, tandis qu'elle expliquait à ses élèves un problème d'arithmétique au tableau noir, des rires étouffés se firent entendre dans les rangs ; au lieu de continuer son explication, elle s'était perdue dans ses rêveries, et sa main distraite avait fait un dessin quelconque à côté des chiffres commencés. Et, quand rappelée au sentiment de ses devoirs, elle se mit en rougissant à faire réciter la leçon de géographie du jour, quoi d'étonnant à ce que le rire redoublât dans la classe ? « Analysez l'État du Maine, avait-elle dit à Johnny Park, et décomposez-le. » Puis s'apercevant qu'elle venait de dire une absurdité : « Non, réduisez-le à sa plus simple expression, » avait-elle ajouté.

C'est ce moment que « ces messieurs du comité » choisirent pour venir faire leur inspection. Pauvre Xéna ! dans son trouble elle perdit complètement la tête, et les inspecteurs se retirèrent très mécontents d'elle et de la manière dont elle dirigeait sa classe.

Quand elle revint chez sa mère, à la fin de la semaine, on eut dit la statue du désespoir.

Heureusement, dans l'après-midi du dimanche, Émilie eut la bonne idée de revenir la voir. Jamais visite ne tomba plus à propos.

La pauvre Xéna conta tout du long à son amie ses tribulations, ses anxiétés, ses découragements, ses dégoûts.

« Que faire? que faire? dit-elle enfin en sanglotant.

— D'abord, lui répondit Émilie, il ne faut pas pleurer. Cela n'avance à rien. Ce qu'il faut, c'est de penser à ce que vous faites, et non à ce que vous voudriez faire. La tâche que vous avez acceptée, et que vous avez dû accepter pour des raisons que je n'ai pas besoin de vous rappeler, vous

devez vous en acquitter de votre mieux; et, avec tous vos talents, ce mieux peut être très bien. C'est ainsi, et non autrement, que vous vous montrerez supérieure à votre situation actuelle. Après tout, c'est un commencement, et ce ne peut être que cela à votre âge. Vous avez, comme on dit, le pied à l'étrier. Allez-vous maintenant vous jeter à bas, compromettre votre avenir, l'existence de votre mère?... Quels remords vous en auriez bientôt!...

— Oh! Émilie, c'est vrai, je suis une misérable créature, égoïste et lâche...

— Je n'ai pas dit cela!

— Non, mais vous l'avez pensé, et très justement. Combien vous devez me mépriser, vous si courageuse, si raisonnable, et qui, bien moins que moi encore, étiez faite pour la position où vous vous trouvez! Mais je me corrigerai! Désormais je veux prendre exemple sur vous...

— Oh! dit Émilie en riant, je suis loin de me donner pour modèle. J'ai, comme une autre, mes instants d'abattement, mais je me raidis.

— Eh bien, moi aussi, je me raidirai. Plus de distractions folles! plus de billevesées ambitieuses! Vous verrez, vous verrez!... Il ne faut pas que vous ayez plus longtemps à rougir de l'amitié que vous m'avez témoignée. »

Sur cette bonne résolution, en laquelle elle n'avait peut-être encore qu'une confiance modérée, Émilie dit adieu à sa dolente amie, non sans l'avoir affectueusement embrassée.

Le lendemain, Xéna entra dans la salle d'école de Johannet, animée des meilleures intentions. Mais il est plus difficile de revenir sur ses pas quand on est dans le mauvais chemin que de marcher dans le bon dès le commencement. Cette première matinée d'effort sérieux de sa part

fut donc pleine d'épines, si bien qu'elle faillit perdre courage immédiatement, ses élèves se montrant plus indisciplinés que jamais. Mme Green lui envoya un petit mot pour la prier d'être plus sévère pour son fils Ben, et Mme Brown un autre pour lui demander de l'être moins pour son fils John. De leur côté, les plus âgées des petites filles lui avouèrent, avec une franchise charmante, qu'il n'y avait pas, dans tous les environs de Quinnebasset, une seule école aussi tapageuse que la leur.

La pauvre Xéna conclut de tout cela que la jeune génération du district nº 5 n'avait pas un désir immodéré de recevoir par son intermédiaire le don inestimable de l'instruction. Elle en fut désolée, car, depuis qu'elle s'était mise à réfléchir sérieusement et qu'elle essayait de chasser de son imagination toutes les tristesses qu'elle y entretenait précédemment avec tant de soin, elle avait découvert que, pour sa mère, il lui fallait conserver précieusement cette place dont elle faisait fi la semaine précédente.

« Jamais je n'en viendrai à bout, se dit-elle avant la fin de la matinée, et cependant il le faut. Voyons ! que m'a dit Émilie? de tâcher d'obtenir l'appui des « grandes. » Je vais suivre son conseil aujourd'hui même. »

Le moyen était bon.

« Nous vous aiderons, miss Gliddins, soyez tranquille, » lui répondirent les élèves à qui elle s'adressa, touchées de son humilité et de la confiance qu'elle leur témoignait. Nous n'avons guère donné le bon exemple aux autres jusqu'à présent; mais, puisque cela vous fait tant de peine (la pauvre maîtresse d'école en avait les larmes aux yeux), nous changerons, nous vous le promettons, et tout ira mieux, vous verrez. »

Tout alla mieux en effet, mais non sans peine de part et d'autre...

Revenons maintenant à la petite maîtresse d'école du hameau de Wix.

En sortant de chez les Applebee, Émilie avait été logée chez les Fettyplace ou plutôt chez les Pote, les parents de Lucy. Ils demeuraient tous ensemble, MM. Fettyplace étant les demi-frères de M. Pote. C'étaient deux jeunes gens aussi renommés pour leurs capacités que pour les bévues qu'ils commettaient à tout propos. L'aîné, Jérémiah, avait trente ans, et était affligé d'un défaut de prononciation qui lui permettait tout au plus de dire les choses les plus indispensables; Job, le second, qui avait cinq ans de moins que son frère, parlait à sa place toutes les fois que son aîné avait quelque chose d'important à dire, mais ouvrait à peine la bouche pour son propre compte. Tous deux étaient aussi gauches, aussi empruntés, aussi dégingandés et aussi instruits l'un que l'autre. Ils étaient partis de très bas et ne devaient leur instruction qu'à eux seuls. Émilie, qui le savait, les respectait infiniment, mais ne pouvait fermer les yeux sur leurs ridicules. Du reste, elle ne voyait les deux frères qu'aux heures des repas, pendant lesquels ils restaient le nez sur leur assiette, sans prononcer une seule parole et sans regarder leur voisine.

« Je suis sûre qu'ils me souhaiteraient à cent lieues d'ici se disait-elle; ils sont sans doute trop sérieux pour supporter la compagnie d'une jeune fille. Sans Lucy, je voudrais déjà être dans une autre maison. »

Elle ne se doutait guère qu'ils l'admiraient silencieusement, et qu'ils eussent donné tout ce qu'ils savaient de grec et de latin pour oser échanger quelques paroles avec

la petite maîtresse d'école. Cependant, vers la fin de son séjour chez M. Pote, ils s'apprivoisèrent un peu, et Jérémiah lui montra sa collection d'histoire naturelle; il n'est que juste de dire que Job lui vint en aide, et que ce fut lui qui expliqua à Émilie toutes les particularités des spécimens que son frère tenait dans ses grandes mains osseuses.

« Jamais ils n'ont tant parlé devant des étrangers, s'écria Mme Pote tout ébahie de cette audace inaccoutumée.

— Vous devriez rester toujours ici, ajouta Mme Pote; notre petite Lucy n'a pas eu un seul accès de colère depuis que vous êtes avec nous. Hier, j'ai cru qu'elle allait en avoir un; mais elle a couru vers vous, et cela s'est passé tout de suite. C'est étonnant quel empire vous avez sur cette petite; avant vous, personne n'en pouvait venir à bout. »

Lucy eut un vrai désespoir quand sa chère maîtresse les quitta, à la fin de la quinzaine, pour aller demeurer chez Mme Jonathan Wix.

« Ma petite maîtresse est partie, disait-elle en sanglotant à son oncle Job.

— C'est bien triste, ma pauvre Lucy!

— Oh! oui, elle n'a pas sa pareille; il n'y a pas que moi seule qui suis de cet avis!

— Ah! et qui donc?

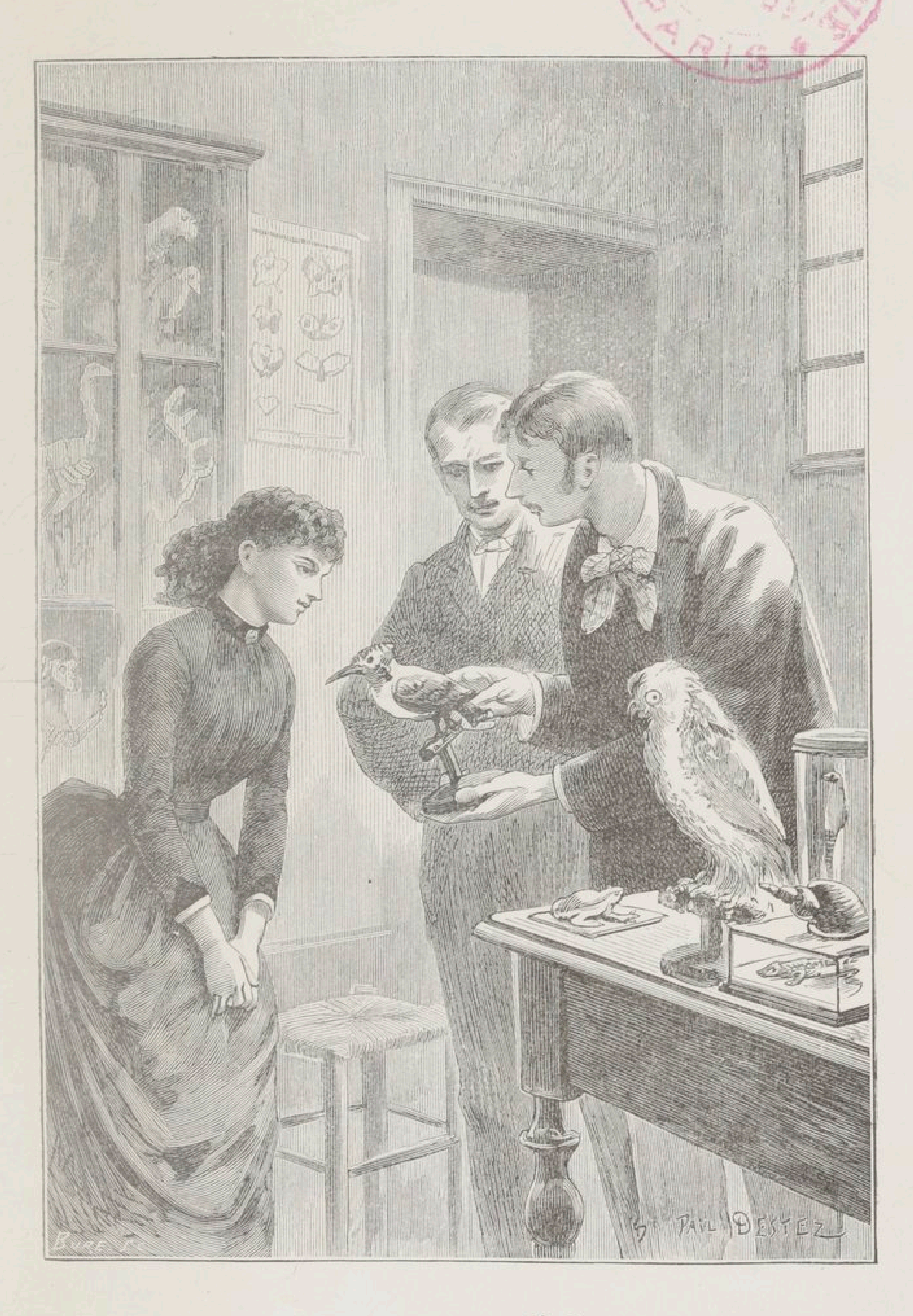
— M. Eugène Palmer l'a dit à sa tante l'autre jour, et il a dit aussi quelque chose de vous; il vous a appelé *grand faucheux*. Qu'est-ce que ça veut dire? »

M. Job s'éloigna brusquement.

« Pourvu qu'il n'ait pas dit cela devant elle, » murmurait-il entre ses dents, furieux.

Lui et Eugène Palmer n'avaient jamais eu beaucoup de

XV



JOB VINT EN AIDE A JÉRÉMIAH.

sympathie l'un pour l'autre. Toutes les fois qu'Eugène était venu en vacances chez son oncle Jonathan il s'était toujours moqué des petits travers de Job, pour se venger de ce qu'on le lui donnait constamment en exemple. De son côté, celui-ci méprisait profondément ce jeune homme riche, insouciant et paresseux, quoique, au fond, son mépris ne fût peut-être pas tout à fait exempt d'envie. Que n'eût-il pas accompli dans des conditions analogues!

Il va de soi que M. Palmer n'avait pas manqué de le ridiculiser aux yeux d'Émilie. Aussi ne pouvait-elle apercevoir les grands bras et les grandes jambes du pauvre garçon sans penser que le surnom de faucheux lui convenait absolument.

Elle se fut trouvée très heureuse chez Mme Wix, sans la présence de son neveu.

Ils engageaient souvent de petites escarmouches dans lesquelles M. Palmer n'avait pas toujours le dernier mot.

« Miss Howe, lui dit-il, un jour qu'elle était occupée à enseigner un point de crochet à Nelly Wix, l'aînée des filles de son hôtesse, vous êtes la personne la plus heureuse que je connaisse; vous n'avez jamais l'air de vous ennuyer.

— Les travailleurs ne s'ennuient jamais, dit Mme Wix, la mère, d'un ton sec.

— Une pierre dans mon jardin, grand'maman; je crois vraiment que vous ne me pardonnerez jamais de n'être pas né dans la misère et de n'avoir pu « m'élever par mon seul talent. » Vous n'aimez que les gens qui ont été les artisans de leur propre fortune. Quelle est votre opinion là-dessus, miss Howe?

— Elle est absolument conforme à celle de Mme Wix, répondit la jeune fille.

— Alors, afin d'être conséquente avec vous-même, vous êtes pleine d'admiration pour les jeunes Fettyplace? »

Émilie se mit à rire; mais Mme Wix répondit en fronçant le sourcil :

« Je donnerais beaucoup pour vous voir aussi sérieux qu'eux.

— Soyez tranquille, grand'maman, je serai sérieux à mon heure. Tenez, voilà déjà que je ressemble à Job. »

Et il imita si plaisamment la tournure grotesque du pauvre Job que sa grand'mère elle-même ne put s'empêcher de sourire.

« Ces sortes de gens peuvent avoir de l'instruction, ajouta-t-il en manière de conclusion, mais ils n'ont jamais d'éducation.

— Oh! que si, s'écria involontairement Émilie.

— Vous en connaissez?

— Certainement.

— Nommez-en un seul qui ait des manières à peu près convenables.

— Charles Preston.

— Ah! ce phénix dont vous nous parlez toujours. Est-ce qu'il n'a pas commencé par être garçon de ferme chez votre grand-père?

— Garçon de ferme, oh! non, dit-elle avec véhémence.

— Domestique, alors, si vous aimez mieux; on dit que c'est vous qui lui avez appris ses lettres.

— Quelle plaisanterie! s'écria Émilie en se levant toute rouge d'indignation; je lui ai seulement donné quelques conseils pour son arithmétique et sa grammaire. Quant au fait d'avoir gagné sa vie en travaillant chez mon grand-père, il faut ne pas le connaître pour penser à le lui

reprocher un seul instant. C'est bien plutôt à son honneur qu'à son désavantage. »

Et elle sortit de la chambre, pour marquer encore mieux son mécontentement.

« Elle est admirable quand elle s'anime ainsi, dit Eugène Palmer après son départ. Cela n'empêche pas qu'elle ait un terrible caractère. Il est heureux pour elle qu'elle doive être si riche. Combien dit-on que sa grand'mère lui léguera ?

— Quelque chose comme cinq cent mille francs, » répondit sa tante, Mme Jonathan, sans se douter qu'elle répétait de simples commérages ; mais c'est ainsi qu'on écrivait l'histoire à Quinnebasset, quand elle passait par la bouche de Mme Hackett et qu'elle était colportée par miss O'Neil. Tout le monde dans le village considérait Émilie comme une riche héritière.

« Ce 6 juillet.

« Je vais recommencer à écrire mon journal, puisque vous le voulez, madame Fagg ; il sera peut-être en sûreté dans mon buvard qui ferme à clef, je dis peut-être, parce que, avec certaines personnes, on n'est jamais sûr de rien.

« Mes élèves sont de plus en plus gentilles, et j'aime chaque jour davantage mon métier de maîtresse d'école. Seulement cela me vieillit beaucoup ; il me semble que j'ai le double de mon âge véritable. Je prendrai ma revanche pendant les vacances ; je ne serai plus une femme comme maintenant, je serai une *jeune fille*, gaie, légère, insouciante... Croiriez-vous que, même maintenant, je ne peux pas m'empêcher d'être gaie, et que, lorsque je vois briller le soleil, il me prend des envies folles de donner la clef

des champs à mes écoliers et d'aller avec eux courir après les papillons.

« Vous me demandez comment je trouve M. Palmer? Eh bien, c'est un grand garçon, spirituel, amusant, instruit même; mais il ne me paraît pas être fixé sur quoi que ce soit, pas plus sur ses propres sentiments que sur ce qu'il a l'intention de faire dans la vie. Un jour, il dit qu'il ne comprend pas qu'on travaille, et, le lendemain, il annonce qu'il va entreprendre une affaire merveilleuse.

« Tout en étant *né* gentleman, je trouve qu'il a parfois de drôles de manières. Ainsi, pas plus tard qu'hier, il est entré dans ma classe sans frapper, s'est assis à côté de moi sur l'estrade sans que je l'y eusse invité, et s'est amusé à lier un foulard autour de sa tête sous prétexte qu'il sentait un courant d'air. Vous pensez si j'ai eu de la peine à empêcher mes élèves de lui rire au nez. Il se croit donc tout permis parce qu'il est riche! Il a fallu qu'il interrogeât les enfants. S'il l'avait fait convenablement, cela m'eut été bien égal; mais ne s'avisait-il pas de leur adresser des questions dans le genre de celle-ci :

« Quelles sont les meilleures rivières pour la navigation? » et cela à un bébé de six ans, Toddy Applebee!! Mon pauvre petit Toddy regarda aux quatre coins de la chambre, puis au plafond, se gratta le front et finit par répondre : « Les rivières d'eau douce, » ce qui amusa beaucoup M. l'inspecteur.

« Il eut ensuite l'audace de feuilleter sans permission toute une liasse de compositions qui était sur mon pupitre. J'avais bien envie de lui demander si ce n'était pas là des manières bonnes pour des gens sans éducation, ceux qui ont été « les artisans de leur propre fortune! » Je ne sais

ce que je lui aurais fait quand il s'est moqué des devoirs des enfants en leur présence; cela les blesse, ces pauvres petits!...

« Ce 10 juillet.

« Mme Jonathan Wix m'a priée de rester chez elle jusqu'aux vacances; il faudra que je demande à maman ce qu'elle en pense...

« Ce 30 juillet.

« Le dernier enfant de Mme Applebee est très malade; hier, je l'ai promené dans mes bras plus d'une heure, pendant que sa pauvre mère prenait un peu de repos.

« Ce 4 août.

« Le bébé de Mme Applebee va de plus en plus mal; j'ai promis à sa mère d'aller le veiller cette nuit.

« Ce 5 août.

« L'enfant est mort; mais, le croiriez-vous? sa mort a été comme une bénédiction pour toute la famille du pauvre bébé! Il avait une méningite qu'on a attribuée à une chute que son père lui aurait fait faire étant en état d'ivresse. M. Applebee l'aimait beaucoup. Il a été pris de remords en le voyant mourir, et a juré sur son petit corps de ne plus jamais boire de liqueurs ni de boissons alcooliques; ce que les prières de sa femme n'avaient pu faire, ce cher petit l'a accompli!

« Ce 7 août.

« C'est aujourd'hui qu'on a enterré le petit Tommy; tous les enfants de l'école sont allés jeter des fleurs sur sa tombe, dans le cimetière de Wix, là-haut sur la colline. Dors en paix, cher petit ange, tu as fait plus de bien dans

ta courte vie que si tu avais vécu de longues années! Son père a renouvelé son serment devant la fosse où on l'a déposé; il a pris tout le monde à témoin de cette promesse solennelle, et je suis sûre qu'il la tiendra. Jamais on n'avait pu la lui arracher jusqu'ici, parce que, disait-il, il ne se sentait pas assez fort pour résister à la tentation; aussi a-t-il demandé qu'on l'aidât à la tenir, au lieu de l'exciter à boire. Tous ses amis étaient là; il n'y en avait pas un qui n'eût les larmes aux yeux.

« Ce soir, après le thé, on frappa à la porte; Ada Wix alla ouvrir, et M. Job Fettyplace entra, plus embarrassé de sa personne que jamais. Nous en fûmes tous grandement surpris, car il n'a pas l'habitude de faire des visites; mais je crois qu'il était presque aussi étonné que nous de son audace. Lorsque grand'maman Wix lui demanda pourquoi il n'avait pas amené son frère, il répondit que Jérémiah n'avait pas eu envie de venir.

« M. Palmer me jeta un regard de côté qui en disait long, et se retira en me laissant seule avec sa grand'mère pour recevoir M. Job. Ce pauvre garçon était devenu rouge comme une pivoine aussitôt après sa malencontreuse réponse. Il a beau « ne pas avoir d'éducation », comme dit M. Palmer, il s'aperçoit parfaitement, quoique trop tard, quand il a manqué de savoir-vivre. Je fis de mon mieux pour le mettre à son aise, en le priant de m'expliquer une phrase latine dont le sens ne me paraissait pas très clair, et je finis par y réussir. Mme Wix parla ensuite de la famille Applebee et du serment de M. Applebee. M. Palmer, lui-même, tout sceptique qu'il est, croit que le pauvre homme a la ferme intention de se corriger, mais qu'il aura fort à faire.

« Ce 10 août.

« Délice est venue me voir aujourd'hui. Elle n'est restée que cinq minutes; j'étais si contente de la voir que je l'ai embrassée devant tous les enfants, ce qui n'est pas dans les règles.

« Demain l'inspection générale et les examens publics en présence de tous les parents des élèves; plaignez-moi, madame Fagg!

« Ce 12 août.

« Non, félicitez-moi, car tout s'est passé comme je n'aurais jamais osé l'espérer. J'avais une peur bleue du docteur Prescott; il est si moqueur quand il s'y met! Eh bien, madame Fagg, au lieu de me critiquer, il m'a complimentée devant tout ce monde : ces messieurs du comité, les papas, les mamans et leurs enfants! Tous les habitants de Wix étaient là, et je ne savais où me cacher pendant que le docteur disait, après avoir constaté les progrès de mes élèves :

« Beaucoup de personnes entrent dans la carrière de « l'enseignement uniquement pour l'amour du gain, ou « parce qu'elles ne trouvent rien de mieux à faire; on est « heureux de rencontrer de temps à autre une maîtresse « comme celle-ci, qui se dévoue corps et âme à son œuvre. « Que Dieu récompense ses vaillants efforts dans cette « voie!

« — Amen, » dit la voix de basse de M. Applebee.

« M. Job Fettyplace, par une impulsion soudaine, se leva pour dire aussi quelques mots.

« — Mes chers frères, » s'écria-t-il sans balbutier; puis, réfléchissant probablement que ce n'était pas ainsi qu'il

devait commencer son discours, il s'arrêta pendant une grande minute, tandis que Jérémiah le tirait par le pan de son habit pour l'empêcher de parler.

« — Mes chers *voisins*, » reprit-il enfin, et il se tut de nouveau, interdit qu'il était par le regard méchant et le sourire railleur de M. Eugène Palmer, qui se tenait en face de lui.

« — Hum! je voulais... Hem! je ne voulais pas, je « n'avais pas l'intention de... Hem! . »

« Il resta coi encore une fois.

« C'était très pénible pour tout le monde. Le pauvre homme fit un effort désespéré.

« — Je me proposais de faire quelques remarques, « mais... mais je crois qu'il n'y en a pas à faire. »

« Et il se rassit en essuyant les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Son frère était aussi rouge et aussi décontenancé que lui. Je les plains vraiment tous les deux.

« Je dis à M. Palmer, quand j'en trouvai l'occasion, qu'il l'avait regardé tout exprès si fixement pour lui faire perdre la tête.

« — Eh quoi! dit-il de l'air le plus innocent qu'il put prendre, un regard de moi aurait une telle influence!... Je n'y puis croire. »

« C'est demain le tour de Xéna Gliddins; j'espère que ces messieurs seront indulgents pour elle, car elle a fait tous ses efforts pour les contenter; aussi j'ai bon espoir.

« Encore un jour de classe, et puis vous me reverrez, madame Fagg. Je regretterai mes petits élèves, on m'aime bien ici, je vous assure, et au moins personne ne me reproche, comme chez grand'maman, « de vivre aux crochets des autres. » Ah! si nous pouvions aller nous établir

ailleurs, avec mon père et mes frères! Mais comment le pourrions-nous quand nous sommes plus pauvres que jamais? Vous me direz que papa peut devenir riche d'un jour à l'autre; c'est si peu probable que je ne veux même pas y penser. Je me souviens de votre maxime : *Celui qui n'attend rien de l'avenir ne sera pas désappointé.*

« Voilà la fin de mon journal, je ne peux pas le finir mieux que par ces sages paroles. Cependant, je vous dirai tout bas que j'ai un grand projet pour l'année scolaire qui vient. M. Palmer, qui a de l'argent en quantité, m'a proposé de m'associer avec lui pour organiser une école supérieure à Quinnebasset. Je donnerais mon temps et le peu que je sais; lui, ayant tous ses diplômes, serait le directeur, et se chargerait en outre de toutes les dépenses nécessaires. Qu'en pensez-vous, madame Fagg? Comme cela je ne quitterais pas maman, tandis que, dans le cas contraire, je reviendrais probablement à Wix, car même le peu que cela me rapporte nous est indispensable. »

CHAPITRE XVI

UNE DEMANDE EN PARTIE DOUBLE

M. Palmer avait parlé à Émilie de fonder en commun une école supérieure à Quinnebasset; mais, quand vint le moment de mettre ce projet à exécution, il changea subitement d'avis et alla faire un grand voyage d'agrément en Europe. Dès lors, il ne resta à Émilie d'autre ressource que de retourner à Wix, où elle continua à diriger, pendant un an, l'école primaire avec un succès toujours croissant. Elle alla ensuite à Poonoosac où elle s'acquitta de la même tâche pendant une autre année.

Entre temps elle préparait ses examens d'institutrice et les passait de la manière la plus brillante.

« J'imagine que cette attente n'a pas été mauvaise pour moi, dit-elle à son ami Charles, un soir du mois d'août de cette seconde année; mais j'aurais été si contente de rester auprès de maman, si vous saviez!

— Vous n'avez rien perdu pour attendre, répondit Charles avec une brusquerie qui n'était pas dans ses habitudes; M. Palmer va revenir dans quelques jours, et vous serez à la tête de son école cet automne, c'est moi qui vous le certifie! »

En effet, quand, à son retour de voyage, il reparla de son ancien projet à Émilie, et que, selon les prévisions de Charles, celle-ci eut accepté la place qu'il lui offrait dans son école, bien des parents y envoyèrent leurs enfants, séduits qu'ils étaient par la prestance et les belles paroles de « Monsieur le Directeur ».

Bien d'autres, cependant, ne les envoyèrent qu'à cause d'Émilie. On vit arriver de véritables bandes d'écoliers, venant les uns, de Wix, les autres de Poonoosac où la réputation de la jeune institutrice était admirablement établie; puis vint une délégation d'enfants de la commune de Johannet où Xéna n'était plus depuis longtemps. Il s'y joignit même quelques anciennes élèves de Miss Lightbody, laquelle s'était retirée du professorat il y avait un an déjà, laissant la place à ceux qui auraient le talent et l'énergie nécessaires pour la suppléer. La plus jeune élève était la petite Lucy Pote, que son bon oncle Job devait amener tous les matins en classe, pour venir la chercher ensuite le soir. Il était convenu qu'elle prendrait ses repas chez le capitaine Howe. Cet arrangement n'était rien moins que commode à pareille distance; mais Lucy adorait toujours « sa petite maîtresse », et, pour plaire à Miss Émilie, Job Fettyplace en eut fait bien d'autres!

Le jour même où l'école supérieure de Quinnebasset ouvrait ses portes à toute la jeunesse de l'endroit, Charles Preston entrait dans l'étude de M. le Juge Dinningham, comme principal clerc, au grand désappointement d'Émilie, qui ne voulait pas comprendre que c'était, de sa part, un acte de haute raison. Certes, le jeune homme eut cent fois préféré poursuivre le cours de ses études à l'Université, où il obtenait de si grands succès; mais il avait déjà dû em-

prunter à un ami l'argent nécessaire pour y passer sa dernière année, celui qu'il avait gagné comme professeur à l'école primaire de Quinnebasset, l'année précédente, ne lui ayant pas suffi, et il avait trop de sens pratique pour vouloir contracter des dettes aussi lourdes. « Non, répondait-il aux représentations d'Émilie, il me faudrait attendre trop d'années encore avant de pouvoir m'acquitter, tandis que, dans deux ans, je pourrai être avocat et gagner honorablement ma vie ».

L'insuccès persistant de M. Frédéric Howe n'avait pas peu contribué à lui faire prendre ce parti énergique. Vainement presque tous ceux qui le connaissaient l'engageaient à rester à l'Université, d'où il sortirait avec un avenir brillant devant lui ; l'exemple de cet homme qui, avec beaucoup de qualités, beaucoup d'instruction et même de talents, ne pouvait réussir à gagner le pain de sa famille, l'empêcha de se laisser séduire par des rêves ambitieux.

« J'arriverai là, » dit-il. Il s'était mis à piocher sérieusement le code.

Le capitaine Howe n'avait pas voulu lui permettre de loger autre part que chez lui. Émilie le voyait tous les jours par conséquent; mais elle lui battit froid pendant longtemps, et lui, de son côté, avait quelque peine à lui pardonner de prodiguer son temps et ses peines au service du sieur Palmer.

Celui-ci en prenait à son aise avec son école. Toute la responsabilité, tous les soucis retombèrent bien vite sur Émilie, qui, elle, se dévouait corps et âme à sa tâche.

La pauvre petite avait pourtant beaucoup d'autres soucis. Après plusieurs tentatives infructueuses, son père

venait d'entreprendre une nouvelle affaire en commun avec un neveu de Mme Howe, un M. Julius Holbrook qui avait la réputation d'aimer l'argent au moins autant que l'aimait sa tante, et de savoir très bien conserver celui qu'il avait une fois conquis. Mme Frédéric Howe y voyait un sujet de tranquillité; mais Émilie, au contraire, n'attendait rien de bon de cette association. Elle était assez physionomiste, et l'air de ce M. Julius ne lui inspirait aucune confiance.

Mme Fagg était sa confidente comme toujours; il fallait qu'elle fût bien fatiguée pour ne pas causer avec elle tous les soirs.

Émilie. — « Où est Charles? dites-vous. Chez Mme Curtis, selon son habitude. Vous savez bien qu'il recherche toutes les occasions de voir Virginia; il la trouve parfaite, et il croit qu'elle est infaillible parce qu'elle est toujours de son avis.

« Ce qu'il a? En vérité, je n'en sais rien. Virginia dit que son frère Will est exactement de même depuis quelque temps; elle pense que c'est la manière d'être habituelle à tous les jeunes gens qui cherchent à s'ouvrir une carrière quelconque. Peut-être bien aussi Charles regrette-t-il le parti qu'il a pris; mais ce n'est pas une raison pour être désagréable comme il l'est. Ainsi, hier, par exemple, je faisais de la musique pour maman et M. Palmer. Quand il est rentré, dès qu'il a vu que nous n'étions pas seules, maman et moi, il a tourné sur ses talons et il est parti sans dire un mot à personne. M. Palmer m'a regardée d'un air significatif; autant valait me dire en toutes lettres: « Parlez-moi encore de la bonne éducation des jeunes gens qui arrivent par eux-mêmes ! » J'en ai voulu beaucoup à

Charles. On ne le voit plus du tout; il s'absorbe dans ses livres et ne va plus que chez les Curtis...

« Vous me demandez pourquoi M. Palmer vient si souvent ici? Je n'en sais rien; c'est quelquefois pour « affaires ». Si je croyais que mon piano y soit pour quelque chose, je regretterais presque de l'avoir loué. Ce n'est pas qu'il soit précisément ennuyeux; mais j'aimais mieux nos soirées intimes avec Charles. M. Palmer, lui, ne dit jamais rien de sérieux, et cela finit par être fatigant. Délice Sanborn ne peut pas le souffrir. Pourquoi secouez-vous la tête, madame Fagg? Vous êtes trop sévère. Moi je donnerais je ne sais quoi pour retrouver ma confiance aveugle d'autrefois. Je plonge souvent mon regard au fond de ses grands yeux limpides dans l'espoir d'y trouver l'expression d'une franchise absolue. Parfois je doute et je me détourne toute déconcertée, mais je me le reproche aussitôt. Je *veux* avoir confiance en elle toujours; l'amitié ne peut subsister sans cela! »

II

Émilie. — « J'ai quelque chose de drôle à vous conter, madame Fagg. Vous vous rappelez l'oncle de la petite Lucy Pote, ce grand, long individu qui se nomme Job Fettyplace, *alias* le Faucheux? Imaginez-vous qu'il est venu faire une conférence sur la physiologie. Il a parlé pendant plus d'une heure, d'une manière si monotone, si embrouillée que, lorsqu'il s'arrêta, chacun, ravi d'en être quitte, l'applaudit des deux mains; mais, hélas! nous n'étions qu'à la moitié de nos peines. Il tourna son manuscrit de l'autre sens et, toujours du même ton, nous débita encore un nombre égal de pages. Des jeunes garçons réclamèrent

la conclusion à différentes reprises, et vraiment je n'avais pas trop le cœur de les en blâmer.

« Mais ce n'est pas là ce que je voulais vous raconter de si curieux. Tout finit en ce monde, même les conférences les plus fastidieuses. Au moment où nous sortions du Hall, comme il pleuvait à verse, quelqu'un s'approcha de moi pour m'offrir de me reconduire en m'abritant sous son parapluie. Devinez qui c'était? M. Job en personne! Il eût été plus naturel que ce fût Charles; mais Charles me quitta au même instant pour aller offrir son bras et son parapluie à Virginia. Je n'avais donc pas d'excuse pour refuser M. Job. Si j'étais surprise, vous pouvez le croire. M. Fettyplace est la timidité même. Je n'avais jamais ouï dire qu'il eût offert de reconduire qui que ce fût. L'acte était d'autant plus étonnant de sa part, que, demeurant à Wix, chaque pas qu'il faisait pour me ramener à la maison en ajoutait deux tout juste à son propre chemin.

« Je ne pouvais pas trouver le moindre mot à dire, lui non plus ; mais c'est son habitude, et, pour se donner une contenance, sans doute, il tourmentait son gosier de telle sorte que je crus naïvement qu'il avait un gros rhume. Je hâtai le pas tant que je pus, pensant qu'il serait bien mieux dans son lit que sur les routes par un temps pareil; mais il n'y avait pas moyen de le faire avancer plus vite, et je dus y renoncer. Enfin, nous étions presque arrivés, qu'il n'avait pas encore desserré les dents. Tout à coup il tourna la tête vers moi :

« — Miss Howe! s'écria-t-il d'un air presque résolu.

« — Monsieur Job !

« — Vous êtes jeune... très jeune.

XVI

C'ÉTAIT M. JOB EN PERSONNE!

« — Ah! lui dis-je, pensant à part moi que je n'étais pas déjà si jeune, ayant eu dix-huit ans l'autre jour.

« — Et moi je suis vieux... très vieux... j'ai vingt-six ans.

« — Ah!

« — Miss Émilie, je... j'ai beaucoup de sympathie pour vous, et je serais bien heureux si... si vous vouliez. »

« Me doutant de ce qui allait suivre, j'essayai de l'interrompre, mais en vain.

« — Si vous vouliez *épouser Jérémiah?* » dit-il.

« Et comme je poussai un cri ou un éclat de rire, je ne sais plus lequel des deux, il ajouta d'une voix étranglée par l'émotion :

« — Non, pas Jérémiah, MOI! »

« Nous étions juste devant la porte; tout ce que je pus faire, ce fut de me sauver jusque dans la salle à manger, le laissant sans cérémonie au milieu de la rue, lui et son parapluie. A peine entrée dans la maison, je fus prise d'un rire nerveux auquel ma pauvre mère ne comprenait rien.

« Charles vint en ce moment.

« — Qu'avez-vous donc fait à Job Fettyplace? me demanda-t-il, je viens de le rencontrer au tournant de la rue; il courait comme un fou, sans chapeau, les cheveux au vent, et n'a pas voulu s'arrêter quand je l'ai appelé.

« — Je ne lui ai rien fait, répondis-je en riant toujours, c'est lui qui m'a proposé de l'épouser, lui ou son frère, au choix, cela avait l'air de lui être bien indifférent...

« — Hourrah! cria Charles, il n'y a que Job pour faire une chose pareille, et il se mit à rire aussi fort que moi.

« — Ne pleurez pas, dit maman, car je pleurais à force de rire, vous ne lui avez pas brisé le cœur.

« — La moitié seulement, dis-je en repartant de plus belle.

« — Et la moitié de celui de Jérémiah, ajouta Charles, mais ce sera Jérémiah qui aura le plus de peine parce ce qu'il n'a pas *la patience de Job !...* »

« Et ainsi de suite pendant une demi-heure.

« Toute la nuit, cependant je fus hantée par la pensée de cet infortuné courant nu-tête sous cette pluie battante. Une fois revenue à mon état normal, j'avais compris comment le quiproquo avait pu se produire ; il a tellement l'habitude de parler pour son frère que, dans son embarras, le nom de Jérémiah lui était venu aux lèvres tout naturellement. Qu'il a dû être humilié, le pauvre garçon ! Je le suis presque autant que lui. Comment ai-je pu en faire un objet de moquerie avec des étrangers ? ce n'était vraiment pas délicat, ni honnête même. Charles, qui est si scrupuleux a dû en être choqué. Je l'ai trouvé froid ce matin ; c'était sans doute à cause de cela. Ah ! madame Fagg, si la parole est d'argent, le silence est d'or ! on a bien raison de le dire. »

III

Émilie. — « M. Job Fettyplace est parti hier pour la Californie. C'est M. Jérémiah qui l'a appris ce matin à Charles ; il était désolé du départ de son frère et ne savait à quoi l'attribuer, « Job ne s'étant pas montré jusqu'ici d'humeur vagabonde », a-t-il dit.

« — Pauvre Jérémiah ! me dit Charles d'un ton plein de sous-entendus, il est si habitué à ne parler que par l'entremise de son frère, qu'il ne va savoir que devenir sans lui. »

« Vous riez, madame Fagg, ce n'est pas bien ; moi je plains de tout mon cœur ces pauvres gens qui n'ont d'autre défaut qu'une timidité maladive, et puis j'ai plutôt envie de pleurer que de rire aujourd'hui.

« Pourquoi? Pour plusieurs raisons qu'il faut bien que je vous dise puisque vous êtes ma seconde mère ; mais c'est un peu difficile...

« Il m'est revenu, par Xéna et d'autres de mes anciennes compagnes, que, depuis quelque temps, on s'occupe beaucoup de moi à Quinnebasset. Mme Hackett et ses amies se sont mis en tête, paraît-il, et je ne sais vraiment à quel propos, que je dois hériter de toute la fortune de grand'-maman. Et on part de là naturellement pour chercher quel pourra être l'heureux mortel qui bénéficierait de cette future succession, dont on grossit, d'ailleurs, le chiffre outre mesure. Quelle rage ont donc les gens de se mêler de ce qui ne les regarde pas ! Il y a des jours, en vérité, où je serais tentée de monter sur le toit pour crier aux passants que tout cela n'a pas l'ombre du sens commun.

« Ce qui me tourmente le plus, c'est que ces misérables bavardages, je n'en puis douter, sont arrivés jusqu'à maman et qu'elle n'a pas été sans y prêter assez sérieusement attention. Plusieurs fois elle a fait allusion à un parti avantageux qui pourrait se présenter pour moi et qu'il ne faudrait pas refuser à la légère, dans la situation difficile où nous nous trouvons et qui ne paraît pas en voie de s'améliorer. Je me suis gardée de lui demander d'explication, et toujours, quand elle est retombée sur ce sujet, j'ai feint de n'y rien entendre de plus que des paroles en l'air. Je ne puis, cependant, voir avec indifférence qu'elle prenne ainsi à cœur les sottes imaginations

de quelques personnes désœuvrées. Et n'est-ce pas insupportable aussi de se savoir l'objet des suppositions, des cancans des uns et des autres?...

« Non, je ne veux pas continuer, je ne saurais vous dire combien cela me chagrine.

« Je ne me soucie pas le moins du monde d'aucun parti, si brillant qu'il soit, et, tant que j'aurai de la force et de la santé, je me sens capable de gagner ma vie et celle de maman, à moi toute seule... Je ne veux plus y penser!... »

Mme Fagg. — « Vous avez raison, ma petite Émilie, n'y pensez plus. Votre mère souffre de sa situation. C'est pour cela, sans doute, qu'elle voudrait vous voir établie et hors de peine pour toujours; mais je ne crois pas qu'elle vous pressât jamais de contracter un mariage qui ne vous conviendrait pas. Chassez de votre esprit toute idée pareille ; vous êtes encore trop jeune pour vous en préoccuper. Faites courageusement votre devoir quotidien, sans vous inquiéter d'autre chose; le reste viendra en son temps. »

CHAPITRE XVII

MONSIEUR LE DIRECTEUR

L'école supérieure de Quinnebasset florissait malgré l'indolence de M. le Directeur, grâce à l'activité et à l'énergie de miss Howe.

« Voulez-vous continuer encore six mois? » lui demanda celui-ci à la fin du premier trimestre, et, comme elle hésitait : « Je doublerai vos appointements », ajouta-t-il pour la décider, sachant fort bien qu'elle n'était pas dans une situation à faire fi de cet argument.

Elle n'était pas montée sur le toit de sa maison pour crier la vérité à tous lès passants, ainsi qu'elle l'avait annoncé à Mme Fagg; mais elle s'était arrangée de manière à ce que personne n'ignorât qu'elle n'était pas une héritière, et M. Palmer le premier.

Malgré cette augmentation de salaire, dont elle avait un sérieux besoin, il lui fallut une grande nuit de réflexions avant qu'elle se décidât à accepter des offres aussi avantageuses. — Il lui en coûtait de rester en collaboration avec ce personnage qui lui était si peu sympathique. Si elle consentit à prolonger l'association, ce fut uniquement à cause de cette malheureuse question pécuniaire.

D'ailleurs, elle n'était pas le seul professeur dans cette école. Xéna y faisait un cours de littérature, et Charles un cours de droit. Il n'y avait qu'une voix dans le village pour chanter les louanges de ce dernier. Quant à Xéna, elle avait publié plusieurs livres qui lui avaient acquis déjà une certaine réputation, même dans le petit cercle de Quinnebasset, ce qui prouvait leur mérite, nul n'étant prophète en son pays, dit la sagesse des nations.

Quinnebasset fut très gai tout l'hiver. Il y avait nombreuse réunion, deux ou trois fois par semaine, tantôt chez les Curtis, tantôt chez les Topplif ou chez les Sanborn, et partout M. le Directeur brillait de tout son éclat; qu'on dansât, qu'on fît de la musique ou qu'on jouât la comédie, le premier rôle lui était toujours dévolu. Pendant ce temps, Émilie corrigeait les devoirs des élèves et préparait les leçons du lendemain. Dans les derniers jours de février, on organisa une grande fête de charité où, par extraordinaire, elle consentit à jouer le personnage de diseuse de bonne aventure.

« Je n'ai pas pu refuser, dit-elle un soir à Charles, tandis qu'assise entre lui et Mme Fagg, elle s'apprêtait à revoir un véritable monceau de compositions; mais je n'ai guère envie de me réjouir. Je suis dans une veine de tristesse et de fatigue; il me semble que j'ai dix ans de plus sur la tête, que l'année dernière.

— Vous travaillez trop, cela se voit de reste, s'écria Charles d'un ton indigné; donnez-moi tous ces cahiers et reposez-vous. »

Elle consentit avec un sourire de reconnaissance.

« Je ne sais pas où j'en serais sans vous, Charles, » dit-elle en se laissant aller sur son fauteuil, comme à bout de forces.

Mme Frédéric Howe était allée passer la nuit auprès d'une petite malade, la fille d'une des locataires de Mme Hackett. M. Palmer logeant dans la même maison, Émilie se prit a songer qu'il pourrait fort bien venir la voir, sous prétexte de lui apporter des nouvelles d'Alice, la petite malade. Quand sonnèrent neuf heures, elle se rassura; mais, cinq minutes après, elle reconnut le pas de M. le Directeur et sa manière de frapper à la porte. Immédiatement, Charles, rassemblant les cahiers, se retira dans sa chambre. Cela malgré le regard suppliant que lui adressa Émilie. Elle ne se souciait pas avec raison de rester en tête à tête avec le nouveau venu, Mme Fagg, ne comptant pour ainsi dire pas, puisqu'elle ne pouvait se mêler à la conversation. « Quel ennui, pensa-t-elle, je voudrais déjà qu'il fût parti! »

Elle le reçut debout, pour bien lui montrer qu'en l'absence de sa mère elle ne trouvait pas convenable qu'il lui fît une visite; mais il ne voulut pas comprendre cette insinuation. Après lui avoir dit que la petite Alice allait mieux, au lieu de s'en aller, il s'installa dans un fauteuil avec l'intention évidente de n'en bouger de toute la soirée.

Émilie, prévoyant que sa visite allait durer un certain temps, raviva le feu qui était en train de s'éteindre.

« Chantez-moi une vos ballades, voulez-vous? » lui demanda le jeune homme au bout de quelques instants.

Quoiqu'elle trouvât la demande un peu sans gêne et le ton dont elle était faite assez déplacé, Émilie alla se mettre à son piano, préférant encore la musique à la conversation avec un individu qui lui devenait de jour en jour plus désagréable.

Elle chanta une vieille ballade écossaise d'un rhythme des plus mélancoliques, dans l'espoir que la tristesse qui

s'en dégageait déciderait l'indiscret visiteur à se retirer. Il n'en fut rien. Il trouva la mélodie charmante ; du moins il le dit, et, après celle-là, il en réclama une seconde, puis une troisième, une quatrième...

Émilie, quant à elle, était excédée.

« Est-ce que vous n'en avez pas assez? dit-elle à la fin, ne pouvant plus contenir son impatience.

— Non, répliqua-t-il tranquillement, jamais je ne me lasserai de vous écouter. »

Onze heures avaient sonné à la vieille horloge. Émilie ne savait plus que devenir. Mme Fagg, endormie sur sa chaise, ne pouvait lui être d'aucun secours pour renvoyer l'importun, et, à Quinnebasset, onze heures, c'était pourtant une heure indue. Pourquoi Charles qui, de sa chambre ne devait pas perdre une note, ne descendait-il pas? Il aurait bien dû ne pas quitter la salle! A quoi songeait aussi M. Palmer? N'entendait-il pas les hurlements du vent et le bruit de la pluie qui fouettait contre les vitres?

Elle eut alors une inspiration.

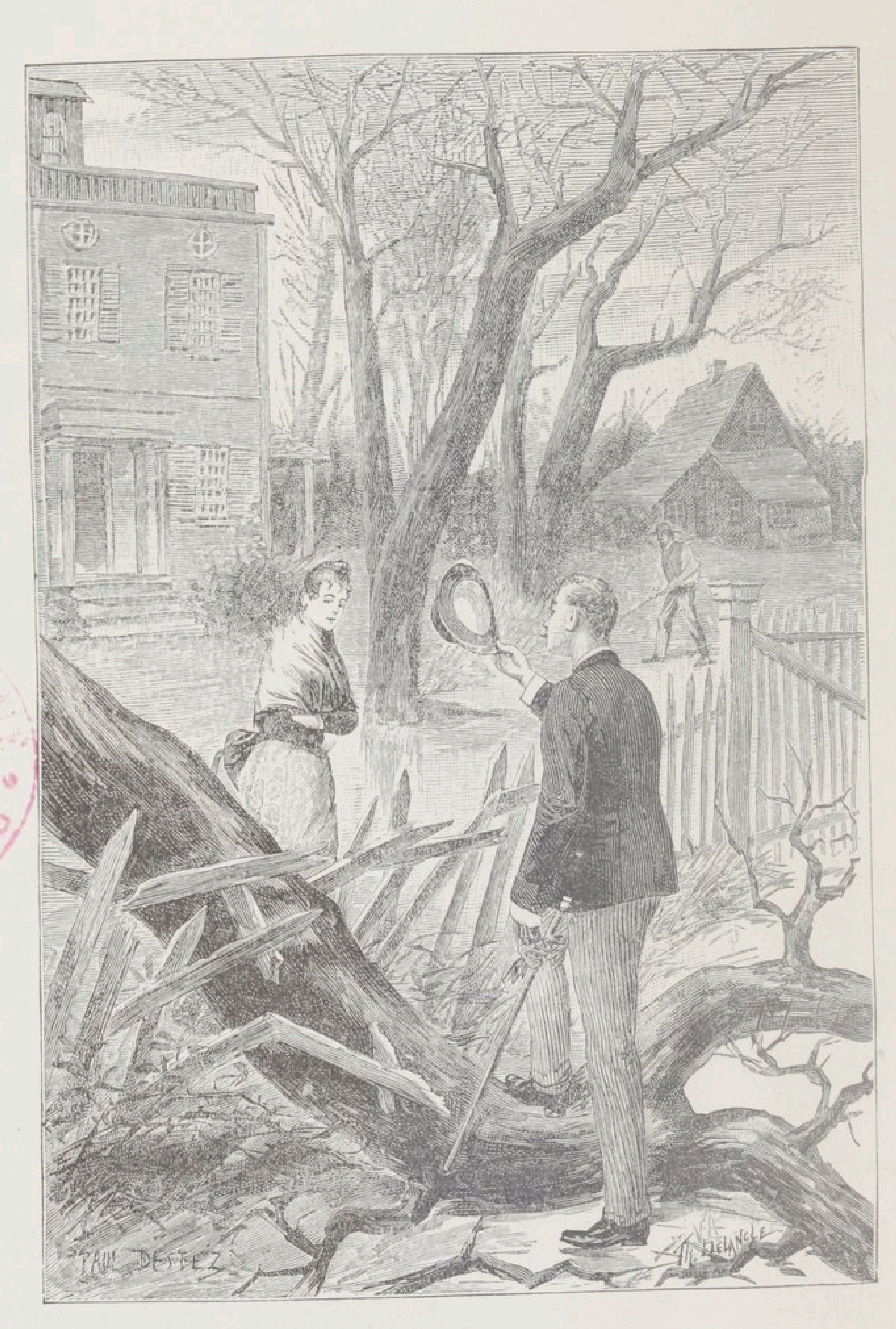
« Quel affreux temps! s'écria-t-elle en se levant brusquement pour aller soulever le rideau de la fenêtre, c'est une vraie tempête!

— Une tempête, croyez-vous? s'écria à son tour M. Palmer, rappelé par là au sentiment des convenances, et voilà qu'il est bientôt minuit! Je vous demande un million de pardons, miss Howe, je n'avais nulle idée qu'il fût si tard. Comment ai-je pu vous importuner ainsi? »

Et il se hâta de battre en retraite, muni d'une lanterne et d'un parapluie que Mme Fagg, enfin réveillée, lui apporta en bâillant.

Le vent soufflait avec rage, les rafales de pluie l'aveu-

XVII



M. PALMER NE PUT FAIRE MOINS QUE DE S'ARRÊTER UN INSTANT.

glaient; mais il n'y faisait nulle attention, furieux qu'il était contre lui-même.

« Tout Quinnebasset en sera informé demain, se disait-il, et miss Topliff ne me le pardonnera jamais. A quoi ai-je pensé de rester là si longtemps! »

L'ouragan redoublait. Il n'était pas à moitié chemin de chez lui qu'un bruit formidable, dominant tous les autres, lui apprit que le clocher de l'église avait été renversé. Presque au même instant, un sinistre craquement retentit au-dessus de sa tête, et un arbre vint s'abattre à quelques pas de lui; c'était miracle qu'il n'en eût pas été écrasé. Instinctivement, il avait fait un bond de côté et était allé rouler au beau milieu d'un énorme tas de neige. Quand il se releva tout ahuri, sa lanterne s'était éteinte, et son chapeau avait disparu. Il regagna clopin clopant son logis, sans autre accident, heureux d'en être quitte à si bon compte.

Cependant cet arbre, dont la chute avait failli lui être fatale, était un orme gigantesque qui s'élevait au bout du jardin de M. Topliff. Le lendemain, de grand matin, la jeune fille alla constater les dégâts. M. Palmer, en se rendant à l'école, la vit à travers la barrière, et ne put faire moins que de s'arrêter un instant pour la saluer et déplorer avec elle la perte d'un si bel arbre. Il n'eut garde, toutefois, de lui révéler qu'il connaissait avant elle les ravages causés par la tempête dans son jardin.

Tandis qu'ils causaient ainsi, Freddy, le petit frère de Dora, arriva, tout courant, leur montrer un chapeau d'homme que Pierre, le jardinier, venait de ramasser dans un coin de leur jardin, un chapeau tout bossué et à moitié détrempé par son séjour dans la neige et sous la pluie.

« Monsieur Palmer, dit Freddy, Pierre a affirmé que c'était à vous, est-ce vrai? »

Avant qu'il eût pu répondre, Pierre s'était approché à son tour, pour ajouter d'un air malin :

« Ce n'est pas étonnant que vous l'ayez perdu, M. Palmer. Il faisait joliment mauvais hier, quand vous êtes sorti de chez le capitaine Howe. Heureusement que cet arbre ne vous est pas tombé dessus! Dame! Il ne s'en est pas fallu de beaucoup; si je ne me trompe, vous avez dû passer par ici bien peu avant ou bien peu après. N'est-ce pas exact?

— Vous devez faire erreur, s'écria Dora; il était minuit quand notre arbre est tombé. »

Ces quelques paroles ne rendirent pas à M. le Directeur le courage qu'il lui eût fallu pour avouer la vérité. Loin de là, lui eut-on présenté ce chapeau plein de diamants, il aurait soutenu *mordicus* que ce n'était pas le sien.

Le jardinier se tint à quatre pour ne pas lui rire au nez, vu qu'il avait trouvé dans la doublure du chapeau des papiers que M. Palmer y avait oubliés, et qui établissaient indubitablement l'identité contestée. Il n'en parla pas sur le moment; mais, deux jours plus tard, tout Quinnebasset savait l'histoire, à l'exception près du seul M. Palmer. L'on peut penser si l'on en fit des gorges chaudes. Quant à Dora, elle dit hautement qu'elle aurait de la peine à lui pardonner un mensonge si flagrant et qu'elle le lui reprocherait en face à la première occasion. La rencontre n'eut pas lieu avant cette fameuse fête de charité où Émilie devait jouer le rôle de diseuse de bonne aventure.

Celle-ci avait refusé de donner le moindre détail sur son costume à qui que ce fût de son entourage.

XVIII



« QUE VOUS ÊTES BELLE! » DIT-ELLE NAÏVEMENT A SA SŒUR.

« Eh bien, comment me trouvez-vous? » demanda-t-elle à la famille réunie en arrivant tout habillée ce soir-là.

Elle était si éblouissante, que Mme Howe en laissa tomber sa plume, grand'maman Howe son tricot, sans que personne lui répondît un seul mot. Ce fut Dunie qui retrouva sa voix la première.

« Oh que vous êtes belle! dit-elle naïvement à sa sœur, comme ne la reconnaissant pas.

— Est-ce que vraiment vous allez sortir dans cet accoutrement? s'écria alors sa grand'mère d'un ton courroucé. Où avez-vous pêché ce costume de carnaval?

— Un peu d'un côté, un peu d'un autre, répondit-elle en riant. Délice a couru toute la ville pour se procurer ces bijoux, car je vous prie de croire qu'il n'y a pas de clinquant là-dedans; tout est authentique.

— Cela fait énormément d'effet, » dit Mme Frédéric Howe, craignant d'en dire trop si elle exprimait sa pensée entière.

Elle était très fière de la beauté de sa fille que ce déguisement mettait singulièrement en relief. Il se composait d'un corsage de satin rouge sous une veste de velours noir brodée d'or, et avec une jupe courte en velours vert sur un pantalon de soie rouge bouffant comme ceux des femmes turques. Des bas de soie rouge et des petits souliers de même couleur pailletés d'or terminaient la toilette. Une ceinture d'or serrait la taille d'Émilie et retenait un poignard finement ciselé, ses bras et ses doigts étaient couverts de bagues et de bracelets, et ses cheveux étaient constellés de bijoux, tandis qu'une demi-douzaine de colliers descendaient jusque sur sa poitrine. Son teint plus animé que de coutume achevait de la transfigurer.

« Avez-vous donc l'intention de représenter la reine de

Saba ? lui demanda Charles en lui faisant un profond salut.

— Je n'ai l'intention de représenter personne en particulier, répondit-elle ; je me laisserai aller à mon inspiration.

— Je crains que vous ne prêtiez un peu à la critique, lui dit sa mère ; ainsi, M. Palmer...

— Ne me parlez pas de M. Palmer, chère maman ; je me soucie fort peu de l'opinion d'un monsieur qui n'a pas seulement le courage de reconnaître son chapeau quand on le lui rapporte.

— Vous n'êtes pas charitable ; le pauvre garçon était sans doute tout honteux d'avoir manqué aux convenances en restant si tard ici.

— Qu'il eût été un peu troublé d'abord, je le comprendrais ; mais mentir obstinément comme il l'a fait, c'est sans excuse. Qu'en pensez-vous, Charles ?

— Vous êtes peut-être bien sévère. Il n'y a là en somme que de la faiblesse. Mlle Dora l'aura intimidé par ses grands airs ; je comprends sa défaillance.

— Voilà la première fois que je vous entends prendre son parti ; n'importe, vous ne me ferez pas croire que vous auriez agi de même à sa place.

— Oh ! pour cela non, s'écria-t-il malgré lui.

— Et moi j'ajoute que, faible ou non, je ne saurais voir rien d'estimable en M. Eugène Palmer.

— Émilie ! s'écria Mme Howe d'un ton plein de reproches.

— Laissez-moi expliquer ma pensée, chère maman, ce monsieur m'est insupportable ! Je suis obligée de le traiter poliment parce que c'est M. le Directeur ; mais ce sera un

beau jour pour moi quand, le semestre terminé, je pourrai enfin agir à ma guise. Dans trois semaines je serai libre, quel bonheur!... Non, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je suis lasse de ses manières prétentieuses, de ses causeries alambiquées, de ses affectations d'élégance et de supériorité. Tout cela m'est souverainement antipathique! »

Mme Howe n'en revenait pas de l'entendre s'exprimer ainsi; mais Charles paraissait enchanté.

« Je vous félicite de votre jugement, lui dit-il d'un air d'intime satisfaction; vous gardez si bien vos secrets, que j'avais cru jusqu'ici que vous étiez en admiration devant lui comme toutes les jeunes filles de Quinnebasset. Tenez, voici votre manteau; partons-nous?

— Pas encore, j'attends Virginia qui doit venir me prendre avec Will. »

Aussitôt la physionomie de Charles se rembrunit, et il sortit sans dire un mot. Émilie n'y fit pas attention, absorbée qu'elle était par la lecture d'un petit livre de chiromancie.

« Nous disons que cette ligne qui contourne le pouce est la ligne de vie, murmurait-elle en consultant attentivement le livre qu'elle tenait et sa propre main; — celle du haut est la ligne du cœur et celle du milieu la ligne de tête; c'est simple comme bonjour!... A la naissance de chaque doigt, un mont qui porte un nom particulier, puis les points, les croix, les lignes coupées, brisées... Ah bah! je m'en tirerai comme je pourrai... »

On avait préparé pour la diseuse de bonne aventure, une sorte de tente entièrement recouverte de branches de cèdre; cela représentait une grotte et s'appelait l'*antre de la*

sibylle, ainsi que l'annonçait une grande pancarte placée à l'entrée. Afin qu'on ne pût voir la devineresse du dehors, la tente était divisée en deux compartiments, et une vieille ou prétendue vieille sorcière, enveloppée dans un châle et masquée, se tenait à la seconde entrée poùr en interdire l'accès au public.

« Xéna remplira ce rôle dans la perfection », avait dit Dora Topliff, sans se douter qu'elle enfonçait une épine dans le cœur de la pauvre Xéna. Seule Émilie savait combien la pauvre fille souffrait de son extérieur disgracié. C'était donc Xéna qui introduisait une à une les personnes qui désiraient consulter la sibylle, et qui recevait leur argent, d'après un tarif élastique, variant en raison de la fortune ou de la générosité de chacun. Ce mystère excitait la curiosité de tout le monde, et les pauvres faisaient de bonnes recettes dans ce petit coin.

Ozem Page ne contribua pas peu au succès de la diseuse de bonne aventure. Jamais il ne voulut répéter ce qu'elle lui avait dit; mais il annonçait à tout venant que cette sybille était vraiment étonnante, et qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans la manière dont elle vous regardait.

On faisait queue devant la grotte.

« J'ai bien envie d'essayer aussi, » dit Will Curtis à son ami Charles Preston.

M. Page l'entendit.

« Oui, oui, dit-il, n'ayez pas peur d'y aller, vous en aurez pour votre argent. »

Will était un des jeunes gens les plus distingués de Quinnebasset; il ne lui manquait qu'un peu plus de caractère pour devenir un homme de talent. Émilie qui

avait beaucoup d'amitié pour lui, avait depuis longtemps le désir de lui donner « un coup de fouet au moral pour le stimuler. » L'occasion était toute trouvée.

« *Malheur à celui qui est faible!* » lui dit-elle d'une voix sépulcrale, après avoir fait semblant d'examiner attentivement la paume de sa main; vos lignes ne sont pas assez marquées, et les monts sont presque insensibles. L'ensemble n'est pas mauvais pourtant; mais rappelez-vous ceci : c'est que, *qui ne risque rien n'a rien*, et ne craignez pas de vous aventurer un peu. Je vois d'ici que vous n'entreprendrez jamais de longs voyages, à moins que vous ne vouliez faire mentir mon horoscope. Vous avez tort, les voyages forment la jeunesse; ce n'est pas en restant à Quinnebasset que vous arriverez jamais à quelque chose.

— Continuez, dit le jeune homme qui tenait beaucoup plus qu'elle ne le croyait à savoir l'opinion qu'elle avait de lui; je changerai du tout au tout pour vous plaire, s'il le faut.

— Je ne vous en demande pas tant; servez-vous seulement des dons que le Seigneur a mis en vous, au lieu de les laisser se perdre.

— Voyons, que dois-je faire? dites-le moi, vous qui connaissez l'avenir!

— Choisissez une carrière et travaillez comme si vous en aviez besoin pour vivre.

— Votre avis a du bon; mais ne pourriez-vous pas me prédire quelque chose d'agréable pour m'encourager?

— Quels sont vos désirs?

— Une jolie aisance et une gentille petite femme.

— La première chose dépend de vous; quant à la seconde vous l'aurez.

— Merci, c'était ce que je désirais le plus. Et comment sera-t-elle, celle que je dois épouser?

— Petite, mince, délicate et gracieuse comme une sylphide, répondit Émilie en pensant à Maggie Selden. Elle est douée de toutes les qualités imaginables, et vous avez encore beaucoup à faire pour vous rendre digne d'elle. J'ai dit.

— Et puis-je savoir encore?...

— Rien de plus, » répliqua Émilie en le congédiant d'un geste péremptoire.

« Eh bien, que vous a-t-on prédit? lui demanda Charles Preston, en le voyant s'en revenir, la tête basse.

— Pas grand'chose d'intéressant; mais allez voir si, à votre tour, l'on vous en apprendra plus long qu'à moi. »

Charles ne se décida pas tout de suite, et quand il se trouva enfin en présence d'Émilie, celle-ci avait déjà eu affaire à tant de personnes différentes et prédit tant de choses bonnes ou mauvaises qu'elle était dans un état de grande surexcitation.

« Est-ce bien vous? s'écria-t-il en reculant d'un pas; c'est à ne pas vous reconnaître!

— Donnez-moi votre main, répondit-elle sans le regarder. Bon, voilà une main comme je les comprends, les lignes sont fermes et largement tracées, les monts bien marqués; pas de lignes inutiles, pas d'indécision dans le caractère. Je vous annonce — mais auparavant, quelles questions avez-vous à m'adresser?

— Aucune, je vous écoute de toutes mes oreilles.

— Jeune homme, vous ne croyez pas à mon pouvoir de lire dans l'avenir, *prenez garde!*

— Je croirai tout ce que vous voudrez quand vous me

regarderez de cette façon, dit-il, quelle puissance! je ne suis pas surpris que ce pauvre Ozem Page, qui a la tête faible, en ait eu la chair de poule.

— Votre avenir m'apparaît clair comme le jour. Vous êtes avocat, vous plaidez votre première cause.

— Où?

— A Quinnebasset. »

Charles secoua la tête.

« — Vous pourriez bien me placer dans un meilleur endroit, pour ce que cela vous coûte. Quinnebasset est un bien petit théâtre pour mon ambition! Allons, regardez encore un peu pendant que vous y êtes, est-ce que je gagne ma cause?

— Oui.

— D'autres aussi?

— Oui, vous êtes destiné à un très bel avenir; vous aurez du talent et du succès.

— Grand merci, vous me comblez, madame la devineresse, je n'y suis pas habitué. Il y a de par le monde une jeune personne nommée Émilie Howe qui est toujours à me sermonner, à me répéter que je perds mon temps et que je n'aboutirai à rien, la connaissez-vous?

— Trêve de plaisanteries, jeune homme; vous êtes resté ici assez longtemps, cédez la place à d'autres...

Il obéit. Aussitôt, miss O'Neil se précipita dans l'antre de la sybille; elle était on ne peut plus curieuse de voir la toilette d'Émilie dont tout le monde parlait dans le hall.

— Oh! s'écria-t-elle en entrant. Comment votre mère a-t-elle pu vous permettre de vous déguiser de la sorte?

— Silence! votre main, bonne dame.

— La voici, elle était plus jolie que cela autrefois, quand j'étais jeune, on me disait toujours...

Émilie l'interrompit :

— Des mots, des mots, comme dit Hamlet, pourquoi tant de paroles inutiles?

— Que dites-vous? je ne vous comprends pas.

— Cela n'est pas nécessaire, n'a-t-on pas dit « qu'on ne peut remplir une bulle de savon, lors même qu'on y verserait toute l'eau de la mer. »

— Qui donc a jamais pensé à remplir une bulle de savon? grommela la vieille demoiselle; vous me prenez pour une folle, Émilie. »

La jeune fille se mit alors à lui débiter une foule de choses hétéroclites en les entremêlant de citations bien ou mal appropriées, suivant qu'elles lui venaient à l'esprit, de telle sorte que miss O'Neil ne savait plus où elle en était. Ce qu'elle comprit seulement, ce fut l'annonce de deux demandes en mariage et d'un manteau de velours dont on lui ferait cadeau.

Vint ensuite M. Eugène Palmer.

« Éblouissante devineresse, dit-il en saluant profondément, mon intention n'est pas, sans que je mette en doute votre perspicacité, de vous interroger sur mes destinées futures; le présent est une garantie suffisante de ce que sera pour moi l'avenir.

— C'est assez probable, répliqua Émilie. Mais que voulez-vous alors?

— Simplement jouir pendant quelques instants de votre gracieuse présence et de votre aimable conversation.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment propices à de vaines paroles; je n'ai pas ici de piano pour les accompagner.

— Une épigramme, miss Émilie?... La seconde peut-être... A votre aise. Accablez-moi de vos sarcasmes, si tel est votre bon plaisir. Je les préfère cent fois, mille fois aux phrases cérémonieuses et apprises par cœur dans quelque manuel de la politesse que laisse tomber de sa bouche pincée, votre superbe amie, miss Déborah... non! Dora Topliff.

— Fi, monsieur Palmer! » s'écria Émilie d'une voix indignée.

Elle n'eut pas le temps d'achever la verte réponse qu'elle avait sur les lèvres. La draperie qui fermait l'entrée de la « l'antre de la sybille » se souleva, et M. Palmer, en se retournant, se trouva en présence de Dora Topliff. Xéna, toujours distraite, avait oublié que la devineresse était en ce moment occupée.

« Je suis de trop ici, ce me semble, dit Dora digne et fière comme à son habitude et faisant mine de se retirer.

— Oh! miss Dora, s'écria M. Palmer en levant les deux bras avec empressement, jamais vous ne pouvez être de trop nulle part, vous, la perle, le diamant des jeunes filles de Quinnebasset, la reine de toutes les réunions et qui le seriez aussi, certainement, dans les villes les plus renommées.

— Épargnez-moi, de grâce, vos fades compliments, lui répliqua la jeune fille d'un air de hautain mépris. Si vous ne pouvez vous retenir de les débiter, portez-les à celles qui auront la bonté d'en être flattées, de croire à vos protestations, à vos dénégations, et de s'attendrir sur vos mésaventures nocturnes, sur ce chapeau si perfidement évanoui... Je doute, par exemple, qu'il soit encore une seule d'assez naïve... Délice Sanborn peut-être...

— O miss Topliff, vous êtes bien dure pour moi ! Que ne me renvoyez-vous à miss Gliddins, à miss O'Neil même, plutôt qu'à cette petite tête sans cervelle de Délice Sanborn, une jolie poupée qui figurerait à merveille dans la vitrine d'un coiffeur de New-York ou de Paris. »

Cette discussion, où Émilie ne savait comment intervenir, fut interrompue ici par une douloureuse exclamation partie d'une pièce servant de vestiaire et dont la porte ouverte sur « l'antre de la sybille » était dissimulée sous une draperie.

Émilie et Dora, suivies de M. Palmer, se précipitèrent pour savoir ce qui arrivait. Elles trouvèrent miss Sanborn affaissée sur une banquette, pâle, les yeux fixes et dans l'attitude d'un profond accablement.

« Qu'avez-vous, chère Délice ? lui dit Émilie, en lui prenant affectueusement les mains.

— Rien de grave, je pense, répondit Délice, non sans un effort visible. J'étais venue ici pour reprendre mon manteau ; mon pied a tourné, je ne sais comment... J'ai cru m'être donné une entorse, et je n'ai pu retenir un cri... Voilà tout... Pardon de vous avoir effrayées... »

Était-ce bien, en effet, le hasard qui l'avait amenée au moment critique ? N'avait-elle pas été poussée plutôt par un instinctif sentiment de méfiance à l'égard de celui qu'en secret elle croyait pouvoir regarder comme un prétendant à sa main, idée que Dora sans doute avait eue aussi pour elle-même,

Quoi qu'il en fut, c'est la première version qu'il fallait tenir pour vraie. Il eut été trop humiliant pour les jeunes filles de Quinnebasset d'admettre qu'une de leurs coryphées se fût abaissée jusqu'à se faire prendre en flagrant délit d'espionnage.

Cependant, Dora, dès qu'elle la vit un peu remise, lui demanda si rien de ce qui s'était dit à côté n'était venu jusqu'à elle.

« J'ai entendu quelques paroles sans le vouloir, répondit-elle d'une voie altérée... On a prononcé mon nom, et, ce qu'il m'a semblé, pas d'une manière bienveillante... Je n'ai pas bien compris... »

Cette Délice si adulée, si gâtée, non, elle ne concevait pas qu'il vînt à l'idée de personne de la tourner en ridicule. Toutefois, elle aurait pu se rappeler que souvent aussi sa raillerie s'était exercée aux dépens des absents : Émilie était là, qui en eût, au besoin, témoigné.

« Miss Sanborn, crut devoir dire M. Palmer, si je pouvais penser que, par une plaisanterie de mauvais goût, mais qui n'était que cela, j'eusse contribué à causer votre accident, je ne me le pardonnerais pas de ma vie... Et maintenant, s'il m'était permis de faire quelque chose...

— Ce que vous pouvez faire de mieux en ce moment, lui dit sèchement Émilie, c'est de vous retirer.

— Oui, monsieur, laissez-nous, ajouta Dora, et faites-nous la grâce à l'avenir de ne plus vous occuper de nous... »

Sur ces mots accentués d'un geste de reine, il s'inclina et sortit.

CHAPITRE XVIII

COUP DE FOUDRE.

L'ARDOISE DE Mme FAGG

Émilie. — « M. Palmer a quitté Quinnebasset ce matin ; je serai bien surprise si nous l'y revoyons jamais. Son père est au plus mal, dit-il, et, comme il ne s'en manque que de quelques jours que le trimestre soit terminé, il pense qu'il n'y aura pas grand inconvénient à ce qu'il parte immédiatement. Bon voyage ! ce n'est pas moi qui le regretterai ! Charles s'imagine qu'il s'en va parce que son prestige baissait à vue d'œil depuis que Mme Hackett allait partout racontant l'histoire du chapeau, mais vous et moi, madame Fagg, nous sommes mieux renseignées, ce départ est une fuite, et pas autre chose.

« Quoique nous n'ayons soufflé mot à personne de la scène que vous savez, il n'osait plus nous regarder ni les unes ni les autres. Dora ne lui adressait plus la parole, et Délice et moi, nous semblions ne pas le connaître. Ce n'est pas que je lui en voulusse personnellement; ses flatteries avaient toujours glissé sur moi; mais je ne pouvais lui pardonner sa duplicité à l'égard de mes amies.

« Dora est toujours calme et sereine comme par le passé, Délice fait semblant de rire de son propre désappointement, mais son rire sonne faux. Pour moi, je vous le répète, je suis franchement contente d'en être débarrassée. Maman peut à peine croire que je ne me souciais pas de lui, et elle m'embrasse toute la journée comme si je venais d'échapper à un grand péril.

II

« Voilà le trimestre fini ! eh bien, *maintenant* je puis vous avouer que je n'en suis pas fâchée; c'était trop pour moi, surtout depuis le départ de M. Palmer. Il m'a, d'ailleurs, payé exactement ce qu'il me devait. C'est tout ce que je lui demandais.

« C'est aussi un soulagement de n'avoir plus le souci de ces classes, et de pouvoir jouir de mes bonnes soirées d'autrefois sans être interrompue par la venue d'un monsieur prétentieux et encombrant, dont le seul aspect mettait Charles en fuite. A présent je passe la soirée entière à écouter la lecture que Charles nous fait à maman et à moi. C'est vraiment un grand plaisir que d'entendre lire quelqu'un qui possède le talent de *bien* lire ! Quand Charles ferme son livre à dix heures, il me semble que nous ne faisons que commencer. Nous causons toujours un peu cependant avant de nous séparer. Quelquefois Will Curtis est des nôtres ; j'aime cent fois mieux la conversation sérieuse de ces deux jeunes gens, que le feu roulant de balivernes de M. Eugène Palmer.

« Ne craignez pas, madame Fagg, que je tombe malade ; je suis plus forte que je n'en ai l'air avec ma petite taille, et je vais me reposer à fond jusqu'au mois de mai, époque

à laquelle je reprendrai la direction de mon ancienne école de Poonoosac. Maman me demande d'attendre qu'elle ait fini d'écrire ce fameux livre auquel elle travaille depuis si longtemps. Elle en est au dernier chapitre, et elle est persuadée que cela lui rapportera tant d'argent que je pourrai rester tout l'été les bras croisés. Pauvre chère maman ! je ne demande pas mieux que de la croire ; mais je ne peux m'empêcher de craindre qu'elle ne parvienne pas à trouver un éditeur. Elle a voulu faire une œuvre trop « profonde. » Ses femmes s'expriment d'une manière si éthérée qu'on dirait qu'elles parlent en vers, et ses hommes parlent un langage scientifique parfaitement incompréhensible pour le commun des mortels. Il n'y a pas dans le nombre un seul personnage en chair et en os. Aussi, malgré tout mon désir, le succès me paraît-il bien douteux. Je n'ai jamais compté sur le produit de sa plume ou de son aiguille ; mais les envois d'argent de mon père deviennent de plus en plus irréguliers, et nos fonds sont très bas, si bas que maman en serait épouvantée si elle le savait, et qu'elle refuserait de prendre son vin de quinquina et tous les médicaments coûteux qui sont indispensables à sa santé. Heureusement c'est moi qui tiens la caisse !

« Il n'y reste plus rien pour m'acheter la robe et le manteau dont j'aurais besoin ; mais grand'maman pense que c'est très bon de faire pénitence de cette façon. Chaque fois qu'elle me voit passer avec ma vieille pelisse, elle a l'air si satisfaite qu'il me prend des envies folles de la lui offrir.

III

Émilie. — « Ne regardez pas maman, elle vient de pleurer pendant une demi-heure ; il ne faut pas faire mine de

s'en apercevoir. Son manuscrit lui est revenu tout à l'heure accompagné d'une lettre fort polie, mais qui n'en est pas moins un refus. Cela la chagrine d'autant plus, que l'éditeur auquel elle l'avait adressé, était un de ses meilleurs amis. Elle pensait naïvement qu'il lui prendrait son manuscrit en souvenir de leurs relations d'autrefois. Pauvre maman, quel désappointement! s'il l'avait vue pleurer il en aurait eu des remords! Mais pourquoi le blâmerais-je, après tout? pourquoi serait-il forcé d'éditer « en souvenir d'une vieille amitié » un livre dont il n'attend aucun profit? Ses clients, qui n'auraient pas la même raison pour le lui acheter, le lui laisseraient pour compte, et il y perdrait ses frais et sa peine.

« Les affaires sont les affaires après — ou avant tout.

« J'ai eu bien de la peine à la consoler et surtout à lui arracher la promesse de ne plus se fatiguer à écrire.

« Que deviendrons-nous si je ne travaille pas, me dit-elle désolée. »

« Pauvre mère, ne dirait-on pas à l'entendre que c'est elle qui nous soutient!

« — Je suis là, m'écriai-je, me comptez-vous pour rien? et j'écrivis aussitôt à cet agent de Poonoosac que je prendrais, non pas l'école qui ouvre au mois de mai, mais celle qui commencera lundi prochain; cela ne fait que six semaines de différence, et, quoi que vous en disiez, je suis déjà bien assez reposée.

« Je ne vous laisserai pas seule cette fois; maman m'a promis de passer avec vous une partie de ses soirées, et puis vous aurez Charles et Dunie; non, vous ne me regretterez pas la moitié autant que vous le pensez! Je vous écrirai souvent, d'ailleurs, quoique je n'aurai pas grand

chose d'intéressant à vous dire. Je suis sûre aussi que Virginia Curtis viendra causer de temps en temps avec vous. Avez-vous remarqué qu'elle n'est jamais venue si souvent que cet hiver? Tenez, justement la voici qui arrive. . .

. . . .

« Oh! madame Fagg, si vous saviez quelle nouvelle m'apportait Virginia! C'était à ne pas y croire! J'ai couru aussitôt chez Délice pour l'entendre de *sa* bouche. C'est pourtant vrai, elle se marie la semaine prochaine, et dire que je n'en ai pas su un traître mot jusqu'à ce jour!

Ma main se peine à tracer le nom de celui qu'elle épouse : *Eugène Palmer!* Oui, madame Fagg, Eugène Palmer, elle n'a pas honte de l'accepter après ce qui s'est passé il y a à peine un mois. Est-ce possible!...

« Il était si malheureux, me dit-elle, il se serait expatrié si je l'avais repoussé.

« Ce qu'il avait dit de moi n'était que pour donner le change sur ses véritables sentiments. Il me l'a juré! »

« Belle caution!

« Je n'ai pas eu le courage de lui adresser des félicitations; et pourtant elle semblait les attendre. Elle était tout sourires et expansion :

« — Nous étions destinés l'un à l'autre, me dit-elle encore. »

« Comment peut-on être aveugle à ce point? Enfin, il faut croire qu'il a eu le talent de lui persuader qu'il n'avait d'affection que pour elle. Mme Sanborn est ravie de ce mariage; la question d'argent prime tout à ses yeux. Mais ne croyez pas qu'il en soit de même de sa fille, la fortune de M. Palmer n'a influé en rien sur sa détermination. En me reconduisant, elle m'a fait tout bas mille recommanda-

tions à propos de cette fameuse scène qui s'est passée à la vente de charité. Elle mourrait de chagrin, m'a-t-elle dit, si cela devait être connu. Comprenez-vous, madame Fagg? Elle ne veut pas qu'on le sache, mais cela ne l'empêche pas de l'épouser!... Eh mais! de quoi riez-vous? »

Mme Fagg. — « Je ris parce que je vois que la conduite de Délice ne vous brise pas le cœur. Fort heureusement, votre amitié pour elle s'en est allée graduellement, de sorte qu'il n'en reste plus grand'chose. Je savais bien que cette grande passion s'éteindrait d'elle-même, et d'autant mieux que personne n'essaierait de vous dessiller les yeux. Ne prenez pas un air si triste, ma chérie, et laissez votre ancienne idole suivre son chemin si différent du vôtre. Surtout ne vous désolez pas de ce mariage; elle et M. Palmer sont de la même race, et je suis presque tentée de vous dire comme elle, que leur union était prédestinée. »

IV

Émilie. — « Déjà le mois de septembre, madame Fagg! Est-ce que les mois sont plus courts qu'autrefois, que nous y voilà déjà revenues?

« Ah! les bonnes vacances au milieu de ceux que j'aime! Je pense reprendre, à la rentrée, l'école de Poonoosac, pour toute l'année prochaine; cela vaut mieux que d'aller diriger une pension à Boston comme le docteur Prescott a bien voulu me le proposer. Il a des amis là-bas à qui il a eu la bonté de parler de moi; mais je préfère rester près d'ici, afin de pouvoir venir embrasser tout mon monde, une fois par semaine.

« Dans sa lettre de ce soir, Délice me dit qu'elle et son mari vont encore une fois changer de résidence; c'est la

troisième fois depuis leur mariage, et elle parle encore d'aller passer l'hiver à Philadelphie. Toute cette agitation doit bien la fatiguer; mais elle pouvait s'y attendre avec un individu qui n'a pas plus de fixité dans les idées qu'un papillon, et, en parlant ainsi, c'est au papillon que je fais tort. Pauvre Délice! ses lettres ne sont pas autrement gaies; elle ne me fait guère l'effet d'être heureuse. Je la plains de tout mon cœur, quoiqu'elle ait bien pu prévoir ce qui lui arrive.

« Je plains aussi bien sincèrement Dora Topliff. Malgré son courage elle n'a pu supporter son désappointement sans que sa santé s'en ressentît. Elle n'est pas précisément malade, mais elle est « morbide », dit sa mère, et on va la mener à Washington pour la changer de milieu. Puisse-t-elle y retrouver la tranquillité!

V

Émilie. — « Comment, nous revoilà en septembre? Toute cette année a passé comme un rêve! Papa, qui est arrivé d'hier, vient de me demander ce qu'il y a eu de nouveau à Quinnebasset, et je lui ai raconté comme quoi Will Curtis est devenu un ingénieur distingué, comme quoi Dora Topliff est toujours à Washington, où elle est fiancée, depuis peu, avec un noble étranger, un lord, à ce qu'on dit; comme quoi Xéna Gliddins a trouvé sa voie, et gagne avec ses ouvrages de quoi faire vivre toute sa famille; comme quoi Délice et son mari sont maintenant en Europe, tandis que, au contraire, Job Fettyplace est de retour de Californie où il a fait une prodigieuse fortune et s'est de plus notablement dégrossi, ce pourquoi, je prétends qu'il me doit de la reconnaissance, à moi qui ait été la cause indi-

recte de son départ. — C'est à peu près toutes les nouvelles que j'avais à communiquer.

« Avez-vous remarqué combien papa a l'air heureux? J'avais donc raison d'espérer que la roue de la fortune finirait par tourner de son côté. Il dit qu'il est enfin sorti de ses embarras pécuniaires grâce à son association avec M. Holbrook, et tous, nous jouissons d'autant mieux de ce retour de prospérité que nous avons été plus longtemps dans la gêne.

« Charles m'a fait ses confidences aujourd'hui.

« — Émilie, me demanda-t-il à brûle-pourpoint, que diriez-vous si je m'en allais? aurais-je tort ou raison? »

« Je m'attendais à cela depuis le jour où il a été reçu avocat, aussi lui répondis-je tranquillement :

« — Il est évident que Quinnebasset n'est pas un théâtre assez important pour un jeune ambitieux de votre trempe.

« — Voyons, *sérieusement*, miss Émilie, serait-ce raisonnable de ma part de m'enterrer ici?

« — Non, certes, m'écriai-je, ce serait compromettre votre avenir. »

« Il se mit à rire en me disant que je n'étais guère conséquente avec moi-même. Il m'apprit ensuite que le beau-frère de M. le juge Dillingham, qui habite à Boston, ayant eu l'occasion de le voir, et le connaissant fort bien par son beau-frère, lui offrait de prendre la place de son associé, lequel vient de se retirer. C'est une chance inespérée pour un jeune homme de son âge. Je n'en fus pas du reste autrement surprise, ayant entendu plus d'une fois le juge Dillingham s'étendre sur ses mérites et dire que, sur vingt sujets qui avaient travaillé dans son étude, il n'en avait pas rencontré un seul qui le valût.

« Je le félicitai de bon cœur, sans rien exagérer, cependant, pour ne pas blesser sa modestie.

« — Quand partez-vous? lui dis-je ensuite.

« — Le mois prochain.

« — Grand-papa va être bien attristé de votre éloignement.

« — Oh! dit-il, Will Curtis sera de retour dans trois semaines; s'il vient ici aussi souvent que par le passé, personne ne pensera à me regretter.

« — Est-ce sûrement dans trois semaines qu'il doit revenir? lui demandai-je d'un air innocent; je serai vraiment charmée de le revoir.

« Pourquoi froncez-vous le sourcil, madame Fagg?

Mme Fagg. — « Parce que vous vous plaisez à tourmenter ce pauvre Charles; je vous croyais au-dessus de cela, Émilie. »

Émilie. — « Mais je ne le tourmente pas le moins du monde! Voudriez-vous pas que j'eusse tiré mon mouchoir et versé un torrent de larmes parce qu'il m'annonçait son prochain départ? Cela me fait de la peine, madame Fagg; mais il n'y a pas à en parler plus longuement. »

VI

Emilie. — « Vous me demandez pourquoi la maison est sens dessus dessous. Un peu de patience, madame Fagg, je vous le dirai quand j'aurai repris haleine. Voilà vingt fois que je veux aller vers vous pour vous confier notre chagrin et vous expliquer tout ce qui se passe ici et que vous ne devez guère comprendre; mais chaque fois ma résolution m'abandonne. Il faut en finir pourtant.

« Vous saurez donc que ce matin papa a dit à maman :

« — J'ai un projet définitif à vous soumettre, Caroline : voulez-vous que nous allions nous établir tous ensemble à Boston? et, cette fois, quoi qu'il puisse arriver, nous ne nous quitterons plus. »

« Inutile de vous dire la réponse de maman à cette proposition ; elle en pleurait de joie.

« J'étais si contente moi-même, que je pris Dunie par la taille et lui fis faire un grand tour de valse.

« — Voudrez-vous de moi comme pensionnaire, demanda Charles à papa. »

« Lui et maman répondirent *oui* de tout leur cœur, et ils partirent ensemble pour faire une promenade en voiture en riant comme deux enfants. Charles s'en alla de son côté je ne sais où. Que nous étions heureux tous! Et, quand je pense qu'un quart d'heure après...

« Non, madame Fagg, je ne peux pas vous le dire moi-même... Charles sait tout, il vous apprendra la cruelle vérité; pour moi, cela n'est pas possible !

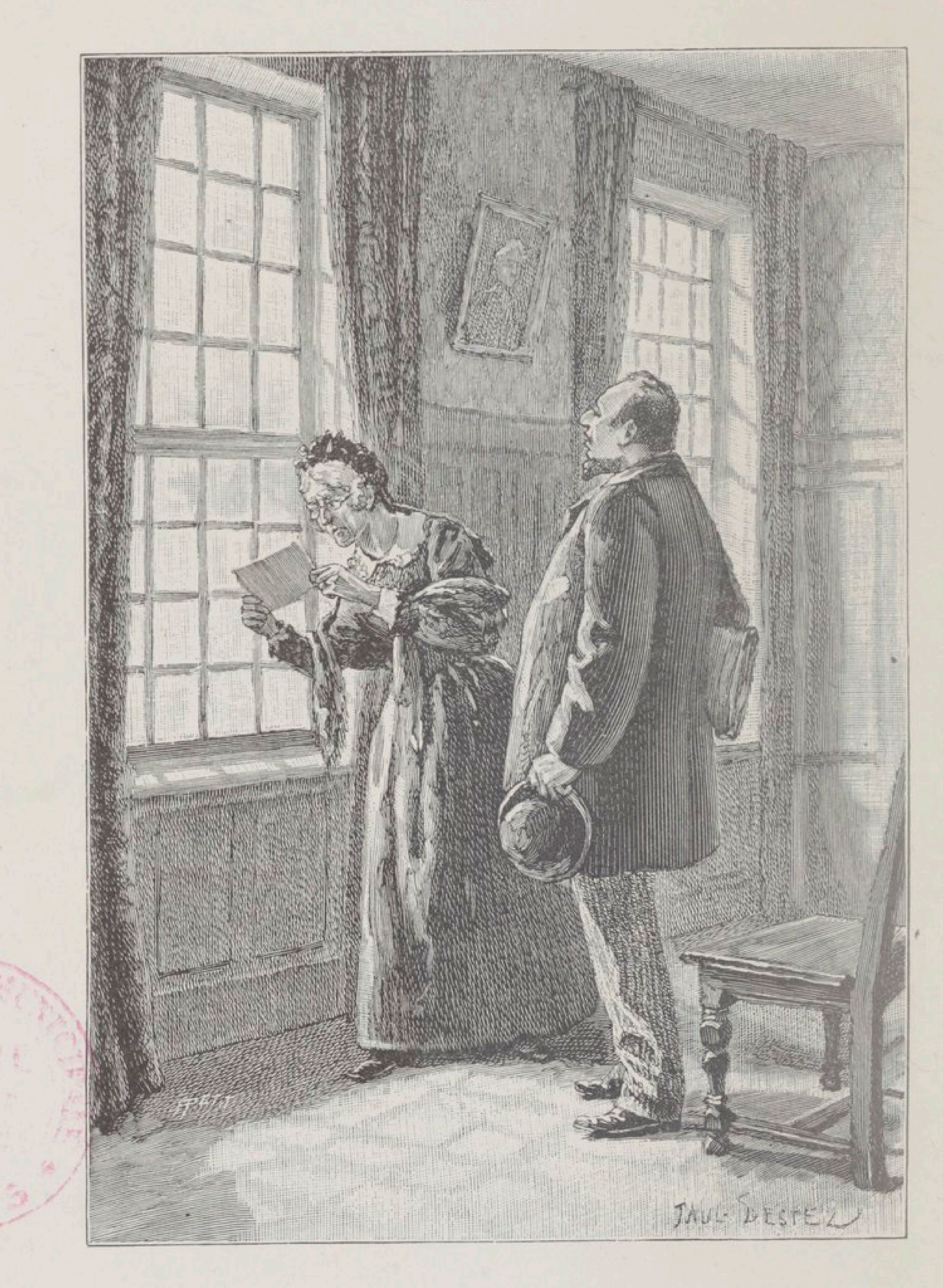
« Priez pour nous, madame Fagg, il nous est arrivé un grand malheur.

. . . .

« Charles a tout son temps pris, et je ne puis supporter de voir plus longtemps votre figure anxieuse, madame Fagg. Hélas! quelque fortes que soient vos appréhensions, elles n'approchent pas de l'affreuse vérité.

« Papa et maman n'étaient pas sortis depuis un quart d'heure, comme je vous le disais, qu'on frappa à la porte. J'allai ouvrir, c'était un monsieur Chase, de Bangor, un agent de banque qui demandait à voir grand'maman « pour affaires ». Je l'introduisis dans la salle à manger, où elle était avec grand-père, et je cherchai mon ouvrage pour

XIX



« D'OU CELA VIENT-IL, MONSIEUR CHASE? »

me retirer auprès de vous et les laisser s'entretenir sans témoins. Une exclamation de grand'maman m'arrêta net.

« — D'où cela vient-il, monsieur Chase? lui demanda-t-elle, en tournant et retournant un papier qu'il venait de lui remettre; je ne connais pas ce billet.

« — Comment! s'écria M. Chase, vous ne le connaissez pas; mais il serait faux alors!

« — Évidemment, dit-elle avec le plus grand sang-froid, et je ne vous le paierai jamais.

« — Qu'est-ce que c'est, Eunice? demanda grand-papa sans quitter son fauteuil.

« — Un billet à ordre de cent mille francs! Vous savez aussi bien que moi que je n'ai jamais rien signé de pareil. Tenez, regardez!.. De qui l'avez-vous reçu, monsieur Chase?

« — C'est M. Frédéric Howe qui l'a touché à la banque nationale de Bangor, où je suis employé, » répondit celui-ci d'un ton si froid et en même temps si assuré, que je sentis instinctivement qu'il y avait quelque malheur dans l'air. Papa avait sans doute commis une erreur grave; mes craintes n'allèrent pas au delà.

« Au même instant Charles rentra.

« — Vous qui connaissez la loi, lui dit grand'maman, que faut-il faire pour obliger une personne qui a fabriqué un faux billet à le reprendre.

« — Mais, dit grand-père, êtes-vous sûre de n'avoir pas signé ce billet? Ne l'auriez-vous pas fait au moment de votre grande maladie, quand vous n'aviez plus la tête à vous?

« — J'ai *toujours* su ce que je faisais! s'écria-t-elle en colère d'ailleurs, ce papier est daté du 20 mai dernier.

« — Le 20 mai dernier, répéta grand-père en devenant pâle comme un mort; lisez-nous cela, Charles, moi je ne le peux pas.

« Alors Charles lut à haute voix :

« Quinnebasset, 20 mai 18..

« Au 20 septembre prochain, je paierai à l'ordre de la « banque de Bangor la somme de cent mille francs, valeur « reçue.

« EUNICE HOWE. »

— Là, quand je vous le disais, s'écria grand'maman, c'est un faux billet que Frédéric a fabriqué. »

« Je compris alors ce qu'elle voulait dire, et, folle de douleur en l'entendant porter une telle accusation contre mon pauvre cher père, je m'élançai vers elle. Charles me retint au passage.

« — Du calme, miss Émilie, du calme; elle n'a pas conscience de ses paroles, me dit-il.

« — Oh! Charles, m'écriai-je, laissez-moi parler à M. Chase. Monsieur Chase, écoutez-moi, ne croyez pas ce que vient de dire Mme Howe, elle ne le pense pas. »

« Charles me mit la main sur la bouche et me montra du doigt grand-papa qui s'était levé de son fauteuil et se tenait debout appuyé sur sa béquille, laquelle tremblait visiblement, tant était forte son émotion.

« — Il y a là-dessous quelque malentendu, dit-il d'un ton plein de dignité. Mon fils est incapable d'avoir commis ce dont on l'accuse; il va rentrer, du reste, et se disculpera lui-même. Asseyez-vous, monsieur Chase. »

« Malheureusement quand papa revint, il ne sut pas

s'expliquer comme il l'eût fallu. Il fut d'abord pétrifié d'étonnement; puis, le premier moment de surprise passé, il se mit à parler sans s'arrêter, d'une manière qui indisposait visiblement M. Chase contre lui.

« — Je ne sais pas ce que vous trouvez d'anormal dans ce billet, disait-il; il est parfaitement en règle, mon associé l'a vu comme moi, et n'y a rien trouvé à redire... Ce billet ne m'a jamais appartenu à moi personnellement; il était à la Société Howe et Holbrook. Je ne sais même pas lequel de nous deux l'a négocié, ni depuis quand nous l'avions, etc., etc. »

« M. Chase finit par ne plus même se donner la peine de l'écouter.

« — Vous perdez votre temps, Frédéric, lui dit grand' maman; si ce n'est pas vous qui avez signé mon nom au bas de ce papier, qui serait-ce? D'ailleurs, nous ne tarderons pas à voir clair dans cette triste affaire, car il va y avoir une enquête évidemment, et peut-être même un procès. Je ne vous en intenterais pas un moi-même, mais je ne peux ni ne veux arrêter les poursuites de M. Chase.

« — Je vous en supplie, Eunice, s'écria grand-papa, cessez d'incriminer mon pauvre fils! »

« Maman poussa un gémissement de douleur et s'enfuit, n'y pouvant tenir plus longtemps.

« Papa, lui, marchait à grands pas dans la chambre en gesticulant et en criant des mots sans suite, comme s'il eût subitement perdu la raison. Je me rappelle que vous êtes entrée au moment où je jetais mes bras autour de son cou, en lui disant tout ce que je pouvais imaginer pour le calmer et le consoler. Vous qui n'entendiez rien, vous deviez nous prendre tous pour des fous!...

« M. Chase demanda à papa, le plus poliment du monde, de vouloir bien l'accompagner chez le juge de paix. Je les vis partir avec plaisir; j'avais la naïveté de croire que les choses n'étaient pas si embrouillées que l'intervention d'un juge de paix n'arrivât facilement à les démêler, et qu'ainsi papa allait nous revenir blanc comme neige dans quelques minutes.

« — Allez-y aussi, dis-je à Charles, et revenez le plus vite possible me dire que papa leur a enfin fait comprendre qu'il n'est pour rien dans cette déplorable affaire. »

« Je fus stupéfaite de le voir me répondre les larmes aux yeux :

« — Certainement, je n'abandonnerai pas votre père, quoi qu'il arrive. »

« — Cela va être arrangé tout de suite, n'est-ce pas ? lui demandai-je inquiète de nouveau.

« — Il n'y a que des preuves accidentelles, me répondit-il vivement; votre père est sans doute aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. »

« Cette fois, il avait l'air si convaincu que je fus à moitié rassurée, et ce n'est qu'après coup, que je pensai que d'être innocent ce n'est pas toujours une raison pour parvenir à se disculper d'un crime dont on est accusé.

« Je ne sais pas si je pourrai jamais vous dire le reste! Il y eut ce qu'on appelle une audience devant le juge de paix, et, comme il « paraissait probable » à ces odieux hommes de loi, que père était coupable, oui, *coupable*, lui qui ne prendrait pas une épingle à qui que ce soit, Me Willard le requit de fournir un cautionnement de cent cinquante mille francs, ou d'être mené en prison. N'ayant pas en sa possession seulement le quart de cette somme,

il a dû passer la nuit dernière dans un cachot, lui, mon père!... Oh! madame Fagg, j'ai tant pleuré que je n'ai plus une larme. Lui! lui! en prison, oh mon Dieu! est-ce possible!

« Je devine ce que vous allez me dire : il n'avait pas cent cinquante mille francs, c'est possible; mais il a tant d'amis riches qui pouvaient les lui prêter; pourquoi ne pas s'être adressé à eux? Madame Fagg, Charles a couru tout Quinnebasset pour cela, et, chose à peine croyable, il n'a pas trouvé un penny! Les plus riches ont fait la sourde oreille. Honte à tous ces faux amis! Honte à Quinnebasset tout entier!! Et grand'mère qui, avec toute sa fortune, n'a pas voulu nous avancer un centime!

« Mon père en prison comme un voleur! oh! Madame Fagg, comment ai-je pu écrire ces mots horribles! »

Mme FAGG PRESQUE AUSSI ÉMUE QU'ÉMILIE. — « Ma pauvre enfant, que Dieu vous vienne en aide, à vous et à toute votre famille! Ayez confiance en lui, qui seul peut vous soutenir dans cette dure épreuve. »

CHAPITRE XIX

LE PROCÈS

L'ARDOISE DE Mme FAGG

Émilie. — « Voilà un mois entier que papa est en prison. Comment se fait-il que nous ne soyons pas tous morts de douleur? Et dire qu'il ne sera pas jugé avant deux grands mois. Jamais maman ne pourra supporter une si longue attente. Elle me répète tant que la journée dure : « Mon Dieu, que je voudrais être morte! » Je lui rends un peu de courage en lui représentant que ce n'est pas le moment de parler de mourir quand papa a si grand besoin de notre affection et qu'elle m'anéantit avec ces désespoirs ; mais c'est toujours à recommencer. Elle est si peu forte que je tremble continuellement pour sa vie! Si par malheur je m'oublie devant elle jusqu'à verser une pauvre petite larme, elle éclate en sanglots, et, quand Charles revient, elle lui annonce qu'il n'y a plus d'espoir puisque Émilie pleure.

« Je ne sais pas ce que nous deviendrions sans Charles ; c'est lui qui nous empêche de succomber à nos angoisses. Il a recherché, dans les causes célèbres, tous les exemples de procès où les témoignages les plus accablants sont

accumulés contre des innocents qui finissent par se disculper, pour nous prouver qu'il ne faut pas désespérer de faire reconnaître l'innocence de papa, lors même que tout se tourne contre lui, jusqu'à son associé M. Holbrook.

« Oui, madame Fagg, son associé même dépose contre lui; il était malade d'une fièvre typhoïde quand papa lui a écrit pour lui apprendre ce qui s'était passé et lui demander de venir témoigner en sa faveur. Ceux qui l'entouraient ont répondu d'abord qu'il était incapable d'écrire ni même de comprendre quoi que ce fût; mais, à présent qu'il est guéri, croiriez-vous qu'il prétend ignorer absolument tout ce qui a trait à ce billet, sinon que papa lui aurait dit le tenir de grand'maman elle-même? Comprenez-vous cela? Il est certain que cet homme ne dit pas la vérité; mais dans quel but? Je m'y perds, et cependant je sens que c'est son témoignage qui pèsera le plus contre mon pauvre père. Lui ne se rappelle rien de rien touchant ce maudit billet, hormis de l'avoir porté à la banque de Bangor et d'avoir encaissé l'argent; il n'a nul souvenir de la personne qui le lui a donné en paiement. Vous savez combien il est distrait; mais ne pas se souvenir d'où lui vient une somme aussi importante, vrai, cela passe les bornes! Je comprends presque que des étrangers aient des doutes sur son innocence, tant cela paraît bizarre. Mais moi je suis sûre que la vérité éclatera un jour ou l'autre. Tout ce que je crains, c'est que ce soit trop tard!

« L'opinion publique semble se refroidir de plus en plus à son égard; je crois que dans tout Quinnebasset il ne lui reste plus que deux amis, Me Loring, son avocat, et Charles qui étudie avec Me Loring toutes les pièces de son dossier. Brave Charles, il s'y est mis corps et âme, et contre tous

ses intérêts encore! car c'est contre l'avis de M. le juge Dillingham, qui est pourtant un ami d'enfance de papa, mais qui ne lèverait pas seulement le doigt pour le sauver. Ce n'est pas lui qui me l'a dit, oh non! mais Xéna me l'a appris dans une de ses « absences » habituelles.

« Charles est bien imprudent d'agir contre l'opinion de M. Dillingham, me dit-elle l'autre jour, j'espère que cela ne lui fera pas perdre la place qu'il lui a procurée à Boston. »

« Ces paroles me traversèrent le cœur comme une flèche; je n'avais pas la moindre idée que notre ami fût resté ici uniquement à cause de papa. Aussi, quand il revint dîner, je me hâtai de lui dire qu'en restant à dîner à Quinnebasset à cause de nous, il allait peut-être compromettre irrémédiablement son avenir, perdre cette place si avantageuse qu'on lui offrait.

« — Ne vous en inquiétez pas, me dit-il, elle ne s'envolera pas, j'ai reçu une lettre de M. Heyvood m'annonçant qu'il m'attendrait jusqu'en janvier. »

« Alors je fus rassurée.

« Charles a ajouté : « Il est possible que je ne serve à rien du tout dans ce procès; mais deux avis valent mieux qu'un, et je suis heureux de travailler de concert avec Me Loring à prouver l'innocence de quelqu'un en qui j'ai la foi la plus complète. »

« Cela m'a fait grand bien de l'entendre parler ainsi.

« Nous sommes allés ensuite faire notre visite quotidienne à notre pauvre cher prisonnier. Nous l'avons trouvé absorbé par la lecture du dernier poème de Browning au point d'avoir oublié qu'il était assis sur une chaise de paille derrière une porte de fer de la prison de Quinnebasset. Croiriez-vous qu'il engagea tout d'abord une

grande discussion avec Charles à propos du style de Browning? Que me font maintenant tous les plus grands poètes du monde? Je ne peux me distraire moi-même de ma tristesse; mais je suis heureuse qu'il puisse, lui, de temps en temps oublier son chagrin. Aussitôt qu'il eut déposé son livre, le sentiment de sa situation lui revint dans toute son horreur.

« — Que Dieu bénisse ma petite chérie qui vient chaque jour me visiter dans ma prison comme un de ses bons anges, » dit-il en me prenant dans ses bras.

« Ce fut tout ce que je pus faire de ne pas éclater en sanglots, mais je parvins à me contenir.

« — Puisque la lecture vous fait du bien, répondis-je, demain je vous apporterai, avec les provisions dont vous avez besoin l'*Histoire de la civilisation* de Buckle.

« — N'oubliez pas non plus le dernier volume de Darwin, s'écria-t-il aussitôt. Comment va votre pauvre mère? Et les garçons? Avez-vous de leurs nouvelles? Oh! mes enfants, mes enfants! Pour eux et pour ma femme bien-aimée, je voudrais pouvoir fuir au bout du monde, mais comment échapper à ce cercle de fer qui m'étreint?

« — Ne vous désolez pas, mon pauvre cher papa, m'écriai-je en l'embrassant, vos avocats sauront bien prouver votre innocence.

« — Oui, j'ai confiance en eux, dit-il en jetant un regard de reconnaissance à Charles. Dieu ne laissera pas condamner un innocent. »

« Je m'efforçai de lui parler de choses indifférentes; il se calma peu à peu et finit par me faire à son tour quelques questions. Il me demanda si grand'maman souffrait de ses rhumatismes, avec autant d'intérêt que si elle eût été sa

meilleure amie. Il ne lui en veut pas le moins du monde de n'avoir rien fait pour lui venir en aide. Charles n'est pas à beaucoup près si clément. Il m'en dit long à ce sujet quand nous fûmes sortis de la prison!...

« Je lui avais fait prendre le chemin qui passe le long de la rivière afin de ne rencontrer personne; mais justement M. le juge Dillingham se promenait de ce côté. Quand je l'aperçus, je quittai Charles précipitamment, et je m'enfonçai dans le bois pour qu'il ne me vît pas; là, assise sur un vieux tronc d'arbre, je me mis à pleurer comme si mon cœur allait se briser.

« Charles m'avait suivie.

« — Voyons, miss Émilie, me dit-il en s'asseyant auprès de moi, expliquez-moi ce que cela signifie? De quoi avez-vous honte pour vous cacher ainsi?

« — La honte qui tombe en partage à mon père est la mienne aussi, m'écriai-je.

« — Le croyez vous donc coupable?

« — Non certes, pouvez-vous me le demander?

« — Eh bien, alors?

« — Les autres le croient coupable! Je ne peux pas supporter leurs mines de condoléances, leurs « PAUVRE PETITE ÉMILIE », leurs regards de pitié, et le soin qu'ils mettent à ne point me parler de papa. J'aime encore mieux ceux qui sont ouvertement contre lui, comme miss O'Neil qui dit carrément : « Je pensais bien que Frédéric en arriverait là! » Vieille folle! au moins on sait à quoi s'en tenir avec elle, mais les autres! Il faudrait peut-être les remercier de leur commisération...

« — On dirait, à vous entendre, que vous n'avez pas un seul ami, Émilie.

« — Je ne dis pas cela, Charles ; mais votre cher monsieur le juge Dillingham n'en est pas un.

« — Soyez tranquille, reprit-il, tous ces gens-là changeront de manières avant peu ; aussi levez bien haut la tête et faites leur voir que *vous*, du moins, vous croyez à l'innocence de votre père.

« — Cela ne le sauvera pas, murmurai-je.

« — La justice de sa cause le sauvera, s'écria-t-il. Je vous le répète, votre père ne peut pas être coupable, et je le prouverai !... »

« Ma conviction n'avait pas besoin d'être raffermie ; mais celle qu'il témoignait si fermement me fit envisager avec moins d'effroi l'issue de cette lamentable affaire. Oh oui ! c'est bien un véritable ami que nous avons en lui, et il ne trouvera pas en moi une ingrate, il peut en être sûre.

« En revenant, nous rencontrâmes diverses personnes ; je fis ce que Charles m'avait conseillé de faire, je marchai la tête levée en regardant droit devant moi. Ah ! madame Fagg, que c'est pénible, quand on n'a rien à se reprocher, de ne pouvoir cependant regarder les gens en face sans se sentir rougir !...

Mme Fagg. — « Courage, Émilie, ayez confiance en la justice de Dieu ! Quoiqu'il arrive, dites-vous bien surtout que tant que vous serez auprès de votre mère forte et courageuse comme vous l'êtes, elle supportera toutes ses épreuves, quelque pénibles qu'elles soient. Que cela vous soit une consolation dans votre malheur !

« Ne craignez jamais de m'importuner en me contant vos chagrins, ma chère petite Émilie, vous souffrirez moins en ne souffrant pas seule. Depuis que je vous connais, vos peines, comme vos joies, sont aussi les miennes. Je voudrais

pouvoir prendre les premières tout entières et ne vous laisser que les autres! »

. . . .

Le jour du jugement arriva enfin. La salle était comble, tout Quinnebasset s'étant passionné pour le procès. Mme Caroline Howe, soutenue d'un côté par sa fille Émilie, et de l'autre par Virginia Curtis, s'était réfugiée dans le coin le plus sombre, en se dissimulant derrière un voile épais. Les gens du village la connaissaient peu; elle n'était pas du pays, et, depuis qu'elle habitait chez son beau-père, elle avait mené une vie si retirée qu'elle leur était presque aussi étrangère qu'au premier jour, chacun déclarant, du reste, que « tout ce qu'on savait d'elle était entièrement à son avantage ». Ce jour-là, on constata « qu'elle avait l'air bien abattu », et on se dit à l'oreille « qu'il fallait espérer pour cette pauvre femme que Frédéric se laverait de l'accusation qui pesait sur lui ». Cependant les sympathies étaient principalement pour le capitaine Howe et pour Émilie. Les opinions pouvaient différer sur Frédéric Howe et sa femme; mais il n'y avait qu'une voix sur le compte de la jeune fille et de son grand-père. Tout le monde respectait profondément la *capitaine*, et, quoiqu'on ne fut nullement aveugle sur les défauts de sa petite-fille, à qui on reprochait d'avoir par trop son franc-parler, chacun l'aimait dans le village.

La pauvre enfant s'efforçait de sourire « pour donner du courage à sa mère; » mais c'était un sourire mouillé de larmes, et ses joues, alternativement pâles et rougissantes, montraient de reste combien était profonde son émotion, tandis que ses yeux restaient fixés sur le même point « de peur qu'en rencontrant des yeux amis, ils ne révélassent

son chagrin. En face d'elle était Will Curtis qui la regardait avec une telle persistance que la curieuse Mme Hackett et la douce Maggie Selden le remarquèrent chacune de son côté. Au contraire, Charles Preston, qui occupait le siège voisin de celui de Me Loring « dans le coin des avocats », ne semblait rien voir d'autre que ses illustres confrères, le juge, le jury, avec la pile de papiers qui encombrait la table.

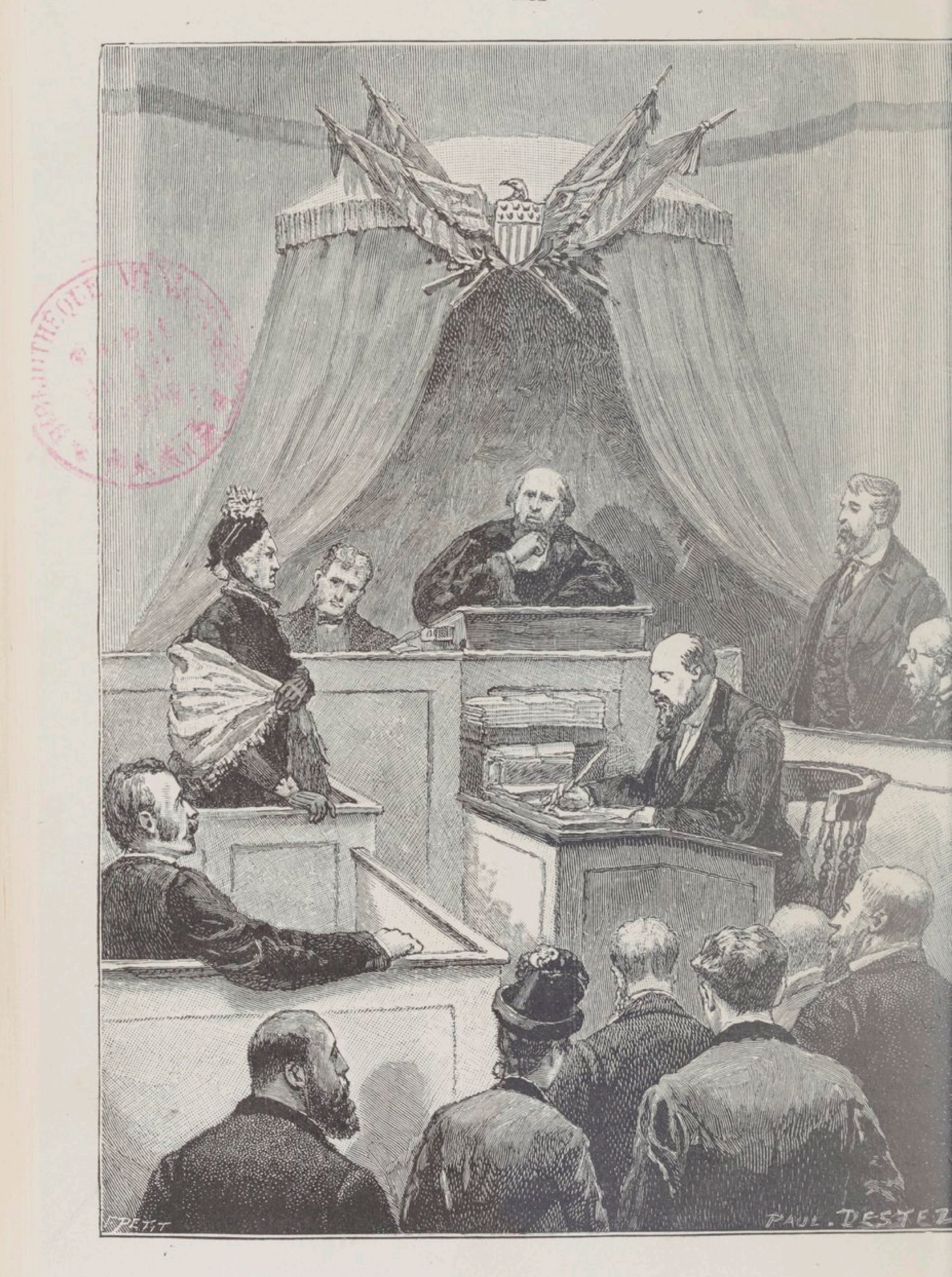
Le silence le plus profond régnait dans la salle : tous les yeux étaient tournés vers la porte par laquelle on devait introduire le prisonnier. Quand il parut, miss O'Neil faillit se jeter par terre en se levant sur la pointe des pieds pour le mieux voir.

M. Frédéric Howe était encore un fort bel homme; mais sa barbe et ses cheveux avaient tellement blanchi pendant sa captivité, qu'on ne pouvait plus lui reprocher, comme on l'avait fait si souvent, de paraître plus jeune que son âge.

Quoi qu'en eut dit Émilie, il avait quelques vrais amis : le docteur Prescott d'abord, puis, les familles Sanborn, Curtis, Selden et Topliff; mais, en général, on se rendait peu compte de son caractère par cette simple raison qu'il ne cherchait guère lui-même à pénétrer celui des autres, étant beaucoup plus occupé de ses livres et de ses rêveries que de ce qu'on appelle les relations du monde.

Personne ne prenait son parti plus chaudement que le docteur Prescott; quand on avait le malheur de dire devant lui, qu'un homme endetté depuis si longtemps était capable de tout : « Ne venez pas me parler de Frédéric comme vous le feriez de quelque autre, s'écriait-il; pour lui le mot argent n'a aucune signification ; je mettrais ma main au feu qu'il est innocent. »

XX



LE PREMIER TÉMOIN A CHARG ÉTAIT Mme HOWE.

On entendit d'abord le procureur chargé de l'accusation. Ce M. Keene parut à Émilie plein de griefs personnels contre son père, tant ses paroles étaient acerbes; elle devint pâle comme une morte en l'entendant dire :

« Nous allons vous prouver, messieurs, que ce billet est faux ; la signature a été écrite au crayon d'abord, puis à l'encre; or, nous sommes en mesure d'établir indubitablement que c'est l'accusé qui l'a tracée de sa propre main. »

« Mon Dieu, mon Dieu, pensa Émilie, je n'aurais pas dû laisser maman venir ici ».

Et elle glissa sa main sous le manteau de sa pauvre mère pour serrer ses doigts tremblants dans les siens qui ne tremblaient guère moins.

Le premier témoin à charge était Mme Howe. La vieille dame s'avança à la barre d'un air aussi tranquille que de coutume; pas un cheveu n'était dérangé dans l'économie de sa coiffure, et son châle — un cachemire de l'Inde d'un grand prix — était soigneusement croisé et épinglé sur un cœur qui n'avait pas un battement de plus, que s'il se fût agi d'un indifférent. C'était une femme d'affaires, qu'aucune émotion superflue n'agitait jamais; elle déclara d'un ton ferme et froid qu' « elle n'avait aucunement connaissance de ce billet et que jamais elle n'avait fait d'affaires avec son beau-fils, Frédéric Howe ici présent. »

Son mari n'était pas là heureusement.

Le second témoin, M. Chase, certifia que le prisonnier était bien le même individu qui lui avait présenté ce billet à la banque de Bangor.

Vint ensuite un graveur qui avait examiné la signature *Eunice Howe* au microscope et découvert qu'elle avait été

imitée au crayon avant d'avoir été récrite à l'encre, ce qu
démontrait pleinement la préméditation.

Le témoin suivant était M. Holbrook, l'associé de Howe
c'était un homme d'argent dans toute l'acception du terme
et il présentait un contraste frappant avec l'accusé. I
s'avança comme à regret, toute sa personne exprimant
visiblement la répugnance qu'il éprouvait à venir acca-
bler de son témoignage un ancien associé, presque un
ami.

« De quelle époque date votre association? demanda
M. Keene.

— Il y a deux ans au mois d'août que nous nous sommes
formés en société.

— Où étiez-vous alors tous les deux?

— Dans la ville de Trenton, du New-Jersey.

— Quand avez-vous eu connaissance de ce billet?

— Au mois d'août dernier.

— Par qui?

— Par M. Howe lui-même.

— Vous a-t-il dit de qui il le tenait

— Oui, monsieur.

(*Sensation*).

— De qui? répéta le juge instructeur.

— Sa femme le lui avait envoyé dans une lettre.

— Lui avez-vous demandé comment elle l'avait eu en sa
possession?

— Non, mais je conclus, d'après quelques mots qu'il
laissa échapper, que Mme Howe — ma tante — avait fait
cadeau de cette somme à sa femme pour la récompenser de
quelque service qu'elle ou sa fille lui aurait rendu.

— Continuez. Qu'a-t-il fait du billet?

— Il l'a mis dans notre association ; cela représentait son apport à lui.

— Vous n'avez eu aucun soupçon sur sa bonne foi?

— Non, du moins pas à ce moment-là.

— Et depuis? expliquez-vous.

— Depuis, c'est-à-dire à l'époque où M. Howe est venu ici, au mois de septembre dernier, j'ai trouvé dans son bureau des papiers qui me firent voir l'affaire sous un autre aspect.

— Les papiers que voici sont-ils bien ceux que vous avez trouvés dans le bureau de M. Howe?

— Oui, je me suis cru le droit de forcer son bureau, quand j'ai appris les bruits qui circulaient sur son compte.

— Voyez, messieurs, dit M. Keene en déployant plusieurs feuilles de papier griffonnées dans tous les sens, voilà la signature *Eunice Howe*, écrite mainte et mainte fois jusqu'à ce que l'écrivain fût absolument certain de la perfection de son imitation. »

Il se produisit là-dessus dans la salle un murmure assez fort pour que l'huissier fût obligé de réclamer le silence.

Émilie crut que sa mère allait s'évanouir.

— « Courage, lui dit-elle à l'oreille, ce sont d'indignes calomnies. »

Mais elle-même était bien accablée; son regard désolé alla chercher celui de Charles, comme pour lui demander si tout n'était pas perdu. La figure de Charles restait impénétrable, de même que celle de Me Loring; impossible à la jeune fille de deviner, d'après leur physionomie, si cette déclaration les surprenait autant qu'elle.

Tous les yeux étaient fixés sur l'accusé qui se tenait immobile, le front appuyé sur sa main, comme atterré. Il

avait bien l'air ainsi d'un coupable, écrasé par l'évidence et, outre sa femme et sa fille, il n'y avait peut-être pas dans la salle dix personnes qui crussent encore à son innocence.

Quand les papiers, après avoir circulé entre les mains des jurés, revinrent à celles du juge d'instruction, celui-ci procéda à l'interrogatoire du dernier témoin à charge, un M. Rice, employé dans la maison Holbrook et Howe. Ce jeune homme déclara, sous le sceau du serment, que, le 10 juillet de cette même année, il avait vu M. Howe occupé à écrire dans son bureau, séparé par un vitrage de celui où lui-même travaillait, et qu'ayant été surpris de la manière dont M. Howe écrivait « lentement, lentement, en comparant chacune des lettres qu'il traçait avec un modèle qui était à côté de lui, il avait eu la curiosité de regarder ce qu'il faisait. »

« — Étiez-vous assez près pour le voir distinctement? demanda le juge d'instruction.

— Oui.

— Et que faisait-il?

— Un billet.

— Comment l'a-t-il signé?

— *Eunice Howe.*

(Sensation.)

— Eunice Howe, dites-vous? êtes-vous bien certain de ce que vous avancez?

— Absolument certain, Monsieur le juge.

— Vous n'avez rien vu de plus?

— J'ai vu M. Howe mettre ce qu'il venait d'écrire en regard d'un billet analogue, puis presser une feuille de papier buvard par-dessus pour sécher l'encre; après cela, il

a déchiré le papier buvard en mille morceaux qu'il a jetés dans sa corbeille aux papiers.

— Est-ce tout ce que vous avez vu?

— Oui, monsieur.

— Et que fit-il de ce billet?

— Il le serra dans son portefeuille.

— Pourquoi n'en avez-vous rien dit alors?

— Parce que ce n'était pas mon affaire; mais, quand il m'est revenu aux oreilles qu'il avait mis un faux billet en circulation, je suis allé chez M. Holbrook pour tout lui raconter. Il était si malade qu'on ne m'a pas laissé arriver jusqu'à lui, et ce n'est que cinq ou six semaines plus tard que je suis parvenu à le voir. »

Me Loring adressa, à son tour, quelques questions aux témoins; mais leurs dépositions ne varièrent pas, et l'impression générale était loin d'être favorable à l'accusé, lorsque la séance fut levée.

CHAPITRE XX

LE SECOND JOUR DU PROCÈS

L'ARDOISE DE Mme FAGG.

Émilie. — « Vous avez dû tout deviner rien qu'à mon air, madame Fagg; mais il faut faire semblant de ne rien savoir, car je vais reprendre par le commencement.

« Vous vous rappelez comme nous étions désespérées hier, maman et moi. Tout en restant convaincues de l'innocence de papa, nous le voyions pris comme dans un engrenage et nous ne trouvions pas la plus petite issue à sa situation; aussi, quand Charles rentra pour souper, je ne lui épargnai pas les reproches.

« — Comment, m'écriai-je, vous qui prétendiez avoir si bien étudié l'affaire et être sûr du résultat, voilà comme vous la connaissiez! c'est cent fois pire que je ne l'eusse supposé. Comment papa sortira-t-il de là maintenant?

« — D'abord, qui vous a dit que je ne fusse pas renseigné sur ces accusations? me répondit-il avec calme.

« — Quoi!... vous les connaissiez!... et, les connaissant, vous me donniez de l'espoir! Quelle confiance puis-je conserver dans vos assertions?

« — Attendez jusqu'à demain soir, me répliqua-t-il, pour

m'accuser de négligence. Et auparavant laissez-moi seulement vous expliquer... »

« Je ne demandais pas mieux que d'écouter ses explications ; mais, à ce moment même, on vint le chercher de la part de Me Loring, et j'eus assez à faire de m'occuper de ma pauvre maman. Toute la nuit elle ne fit que pleurer dans mes bras, et que pouvais-je dire pour la consoler ! hélas ! je n'avais plus l'ombre d'une espérance.

« Ce matin, maman était à moitié morte ; mais elle ne voulut pas entendre parler de rester ici.

« — Je n'abandonnerai pas votre pauvre père dans son malheur, me dit-elle, je veux être là pour lui donner du courage ! »

« Pauvre chère petite mère ! c'est elle qui avait besoin qu'on lui en donnât encore plus que lui !

« Quoique ce fût le jour de la défense, nous n'augurions rien de bon de cette séance ; les accusations de la veille étaient telles que nous ne voyions pas comment on pouvait les réfuter.

« Ce fut Charles qui parla le premier ; il était pâle, mais très digne et très calme.

« A ma grande surprise, le premier témoin qu'il appela fut ce M. Rice, employé de la maison Holbrook et Howe, dont les paroles avaient dû peser si fortement, la veille, sur l'esprit des jurés. Quelle idée de l'interroger comme témoin à décharge ! Et aussi quelles singulières questions à lui poser que de lui demander depuis combien de temps il était employé chez MM. Holbrook et Howe, quelle était la grandeur de la pièce servant de bureau aux deux associés, et celle du bureau où travaillaient leurs employés, et à quelle place M. Howe se tenait d'habitude, et à quelle dis-

tance de ce vitrage qui servait de séparation entre les deux pièces, etc., etc.

« C'est à peine si j'écoutais, tant ces questions me semblaient oiseuses et tant la vue de cet homme me faisait mal... La pensée que c'était lui qui allait faire condamner mon pauvre père, m'empêchait de comprendre quoi que ce fût.

« — Vous dites que le bureau où écrit M. Howe est à six pieds de distance de la séparation vitrée, répéta Charles, quand M. Rice le lui eut affirmé, et vous êtes sûr de ne pas vous tromper, en disant que cette signature qu'il écrivait le 10 juillet était celle d'Eunice Howe.

« — J'en suis absolument sûr, puisque je l'ai vue.

« — Eh bien alors, lisez-nous ceci, s'écria-t-il en se levant soudain et lui montrant une lettre. »

« M. Rice fit machinalement un pas en avant pour la prendre.

« — Non pas, s'écria Charles, restez où vous êtes et lisez à haute voix ce qui est écrit sur ce papier.

« — Mais je ne peux pas lire à cette distance, monsieur.

« — C'est tout au plus s'il y a trois pieds entre vous et moi, dit Charles feignant l'étonnement.

« — Le témoin est sans doute un peu myope, suggéra Me Loring.

« — Oui, répondit M. Rice, sans voir le piège qu'on lui tendait, je suis myope.

« — Alors, dit M. Loring d'une voix éclatante, comment avez-vous fait pour voir ce que M. Howe écrivait à six pieds de vous?

« — Je ne sais pas, balbutia M. Rice en rougissant jusqu'aux oreilles.

« — Vous avez juré avoir vu distinctement le nom d'Eunice Howe.

« — Oui, mais — ai-je dit qu'il y avait six pieds entre son bureau et le mien?

« — Vous l'avez déjà dit, et, pour cette fois, vous avez dit la vérité; nous avons trois témoins qui sont prêts à le garantir. »

« Il était pris à ne pouvoir plus échapper. M. Holbrook penchait la tête, comme si la défaite de son employé eut été la sienne, et M. Keene paraissait complètement abasourdi tandis qu'il se produisait dans la salle un mouvement de réaction en notre faveur... Quant à moi, il me semblait que le paradis venait de s'ouvrir devant mes yeux.

« Vous me demanderez par quel hasard Charles savait que cet individu était myope? Il l'avait deviné à lui tout seul. En étudiant soigneusement sa physionomie, il avait remarqué qu'il avait le globe de l'œil proéminent et le regard un peu vague. Il ne lui en fallut pas davantage pour baser ses conclusions, et vous voyez qu'il avait raisonné juste. Décidément, les avocats sont comme les poètes : ils naissent avocats, ils ne le deviennent pas.

« Le témoin suivant était un étranger du nom de Smith, un anglais, dont personne n'avait entendu parler jusque-là. Il dit qu'il habitait Trenton depuis dix ans, qu'il connaissait bien la maison Holbrook et Howe, et y avait même passé un mois ou six semaines comme employé. Pas un mot du billet. J'aurais pu me demander où ils voulaient en venir avec leur M. Smith, si l'expérience ne m'avait donné confiance en MM^es^ Loring et Charles Preston. Quelque chose aussi dans l'attitude de mon pauvre cher père me fit con-

jecturer que cette déposition était plus importante qu'elle n'en avait l'air.

« — C'est au mois de juillet de cette année que vous étiez chez MM. Holbrook et Howe, lui demanda Charles, voyiez-vous souvent ces messieurs ?

« — Tous les jours.

« — Pourriez-vous me dire si M. Howe avait l'habitude de fermer à clef son bureau ?

« — Il n'avait pas de bureau à lui, monsieur.

« — Comment ? il n'y avait pas deux bureaux ou deux pupitres dans la chambre où travaillait M. Howe ?

« — Mais non, il n'y en avait qu'un, qui servait autant à M. Holbrook qu'à M. Howe. »

« On entendit un murmure significatif dans la salle ; moi, je ne respirais plus, je pressentais une explication décisive.

« — Alors, dit Charles, il n'y a pas de raisons pour que les papiers qui se trouvaient dans ce bureau appartinssent à M. Howe plutôt qu'à M. Holbrook ?

« — Certainement non, dit M. Smith, les documents importants étaient renfermés dans leur coffre-fort ; mais le bureau contenait tous leurs autres papiers en commun. »

« Voyez-vous comme l'accusation s'écartait de papa pour aller frapper une autre personne ? Si ces feuilles de papier écolier, toutes couvertes de l'imitation de la signature de grand'maman avaient été trouvées dans le bureau qui servait à MM. Holbrook et Howe, cela ne voulait pas dire du tout que ce fût papa qui les y eût mises. Je puis n'avoir « ni jugement ni discernement », mais je devinai tout de suite ce qui s'était passé. C'était M. Holbrook qui avait imité la signature de Mme Howe, et qui avait dé-

posé ces feuilles accusatrices au milieu d'autres papiers appartenant à papa pour faire croire à sa culpabilité. C'était clair comme le jour, et je lus sur la figure des jurés qu'ils en arrivaient aussi vite que moi à cette conclusion.

« — Oh ! maman, dis-je tout bas, j'espère que tous ces gens-là vont être honteux d'avoir, hier, douté de papa!... »

« Je tâchai d'apercevoir M. Holbrook, mais je ne pus voir que le bout de son nez qu'il tenait obstinément fixé vers la porte; il eut bien voulu pouvoir s'en aller, le scélérat !...

« On appela ensuite un témoin nommé Dunton, qui est un expert en écritures et qui déclara pouvoir reconnaître après inspection, non seulement l'écriture réelle des individus, mais encore leur écriture déguisée. On soumit à son examen des lettres d'affaires de M. Holbrook et de papa, en lui disant de les comparer à ces feuillets de papier sur lesquels on avait griffonné tant de fois la signature de grand'maman.

« — Veuillez nous dire laquelle des deux personnes dont vous avez les lettres entre les mains, a écrit ce nom d'*Eunice Howe*, de cette écriture âgée et tremblée qui n'est pas la sienne, ajouta Charles. »

« On eut entendu voler une mouche, tandis que M. Dunton procédait à son examen. Enfin, il prit une des lettres de M. Holbrook et la tendant au juge :

« — La personne qui a écrit *ceci*, dit-il sans la moindre hésitation, est celle qui a imité la signature d'Eunice Howe.

« C'est alors que la salle tout entière sembla vibrer de la même émotion. Moi j'étais folle de joie; mais maman en fut si émue qu'elle perdit presque connaissance, et je recouvrai un peu de sang-froid pour la calmer.

« Me Loring se leva tout souriant pour faire son plaidoyer, que je puis vous répéter mot pour mot :

« — Messieurs du jury, dit-il, nous qui sommes chargés de la défense de l'accusé, nous vous soumettons le cas *sans argumentation.*

« Et rien de plus, madame Fagg. Il avait préparé un brillant plaidoyer ; mais vous comprenez qu'il valait mieux s'en tenir à ces simples mots. Cela revenait à dire : « Messieurs, notre cause est si bonne que nous n'avons pas besoin de nous défendre ; votre bon sens doit vous suffire pour en décider. »

« Et quand ce fut au tour de M. Kenne, que croyez-vous qu'il dit, madame Fagg? seulement ceci :

« — Messieurs du jury, puisque la partie adverse consent à vous soumettre le cas sans argumentation, nous ferons de même, autrement dit : « nous sommes battus ».

« C'était encore le reconnaître d'assez bonne grâce, n'est-il pas vrai? Et moi qui m'étais imaginé la veille qu'il nourrissait une animosité personnelle contre papa !

« Quant au juge, il avait un air de si haute sagesse, que je m'attendais à un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition ; mais pas du tout ; il se contenta de recommander au jury de ne pas condamner l'accusé sans preuves suffisantes. Il n'est pas nécessaire de peser comme lui cent cinquante livres et de porter de grosses lunettes sur le nez pour trouver cela.

« Ce n'était pas d'une force à produire grand effet sur le jury. Ces messieurs, qui devaient être fixés d'avance, attendirent seulement que Son Honneur eût fini de parler pour se dire deux mots à l'oreille, et, en pleine audience, ils déclarèrent à l'unanimité le prévenu NON COUPABLE.

« Comment vous dépeindre le tumulte qui s'ensuivit, les trépignements et les applaudissements! Tout le monde se précipita vers nous pour nous féliciter et nous serrer la main. Maman tremblait si fort que je dus la soutenir pour l'empêcher de tomber; mais elle ne voulut jamais consentir à rester assise pour se remettre de son émotion, et la foule s'écarta respectueusement sur notre passage et sur celui de papa qui s'avançait vers nous en nous tendant les bras.

« Enfin nous fûmes réunis.

« Je serais incapable de vous dire ce qui se passa alors ; je ne me rappelle rien jusqu'au moment où je me retrouvai dans la rue pleurant à chaudes larmes et disant à Will Curtis, qui s'évertuait à me consoler, que c'étaient des larmes de joie. C'est trop bête de pleurer de joie... Tout Quinnebasset, accompagné d'au moins la moitié de Poonoosac, nous reconduisit en triomphe. Papa est un personnage aujourd'hui, madame Fagg; ses concitoyens ne savent comment lui témoigner leur admiration. Ils lui offrent ce soir un banquet, pendant lequel la musique de Poonoosac jouera en son honneur. Enfin, ils cherchent par tous les moyens possibles à se faire pardonner leurs soupçons injurieux. Il est à remarquer que ce sont ceux qui se tenaient le plus à l'écart depuis trois mois, qui sont maintenant les plus empressés; ils crient hourrah de toutes leurs forces et protestent qu'ils ont toujours été pour nous. J'ai meilleure mémoire.

« J'ai en vain cherché Charles dans cette cohue. J'éprouvais un besoin irrésistible de le remercier et de lui demander pardon; mais je n'ai pas pu arriver à le découvrir. Il m'en veut sans doute de mes injustes reproches, et, pour m'en punir, il se dérobe à mes regrets et à ma reconnaissance.

« Vous avez vu de quelle façon grand-papa a reçu son fils, n'est-ce pas que c'était touchant?

« — Que le saint nom du Seigneur soit béni! lui dit-il, je savais bien qu'il ne laisserait pas condamner un innocent... »

« Il n'a jamais eu l'ombre d'un doute sur son innocence, lui.

« Grand'maman tenait son éternel tricot et travaillait comme s'il n'existait rien d'aussi important.

« — Je suis bien aise que vous vous en soyez tiré, dit-elle à papa sans même le regarder; je ne vous en ai jamais voulu, vous savez. »

« Papa ne l'en remercia pas moins très vivement. On eut dit qu'elle venait de lui adresser les félicitations les plus cordiales; il trouva même moyen de la plaindre.

« — La pauvre femme, me dit-il tout bas, ce jugement a dû lui porter un coup, puisqu'il convainc son propre neveu de faux, de vol et de faux témoignage. »

« Il n'y a que lui pour avoir tant de bonté!...

« Il va de soi que M. Holbrook est maintenant en prison, à la place qu'il devrait occuper depuis trois mois, et que son complice, M. Rice, est dans la prison voisine sous l'inculpation de faux témoignage. Je me demande si, en dehors de la perte d'argent, cela fait grand'chose à sa tante.

« Vous êtes surprise qu'il ait eu l'audace d'imiter sa signature, dites-vous? moi aussi; mais voici ce que papa s'imagine : Vous vous rappelez que l'été dernier, grand'maman a eu une légère attaque; il avait conclu, d'après une de mes lettres, que c'était une attaque de paralysie et l'a répété à son associé, lequel, convaincu qu'elle allait mourir, s'était cru assuré de l'impunité.

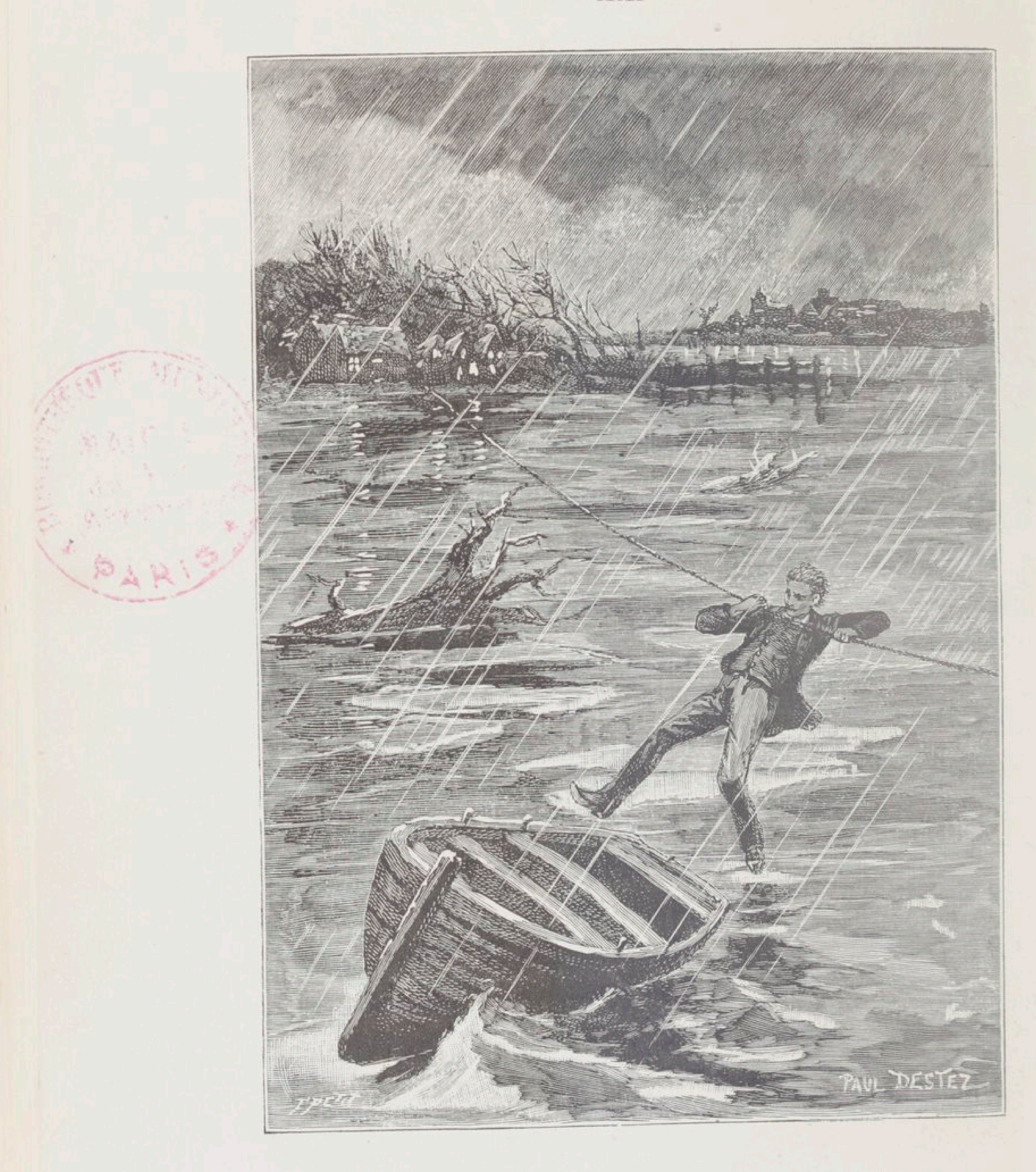
« Ah! quel malheur que Charles ne veuille pas venir se réjouir avec nous! »

. . . .

Voici ce qui s'était passé : Charles avait dû aller à l'improviste dans un village voisin, appelé par une affaire urgente, pour le compte de M. Dillingham. Il avait annoncé au capitaine Howe qu'il rentrerait de bonne heure; mais il fut retenu plus longtemps qu'il ne le pensait, de sorte qu'il était près de onze heures quand il arriva au bord de la rivière. Le pont de Quinnebasset venait justement d'être emporté par une crue subite; c'était la troisième fois depuis dix ans que pareil accident se produisait. En attendant qu'on le rebâtit, on passait l'eau au moyen d'un bac; mais, à onze heures du soir, le passeur dormait d'un si bon sommeil que les appels de Charles furent impuissants à le réveiller. Quel contre-temps! Le plus sage eut été sans contredit de remonter jusqu'au pont de Whiting; mais c'était un détour d'une lieue pour aller et d'autant pour revenir, et il était déjà si tard. A quelle heure serait-il chez le capitaine, lui qui avait si hâte d'être rentré? Il trouva beaucoup plus expédient d'aller prendre la barque du meunier Brown, qui était attachée non loin de là, sans réfléchir que, cette barque servant rarement et n'ayant plus qu'une rame, il eût été fort imprudent de se fier à elle en toutes circonstances, et que c'était pure folie en ce moment où la rivière charriait des glaces, et à un endroit où le courant était très rapide. Passe encore si la nuit eut été claire; mais, par cette nuit sombre et sans lune, il y risquait sa vie.

Cependant le tiers du trajet environ se fit sans mésaventure, et le jeune homme se félicitait déjà de son succès,

XXI



CHARLES SE TROUVA SUSPENDU ENTRE CIEL ET EAU.

lorsqu'un choc violent faillit faire chavirer sa fragile embarcation. Comme il reprenait son équilibre, un autre coup lui fit tomber sa rame des mains.

« Me voilà bien! s'écria-t-il en se sentant entraîné par le courant; si je ne trouve pas moyen de me tirer de là avant d'arriver aux chutes de Poonoosac, je suis perdu! »

Il eut l'idée de se retenir au passage à la corde qui servait pour diriger le bac. Il réussit à la saisir à deux mains; mais cette résistance imprima à son bateau un mouvement de recul, et, au moment où il s'y attendait le moins, il se trouva suspendu entre ciel et eau.

Il se mit alors à appeler le passeur de toute la force de ses poumons. Hélas! rien ne bougea sur l'autre rive! Il continua de s'égosiller dans l'espoir illusoire que quelqu'un finirait par l'entendre; mais tout Quinnebasset semblait parti pour le pays des rêves. Il ne fallait pas songer à traverser la rivière à la nage; avec ces glaçons, c'eut été courir à une mort certaine. Cependant la perspective de se balancer jusqu'au matin, suspendu à cette bienheureuse corde, n'avait rien d'agréable. On a beau être gymnaste de première force, on ne peut pas cependant se maintenir ainsi toute une nuit.

Durant ce temps, Émilie veillait en compagnie de Xéna Gliddins, qui était venue passer la soirée près d'elle. Celle-ci avait découvert, à dix heures, qu'il faisait trop noir pour s'en aller toute seule, si bien qu'il avait été décidé qu'elle passerait la nuit chez le capitaine.

La théière attendait sur les cendres chaudes, et le couvert de Charles était mis par les soins d'Émilie; mais Charles n'avait garde d'arriver.

« — Qu'est-ce qui peut le retenir si longtemps? dit Xéna.

— Je ne sais pas du tout, répondit Émilie qui faisait navette entre la porte et la fenêtre, c'est la première fo qu'il est tellement en retard. Avez-vous sommeil?

— Oh! non. On est si bien ainsi, toute seule avec vo au coin du feu! Une vraie soirée à confidences. Vous ra pelez-vous le temps où je vous ennuyais de mes doléance

— Vous paraissez bien plus heureuse à présent, Émilie, en pensant à part elle : « Comme le ciel sombre! j'ai bien peur qu'il y ait une tempête .. pour qu'*il* rentre avant!...

— Oui, répondit Xéna toute songeuse, je suis plus he reuse depuis que j'ai cessé de ressasser mes pensées et déplorer continuellement mon manque de beauté et m manque d'affections, comme je le faisais alors. Il y a ta de choses plus intéressantes que de toujours penser à soi

— Vous n'êtes pas si sentimentale qu'autrefois, c'e un fait, dit Émilie.

— J'ai relégué toute ma sentimentalité et toutes m idées romanesques dans mes livres, » répondit Xéna.

Mais Émilie, tout en rougissant, ne voulut pas se so venir; elle avait sans doute ses raisons pour cela.

« — Vous savez la nouvelle? reprit Xéna; encore de mariages. Bientôt il ne restera plus que vous de disp nible et moi. Je n'aurais jamais cru que le grave Joh Sanborn voulût épouser Katie Hackett qui est si gai mais l'autre mariage surprend encore davantage.

— Quel autre?

— Celui de Virginia. »

Émilie tressaillit.

« — Ils sont fiancés! dit-elle d'une voix frémissant oh! non, c'est impossible, Charles me l'aurait dit.

— Il ne doit pas le savoir encore.

— Vous vous moquez de moi, assurément, Xéna?

— Comment pourrait-il le savoir? reprit Xéna, elle n'en a guère parlé qu'à moi. Je ne comprends pas, par exemple, ce qui a pu lui plaire dans Job Fettyplace.

— Job Fettyplace, JOB FETTYPLACE! comment, c'est Job qu'elle épouse?

— Mais oui. Ne vous l'ai-je pas dit?

— Job? vous rêvez, Xéna; ce ne peut être lui.

— Pourquoi pas?

— Oui, au fait, pourquoi pas? »

Et elle se mit à rire aux éclats.

« — Je ne vois pas ce qui vous fait tant rire, dit Xéna; Virginia paraît très heureuse.

— Vous ignorez donc qu'elle ne peut pas épouser l'un des deux frères, sans épouser l'autre aussi, » s'écria Émilie en terminant par un nouvel éclat de rire. Après quoi elle tomba dans une rêverie si profonde, que toutes les questions de Xéna ne lui arrachèrent que des réponses sans suite.

« — Elle est énervée par toutes les épreuves qu'elle vient de subir, ce n'est pas étonnant, » se dit l'indulgente Xéna en respectant son silence, et elle finit par s'assoupir dans son fauteuil.

Un sanglot la réveilla en sursaut :

— Qu'est-ce que vous avez, Émilie?

— Rien... comprenez-vous que Charles ne soit pas rentré à minuit?

— Rassurez-vous, il aura fait comme moi, il sera resté chez quelqu'un de ses amis.

— Cela ne lui arrive jamais.

— Eh bien, il y a commencement à tout... Si nous allions nous coucher, ajouta-t-elle en se frottant les yeux.

— Allez-y si vous voulez, moi je reste à l'attendre; grand-papa serait trop inquiet s'il savait qu'il n'est pas encore à la maison. »

Comme il l'ignorait absolument, Xéna, aurait pu lui répondre que ce n'était pas là une raison; mais elle était trop endormie pour entamer une discussion.

« Je vais toujours me reposer un peu, dit-elle en s'étendant sur le canapé.

— C'est cela, vous sur le canapé, moi dans le fauteuil de grand-père; ce serait absurde de nous coucher quand nous n'avons pas sommeil. »

Xéna dormait déjà profondément.

Une heure, deux heures, trois heures, les yeux d'Émilie refusaient obstinément de se fermer. De temps à autre elle soulevait le rideau pour regarder au dehors; toujours rien. Elle avait l'esprit assailli des plus sinistres pressentiments. Qu'était-il arrivé à Charles?

Vers trois heures et demie, elle crut entendre un léger bruit au dehors et, se précipitant à la fenêtre, elle entrevit une silhouette bien connue.

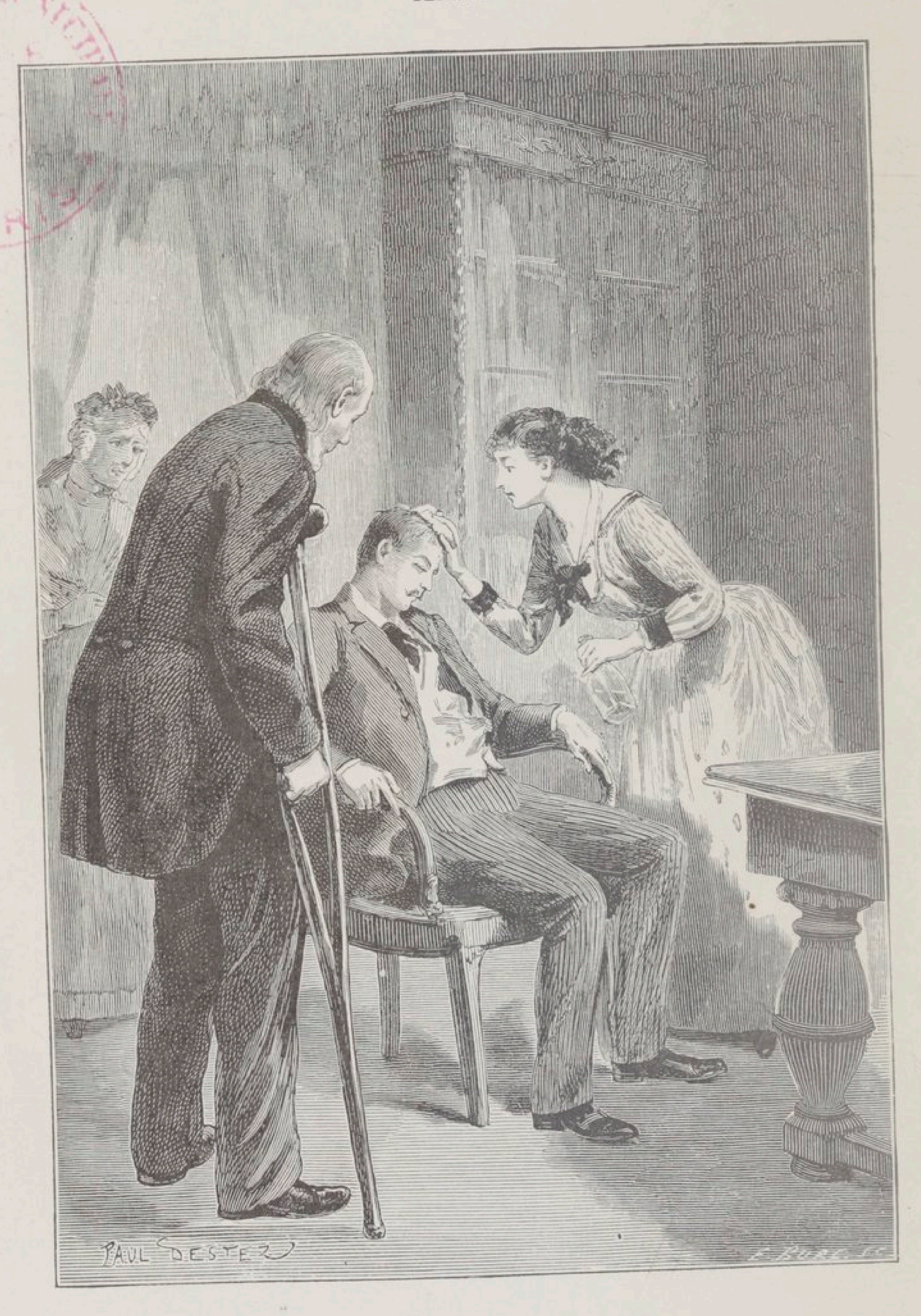
Alors courant à la porte :

« — Charles! s'écria-t-elle, est-ce bien vous? mon Dieu, que vous m'avez fait peur! »

Et elle l'entraîna dans la salle à manger où Xéna tout ahurie s'était dressée en sursaut.

« — Est-ce bien vous? » répéta-t-elle.

Elle pouvait en douter, il avait la figure contractée, les mains rouges et gonflées, et les lèvres bleues de froid; avant d'avoir pu encore prononcer une seule parole, saisi,



CHARLES REVINT BIENTOT A LUI.

sans doute, par la chaleur de la chambre, il chancela et tomba sans connaissance.

« — Vite, vite, appelez papa ! s'écria Émilie, il est blessé certainement, mort peut-être !... » Et elle éclata en sanglots tout en l'aspergeant généreusement de vinaigre et d'eau de mélisse.

Il revint bientôt à lui, et la vue d'Émilie éplorée lui fit plus de bien que tous les vulnéraires du monde.

« — Oh ! miss Émilie, s'écria-t-il d'un air ravi, vous vous intéressez donc un peu à moi ?

— Je vous ai cru mort, dit-elle entre deux sanglots.

— Je ne suis pas même malade, répondit-il en lui prenant les deux mains dans les siennes ; mais je souhaiterais presque de m'être blessé gravement, si cela devait vous toucher.

— Comment n'aurais-je pas été touchée ? dit-elle avec tant soit peu d'incohérence, vous étiez si pâle !... tout le monde aurait été effrayé... et moi surtout, sachant tout ce que vous avez fait pour papa. »

Et elle détourna la tête ; mais ce n'était plus le moment de dissimuler.

« — Oh ! Émilie, s'écria le jeune homme avec enthousiasme, si vous saviez quelle affection je vous porte depuis le premier jour où je vous ai vue ! quel supplice c'était de ne pas savoir !... »

L'arrivée de Xéna et de M. Howe, suivis de près par Mme Howe et la petite Dunie, l'empêcha de continuer ; toute la maison était en émoi.

« — Je suis désolé de vous causer tant de dérangement, leur dit Charles en s'écartant d'un bond, tandis qu'Émilie se retirait à l'autre bout de la chambre, c'est fini mainte-

nant, mais j'ai été rudement secoué cette nuit, et de plus d'une façon. »

Prié de s'expliquer, il leur raconta la partie de ses aventures que nous connaissons déjà; il ajouta qu'après avoir vainement appelé à son secours, sentant bien que ses mains ne pourraient supporter le poids de son corps jusqu'au jour, il avait eu la pensée de gagner insensiblement l'extrémité de la corde à la force de ses poignets, ce à quoi il avait réussi, non sans peine. Comme il était plus près de l'autre rive, que de celle de Quinnebasset, c'était tout naturellement ce côté qu'il avait choisi, de sorte qu'il avait dû faire ensuite ce long détour devant lequel il avait reculé tout d'abord. La nuit était si sombre, que ce trajet lui avait pris deux fois le temps nécessaire en toute autre circonstance.

« — Je ne le regrette pas, cependant, dit-il en terminant son récit, cela m'a appris diverses choses sur lesquelles je souhaitais vivement d'être renseigné. »

Et il lança un regard significatif du côté d'Émilie que l'arrangement du feu semblait profondément absorber quoiqu'il n'y eût pas à cela la moindre nécessité.

CONCLUSION

L'ARDOISE DE Mme FAGG.

Émilie. — « Je suis fiancée, madame Fagg. Inutile de vous dire à qui, n'est-il pas vrai ? Vous nous connaissez si bien tous les deux que vous aviez deviné depuis longtemps notre secret, m'assurez-vous. Eh bien, vous êtes plus perspicace que nous. Quand je pense que jusqu'à hier, j'ai cru que Charles ne pensait qu'à Virginia, tandis que, de son côté, il se figurait que Will avait tous mes vœux.

« Si je suis heureuse? Oh! tellement que je n'ai pas de mots pour vous le dire. Je l'aime bien, quoi qu'il ait pu croire, et je suis aussi sûre de la solidité de ses sentiments que de celle de son caractère.

« Vous ne vous figurez pas l'étonnement de maman; mais elle m'approuve, et papa encore plus. Il appelle Charles son sauveur, son bon génie, et il prétend qu'il ne craint plus rien de l'avenir, maintenant qu'il a ce grand et vaillant fils pour bras droit.

« Grand-papa m'a donné sa bénédiction, en me disant les larmes aux yeux :

« — Ma chère petite-fille, vous avez pris une grande place dans mon affection, et mon vieux cœur saigne à la

pensée de vous perdre; mais il n'est personne à qui je vous confierais plus volontiers qu'à Charles. C'est une de ces natures d'élite, comme on n'en rencontre pas une sur mille. Il y a longtemps que je savais qu'il faudrait nous résigner à vous céder à lui, un jour ou l'autre; ce n'est pas d'hier qu'il vous aime. »

« Cher grand-papa, je n'aurais jamais cru qu'il avait tant de pénétration.

« Et jusqu'à grand-maman qui m'a félicitée à sa manière.

« — Au fond, je n'ai rien à dire contre Charles, s'écria-t-elle. J'espère que vous deviendrez tout à fait sérieuse maintenant, Émilie. C'est bon pour une jeune fille d'être gaie et légère comme vous l'êtes; une femme doit envisager la vie sous un côté plus sévère. »

« Et elle alla chercher, dans sa boîte à bijoux, cette fameuse bague aux *ne m'oubliez pas*, qu'elle m'a donnée et reprise pendant sa grande maladie, vous vous en souvenez?

« — Au fond (c'est un de ses mots favoris), je vous aime bien, me dit-elle en me la passant au doigt, et je vous souhaite bonne chance à vous comme à Charles. »

« Je n'en aurais jamais attendu autant de sa part.

« Quant à vous, ma seconde mère, je sais, sans que vous me le disiez, combien vous êtes heureuse de mon bonheur. Combien de fois ne m'avez-vous pas dit que Charles et moi étions vos deux enfants d'adoption?

« Il n'y a qu'une ombre à mon bonheur, nous allons tous partir pour Boston, et vous ne nous accompagnez pas. Comment puis-je avoir le cœur de vous laisser toute seule dans votre petit coin! Mais patience, madame Fagg, Charles pense avoir sa position faite dans quelques mois; il faut

que vous me promettiez de venir vivre auprès de nous lorsque — lorsque nous aurons un *chez nous*, si modeste qu'il soit. Vos enfants ne pourraient pas se passer de vous.

« Adieu, chère madame Fagg, faites comme grand-papa, bénissez votre petite Émilie à l'entrée d'une vie nouvelle. »



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

